

Jeux de Guerre

par

H. G. WELLS



H.G. Wells, 1901, 1913, 1917

Traduction française : Le Cercle de l'Orbite Galactique, 2025

# Jeux de Guerre

*textes extraits de*

Little Wars, Anticipations, War and the  
Future, Passion of the effigy, How people  
think about the war, de

***H.G. Wells,***

*traduits de l'Anglais par*

**Le Cercle de l'Orbite Galactique**

"Il se peut que je me figure être un peu mieux  
renseigné que vous sur les méthodes du Créateur  
de ce monde - car j'ai cherché ses lois à *ma* façon,  
toute ma vie, tandis que vous, je crois, vous collec-  
tionnez les papillons."

*L'île du docteur Moreau*, Herbert Georges Wells

## *Table des matières*

<b>Jeux de Guerre</b>	<b>6</b>
Petites Guerres	10
<b>Les règles de Petites Guerres</b>	<b>13</b>
1. Préparation du Terrain	13
2. Le Déplacement	13
3. Mobilité Des Différentes Unités	15
4. Combat au corps à corps et Capture	16
5. Prisonniers	18
6. Objectif du jeu	20
7. Composition des armées	21
8. Amplifications de Petites Guerres	23
 <b>Petites Guerres &amp; Kriegspiel</b>	 <b>26</b>
1. Obus	27
2. Tir d'infanterie	28
3. Terrain	28
4. Actions et mouvements	30
5. Logistique	31
6. Charge de Cavalerie	34
7. Conclusion	36
 <b>Anticipations sur la guerre</b>	 <b>38</b>
 <b>La guerre du futur</b>	 <b>63</b>
1. Le conflit des langues	63
2. Le trépas de l'étendard	83
3. Le pacifiste rebellé et l'opposant consciencieux	90
4. La renaissance religieuse	99
5. L'énigme des Britanniques	103
6. Les changements sociaux en marche	106
7. La Fin de la Guerre	111
 <b>Note de l'éditeur</b>	 <b>115</b>

# Les règles de **Jeux de Guerre**

Ces règles se veulent à la fois une adaptation, une modernisation et une synthèse accessible rapidement de “Little Wars”, “Floor Games” et du “Krieg Spiel”. Elles ont été testées et élaborées avec les planches de soldats du Cercle de l’Orbite Galactique.

---

## **1. Préparation**

### **A - Choix du type de jeu**

Les joueurs choisissent entre un combat à mort, l’objectif de passer la ligne arrière adverse ou de défendre une base pendant plusieurs tours. Ils peuvent aussi imaginer une cible de destruction spécifique, un lieu fort à prendre et à garder, ou un prisonnier à délivrer. Ils s’accordent sur qui est défenseur et qui est attaquant.

### **B - Mise en place du terrain**

Un joueur, tiré au sort, prépare le terrain, sur le sol ou sur une ou plusieurs tables, en installant des obstacles : des architectures de livres, des pots de fleur, des rivières de tissu, des routes de corde. L’autre choisit de quel côté ou quel rôle il joue.

### **C - Choix des armées**

Les joueurs tirent au sort qui commence. Les armées doivent être de force équivalente sauf accord contraire. La proportion optimale est environ de 20 Fantassins et 12 Cavaliers par Canon. On peut ajouter un Général et un Ingénieur, les Transports sont figurés par des boîtes contenant les soldats cachés. Les bateaux

peuvent tirer avec leurs canons embarqués.

Fantassin : 1 point

Cavalier : 1,5 point

Canon : 10 points

Général : 1 point

Ingénieur : 5 points

Transport : 15 points

Bateau : 35 points

---

## 2. Tour de jeu

### A - Tir

Le tir n'est autorisé qu'à partir du deuxième tour du premier joueur. Un joueur doit tirer avant tout mouvement de troupes. Un canon peut tirer jusqu'à 4 fois par tour s'il est activé par au moins 4 soldats à moins de 15 cm. Après le tir, deux hommes doivent être placés derrière le canon, et il ne peut pas se déplacer. Pour chaque groupe de cinq fantassins qui sont à peu près en ligne et qui ne se déplacent pas, un coup peut être tiré avec un canon.

### B - Mouvement

*Chaque tour, les unités qui n'ont pas tiré peuvent se déplacer :*

- Fantassins : jusqu'à 30 cm
- Cavaliers : jusqu'à 60 cm
- Canons : ils ne peuvent se déplacer que entourés d'au moins 4 hommes ; 30 cm avec fantassins, 60 cm avec cavaliers
- Bateaux : 30 cm, ils ne peuvent déplacer qu'avec un ingénieur
- Camion, train : 1,8 m, ils ne peuvent se déplacer qu'avec un ingénieur, ils transportent 20 points, x2 sur route
- Traverser une rivière à gué (sauf Ingénieur et Canon) = un tour.

- Mettre un contingent dispersé en ordre serré = un tour
- Ordres serrés : Passer de quatre à deux rangs = la moitié d'un tour = déplacement / 2.
- Ordres serrés : Passer de deux rangs à une ligne = la moitié d'un tour = déplacement / 2.
- Embarquer/ débarquer d'un transport = un tour pour 20 points

*Les déplacements doivent maintenir 2 mm d'écart entre chaque soldat et entre soldats et obstacles.*

## C - Mêlée et charge (sans prisonniers)

En cas de charge de la cavalerie, c'est à dire un groupe de 8 cavaliers en ordre serré qui arrive au contact d'un contingent ennemi en se déplaçant en ligne droite de plus de 30 cm, on applique les règles suivantes avant la mêlée :

**Cavalerie contre Cavalerie** : perte de 5 cavaliers chargés pour 1 cavalier qui charge, un contingent cavalier à distance de charge d'un autre contingent en ordre serré de 8 cavaliers ou plus au début de son tour doit toujours charger ou s'éloigner.

**Cavalerie contre Infanterie dispersée** : perte de 1 cavalier pour 10 fantassins chargés, et perte de 2 fantassins par charge. Le contingent d'infanterie recule de 30 cm en ligne droite à son prochain déplacement et se disperse contre les obstacles.

**Cavalerie contre Infanterie en ordre serré** : perte de 1 cavalier pour 2 fantassins chargés, et perte de 1 fantassin pour 5 cavaliers qui chargent.

Quand deux contingents ennemis se trouvent à moins de 3 mm à la fin du tour, une mêlée est déclenchée. On compte les effectifs de chaque contingent, c'est à dire chaque fantassin, cavalier, ingénieur, général, à moins de 15 cm de chaque point de contact, et à moins de 3 mm d'un autre soldat :

- **Si les effectifs sont égaux**, tous les soldats concernés sont éliminés.
- **Si les effectifs sont inégaux**, le plus petit groupe est éliminé,



la différence survit dans le plus grand groupe, le choix des soldats étant fait par le vaincu.

L'ordre serré est en deux ou quatre rangs, sans soldats isolés. s' ils ne sont pas en ordre serrés, les contingents sont dispersés.

Un canon est capturé si aucun défenseur n'est à moins de 15 cm et que quatre attaquants dépassent l'axe des roues.

Un ingénieur peut détruire en un tour ou réparer en cinq tours : les ponts, les routes, les bâtiments, les transports, les canons, les fortifications, les murs. Il ne peut entreprendre ces actions un tour ou il s'est déplacé.

Si le général est tué, le joueur perd la partie, mais il compte pour 5 fantassins dans son contingent.

# Petites Guerres

## *Introduction*

---

### 1. Du passé légendaire

« Petites Guerres » est le jeu des rois — destiné aux joueurs d'un rang social inférieur. Il peut être joué par des enfants de douze à cent cinquante ans — et plus encore si nos articulations restent suffisamment souples.

Je vous présente l'histoire des Petites Guerres, de ses débuts inventoriés et authentifiés jusqu'à nos jours, d'un catalogue des différentes pratiques des Petites Guerres, et enfin de conseils des plus précieux pour le stratège en position allongé.

Mais rappelons en passant qu'il y eut déjà des « Petites Guerres » aux temps préhistoriques. Il ne s'agit pas là de quelques grossières nouveautés mais d'événements éprouvés par le temps, dont la nature ancestrale et accomplie a conservé toute sa fraîcheur — comme le printemps.

Quelqu'un déjà menait des Petites Guerres à l'époque de la reine Anne, un Napoléon de jardin. Ses parties ont été assez mal observées et compilées de manière incomplète par Laurence Sterne\*. Il est clair que l'oncle Toby et le caporal Trim jouaient aux Petites Guerres à une échelle et un niveau surpassant la richesse et la beauté mêmes du jeu contemporain. Mais le rideau n'est tiré que pour nous intriguer. Il est à peine concevable que les règles de Shandean soient encore enregistrées quelque part dans le monde. Peut-être n'ont-elles jamais été consignées sur le papier.

À toutes les époques d'authentiques guerres barbares ont

été engagées avec des soldats d'étain, de plomb et de bois, munis d'armes ancestrales, catapultes, jarretières circulaires élastiques, tire-pois, balles en caoutchouc et autres équipements semblables — une simple disposition et destruction des hommes. Le meurtre à l'étain. Les progrès de la civilisation ont complètement balayé des salles de jeux ces compétitions barbares. Nous ne les reverrons plus....

---

## 2. L'enjeu de Petites Guerres

Je pourrais continuer et vous raconter maintes histoires de batailles. Elles m'ont en tout cas laissé le goût du sang. J'aimerais continuer d'écrire ce qui deviendrait un épais volume. Ce serait pour moi un travail fort agréable. Étant donné que je suis le principal inventeur et praticien (jusqu'à présent) de Petites Guerres, une part disproportionnée des victoires m'est revenue. Mais je ne voudrais pas me vanter. Pour le moment, j'ai apporté tout ce que je souhaitais à ce projet. C'est à vous, chers lecteurs, qu'il appartient maintenant de trouver un espace, un ami, quelques soldats et canons, et de témoigner en toute dévotion votre appréciation de ce noble et magnifique cadeau que je vous fais d'un jeu sans limite.

Et si je peux me permettre un instant de claironner ! Ce modèle réduit est bien mieux que la Réalité ! Voici un remède homéopathique pour le stratège imaginaire. Nous avons ici la préméditation, le frisson, la tension de l'accumulation de victoires ou de désastres - et non des corps éventrés ou sanglants, pas de beaux bâtiments détruits ni de campagnes dévastées, pas de cruautés mesquines, pas de cet horrible ennui et amertume universels, ce retard, cet arrêt ou cet embarras fastidieux de toute chose gracieuse, audacieuse, douce et charmante, que nous, qui sommes assez âgés pour nous souvenir d'une vraie guerre moderne, connaissons comme la réalité de la belligérance. Ce monde est fait pour une vie abondante ; nous voulons de la

sécurité et de la liberté ; nous tous, dans tous les pays, à l'exception de quelques abrutis rempli d'énergie, voulons voir l'homme du monde faire mieux que de reproduire ce jeu de soldat de plomb que nos enfants achètent dans des boîtes. Nous voulons que de belles choses soient faites pour l'humanité - des villes splendides, des chemins sans fin, plus de savoir et de pouvoir, et toujours et encore plus - et c'est pourquoi je propose mon jeu, dans un but à caractère particulier aussi bien que général ; et mettons ce monarque caracolant et ce stupide alarmiste, ces « patriotes » nerveux, ces aventuriers et tous les praticiens de la Welt Politik dans un vaste temple de la guerre, avec des tapis de liège partout, beaucoup de petits arbres et de petites maisons à démolir, des villes et des forteresses, des soldats en nombre illimité - des tonnes, des caves pleines - et laissons-les mener leur propre vie là, loin de nous.

Mon jeu est tout aussi intéressant que le leur, et plus sain en raison de ses proportions. Voici la Guerre, ramenée à des proportions rationnelles, et pourtant hors du chemin de l'humanité, bien que nos parents aient déjà changés les sacrifices humains en consommation spectaculaire et en destruction de chair à canon symbolique. Pour ma part, je suis prêt. J'ai près de cinq cents hommes, plus d'une vingtaine de canons, j'ajuste ma moustache et je lance un défi vers l'est depuis ma maison dans l'Essex, par-delà les mers étroites. Pas seulement vers l'est. Je conclurai ce petit discours par une autre phrase déconcertante et exaspérante pour les admirateurs et les adeptes de la Grande Guerre. Je n'ai jamais encore rencontré dans une petite bataille, un militaire, un capitaine, un major, un colonel, un général ou un commandant éminent qui n'ait éprouvé quelques difficultés ou désarroi face aux règles élémentaires de la bataille. Il suffit de jouer trois ou quatre fois à Petites Guerres pour se rendre compte de la gabegie que représente la Grande Guerre.

La Grande Guerre est à l'heure actuelle, j'en suis convaincu, non seulement le jeu le plus coûteux de l'univers, mais c'est un jeu hors de toute proportion. Non seulement la quantité

d'hommes, de matériel, de souffrances et d'inconvénients dépassent l'entendement, mais les moyens dont nous disposons sont trop faibles. Je pense qu'il s'agit là du concept le plus pacifique qui soit, et les Petites Guerres ne vous y conduisent pas mieux que la Grande Guerre ne pourrait le faire.

# Les règles de Petites Guerres

*Voici les règles du jeu de combat parfait tel qu'il se pratique dans une salle de jeu.*

---

## 1. Préparation du Terrain

- (1) Le terrain doit être organisé par un joueur qui, à défaut d'autre accord, est choisi par tirage au sort.
- (2) L'autre joueur doit alors choisir de quel côté du terrain il se battra.
- (3) Le terrain doit être perturbé le moins possible lors de chaque déplacement. Rien ne doit être déplacé ou mis de côté pour faciliter le tir des armes à feu. Un joueur ne peut pas s'allonger sur le terrain et risquer d'écraser ou modifier le terrain si son adversaire s'y oppose. Tout ce qui a été déplacé par accident devra être remis en place à la fin de chaque tour.

---

## 2. Le Déplacement

- (1) Après la mise en place du terrain et les camps choisis, alors seulement (et pas avant) les joueurs peuvent procéder au tirage au sort qui désignera le premier à jouer.
- (2) S'il n'y a pas de rideau [pour délimiter la ligne arrière cachée au début de la partie], le joueur désigné par tirage au sort,

appelé désormais le Premier Joueur, doit disposer comme il le souhaite ses hommes le long des lignes arrière. Tous les hommes qu'il peut placer derrière ou devant l'arrière-ligne compteront dans le mouvement suivant comme s'ils touchaient l'arrière-ligne en son point le plus proche. Le Second Joueur procédera alors de même. En revanche, si l'on dispose d'un rideau, les deux joueurs peuvent placer leurs hommes en même temps. Les deux joueurs ne disposent d'aucune limite de temps pour placer leurs hommes. S'il existe, le rideau s'ouvre quand ils sont prêts, et le jeu commence.

**(3)** Les mouvements suivant la mise en place sont chronométrés.

La durée accordée à chaque mouvement est déterminée par l'ampleur des forces en présence. Il faut compter environ une minute pour déplacer 30 hommes et une minute pour chaque canon. Ainsi, pour une force de 110 hommes et 3 canons déplacée par un seul joueur, sept minutes sont amplement suffisantes. Au fur et à mesure du progrès de la bataille et de l'élimination des hommes, le temps alloué est réduit selon un accord entre joueurs. Le joueur qui s'apprête à jouer se tient au garde-à-vous à un mètre derrière l'arrière-ligne jusqu'à ce que le chronométrateur donne le feu vert. Il devra alors effectuer ses déplacements dans la limite du temps imparti. Il doit s'arrêter immédiatement lorsque le temps s'est écoulé. Le chronométrateur donne des avertissements deux minutes, une minute puis trente secondes avant l'écoulement du temps. Un intervalle avant le tour suivant sera accordé pour réorganiser toute perturbation du terrain et replacer les hommes accidentellement renversés. Ce délai ne devra pas dépasser quatre ou cinq minutes, selon les conventions établies entre les joueurs.

**(4)** Les armes ne doivent pas être tirées avant le deuxième tour du premier joueur — sans considérer "la mise en place" comme un tour. Ainsi, le premier joueur place ses armées, puis le second, le premier joueur se déplace, puis le second, et les deux forces sont alors censées se mettre à portée de tir l'une de l'autre et le premier joueur peut ouvrir le feu s'il le souhaite.

- (5) Lors de son tour, un joueur doit déplacer ou tirer ses canons s'il le souhaite, avant de déplacer ses hommes. Cette règle, "Les Armes d'abord", ne souffre aucune exception.
- (6) Chaque soldat peut être déplacé et chaque canon déplacé ou tiré à chaque tour, sous réserve des règles suivantes :

---

### 3. Mobilité Des Différentes Unités

*(Chaque joueur dispose de deux ficelles, l'une de 60 et l'autre de 15 centimètres.)*

- (1) Un fantassin peut être déplacé d'au maximum 30 centimètres à chaque tour.
- (2) Un cavalier peut être déplacé d'au maximum 60 centimètres à chaque tour.
- (3) Un canon est activé si au moins quatre hommes de son propre camp se trouvent à moins de 15 centimètres de lui. Si ce n'est pas le cas, il ne peut être ni déplacé ni tiré.
- (4) À chaque tour, si un canon est activé, il peut être déplacé ou tiré mais pas les deux actions à la fois. Il peut tirer jusqu'à quatre coups à chaque tour. Il peut être pivoté sur son axe (le point central de l'axe de la roue) pour viser, à condition que le terrain le permette. Il peut être élevé ou abaissé, et les soldats qui l'entourent peuvent, à la discrétion du tireur, être allongés pour faciliter le maniement. (De plus, les soldats positionnés devant le feu de leurs propres canons peuvent se coucher pendant que les canons tirent au-dessus d'eux). À la fin du tour, le canon doit être laissé en place sans modification de son élévation et pointer dans la direction du dernier tir. Après le tir, deux hommes doivent être placés exactement à l'extrémité de la traînée du canon, un de chaque côté en ligne directe derrière les roues. Voilà pour le tir. Si le canon est déplacé et qu'il n'y a pas de tir, au moins quatre hommes doivent l'accompagner jusqu'à sa nouvelle position et se placer ensuite à moins de 15 centimètres de lui. Le canon doit être

placé vers l'avant, la tête pointant vers l'arrière dans la direction d'où il vient, et il doit rester ainsi jusqu'à ce qu'il pivote sur son axe pour tirer. Il est évident que la distance qu'un canon peut parcourir est déterminée par les hommes qui l'accompagnent. Si au moins quatre cavaliers le conduisent, ils peuvent le déplacer de 60 centimètres, mais avec moins de quatre cavaliers et l'infanterie, ou juste l'infanterie sans cavalerie, le canon ne pourra être déplacé que de 30 centimètres.

- (5) Chaque homme doit être placé assez loin des collines, des bâtiments, des arbres, des canons, etc. Il ne doit pas être coincé dans des interstices, et les joueurs peuvent insister pour que la distance entre un homme et un canon ou un autre objet soit d'au moins 2 millimètres. Les hommes ne doivent pas non plus être entassés au contact d'autres hommes. Un espace de 2 millimètres doit être maintenu entre eux.
- (6) Lorsque des hommes se font renverser par un coup de feu, ils sont déclarés morts, et il en est de même pour les hommes qui se retrouvent en déséquilibre de telle sorte qu'ils tomberaient s'ils n'étaient pas soutenus. Si un coup de feu atteint un homme sans le renverser, il est mort à condition que le coup de feu n'ait pas déjà tué un homme. Un coup de feu ne peut pas tuer plus d'un homme sans le renverser, et s'il en touche plusieurs sans les renverser, seul le premier touché est mort, dans ce cas les autres ne sont pas neutralisés. Un coup de feu qui rebondit sur un objet quelconque et qui touche un homme le tue ; il le tue même s'il ne fait que rouler à ses pieds, sous réserve de ce qui a été dit dans la phrase précédente.

---

## **4. Combat au corps à corps et Capture**

- (1) Un soldat ou un groupe de soldats entouré (à moins de 15 cm) de moins de la moitié de son contingent lors d'un mouvement est dit isolé. Mais s'il est entouré d'au moins la moitié de son contingent dans un mouvement, il n'est pas isolé, il est soutenu.



- (2) Des soldats peuvent être mis en contact virtuel (trois millimètres ou encore plus près) avec des soldats du camp opposé. Ils doivent alors être laissés jusqu'à la fin du tour.
- (3) A la fin du tour, si des soldats du camp venant de jouer sont en contact avec des soldats de l'autre camp, ils constituent une mêlée. Tous les soldats en contact et tous les autres se trouvant à moins de 15 centimètres du groupe en contact, à partir de n'importe quel point de la ligne de front (homme, arme, cheval), sont censés prendre part à la mêlée. À la fin du tour, les deux joueurs examinent la mêlée et éliminent les hommes concernés selon les règles suivantes :

*Soit les effectifs de chaque camp prenant part à la mêlée sont égaux, soit ils sont inégaux.*

**(3-a)** S'ils sont égaux, tous les soldats des deux camps sont tués.

**(3-b)** S'ils sont inégaux, alors le contingent inférieur en nombre est soit isolé, soit (mesuré à partir des points de contact) non isolé.

**(3-b-1)** Autant de soldats du contingent isolé sont faits prisonniers que la différence de soldats entre le contingent inférieur en nombre et le contingent supérieur en nombre, et les autres tuent chacun un homme et sont tués. Ainsi, à neuf contre onze, deux soldats sont faits prisonniers et chaque camp compte sept hommes morts. Quatre soldats des onze restants ont deux prisonniers. On peut exprimer cela autrement en disant que les deux forces en présence s'entre-tuent, homme pour homme, jusqu'à ce qu'un contingent soit deux fois plus nombreux que l'autre, qui est alors fait prisonnier. Sept hommes tuent sept hommes, puis quatre se retrouvent avec deux prisonniers.

**(3-b-2)** Mais si la force inférieure en nombre est soutenue par son contingent, elle n'est pas isolée (voir 1 ci-dessus), alors chaque soldat de ce contingent tue un soldat du contingent adverse et est lui-même tué.

- (4) Une force isolée peut hisser le drapeau blanc et se rendre à tout moment.
- (5) Un canon peut être saisi si aucun homme de son camp ne se trouve à moins de 15 centimètres de lui, et si au moins quatre soldats adverses se sont approchés et ont dépassé l'axe de ses roues dans la direction de leur attaque. Ce dernier point est important.

Le canon d'un adversaire peut être hors d'usage, et il peut se trouver une vingtaine d'hommes s'approchant à moins de 15 centimètres du canon sans qu'il soit capturé pour autant. Et un joueur peut avoir amené une douzaine d'hommes tout autour du canon adverse, mais s'il reste un ennemi juste hors de leur portée et à moins de 15 centimètres de l'extrémité de la trajectoire du canon, le canon n'est pas capturé : il est toujours en litige et hors d'état de nuire, et vous ne pouvez pas l'utiliser ou le déplacer lors du prochain tour. Mais une fois qu'une arme est entièrement capturée, elle suit toutes les règles de vos propres armes.

---

## 5. Prisonniers

Le joueur effectuant le prochain mouvement peut, s'il a fait des prisonniers, déplacer ces derniers. Les prisonniers peuvent être escortés à l'arrière ou à l'endroit indiqué par le ravisseur, et un homme se trouvant à moins de 15 centimètres d'un nombre quelconque de prisonniers, jusqu'à sept, peut escorter ces prisonniers et les accompagner. Les prisonniers sont libérés par la mort de toute escorte se trouvant à moins de 15 centimètres d'eux, mais ils ne peuvent pas être déplacés par le joueur de leur camp avant le tour suivant au cours duquel l'escorte a été tuée. Dès lors que des prisonniers sont capturés, ils sont censés être désarmés et, s'ils sont libérés, ils ne peuvent se battre tant qu'ils n'ont pas été réarmés. Pour être réarmés, ils doivent retourner à l'arrière-ligne de leur camp. Une escorte ayant conduit des prisonniers jusqu'à leur arrière-ligne, et donc

hors de portée d'une éventuelle libération, peut alors retourner en première ligne.

Les prisonniers ne peuvent pas se battre tant qu'ils n'ont pas regagné leur arrière-ligne. Il s'ensuit que si, après l'arbitrage d'une mêlée, un joueur avance d'autres hommes au contact des survivants de cette première mêlée et constitue ainsi une seconde mêlée, les prisonniers constitués lors de la première mêlée ne seront pas comptabilisés comme combattants lors de la seconde mêlée. Ainsi, si A fait avancer dix-neuf hommes dans une mêlée avec treize hommes de B — B n'ayant que cinq hommes en soutien — A fait six prisonniers, tue sept soldats et voit sept des siens tués. Si, maintenant, B peut amener quatorze hommes dans la mêlée avec les survivants victorieux de A, ce qu'il peut faire en amenant les cinq en contact et en plaçant neuf autres à moins de 15 centimètres d'eux, on ne compte pas les six hommes de B qui sont prisonniers entre les mains de A. Ils sont désarmés. B a donc quatorze hommes dans la deuxième mêlée et A douze. B fait deux prisonniers, tue dix hommes de A et dix des siens sont tués. Mais les six prisonniers initialement constitués par A se retrouvent sans escorte et sont donc repris par B ils doivent d'abord se rendre à l'arrière-ligne de B avant de pouvoir revenir combattre. Ainsi, à l'issue de ces deux mêlées, six hommes de B sont libérés et rejoignent leur arrière-ligne d'où ils pourront retourner au combat, deux hommes de A sont prisonniers aux mains de B, un homme de B reste avec eux en tant qu'escorte et trois hommes de B sont toujours libres de passer à l'action. A, au prix de dix-neuf hommes, s'est débarrassé définitivement de dix-sept hommes de B, et de six ou sept, selon que B garde ou non provisoirement ses prisonniers en première ligne.

---

## 6. Objectif du jeu

*Différentes façons de jouer sont réalisables*

**(1) Le Combat à Mort.** Vous vous déplacez à partir de n'importe quel point de l'arrière-ligne pour tenter de tuer, de capturer ou de faire reculer l'ensemble des forces ennemies au-delà de ses arrière-lignes. Vous jouez avec l'objectif de gagner des points : 100 points pour la victoire, 10 pour chaque canon possédé ou capturé, 1½ par cavalier en vie, 1 par fantassin encore en vie et non capturé, 1/2 pour chacun de vos soldats prisonniers entre les mains de l'ennemi sur le champ de bataille, et 1/2 pour chaque prisonnier capturé derrière vos lignes. Si l'issue de la bataille est toujours indécise quand les deux forces se réduisent à moins de quinze hommes, la bataille est nulle et les 100 points de victoire sont partagés.

*Note. — Cette variante peut être jouée avec des forces de toute taille, même avec une force inférieure à 50 par camp, le minimum étant de 10 par camp.*

**(2) Le jeu du Choc Arrière.** Il est gagné quand au moins trois hommes d'un contingent attaquant atteignent n'importe quel point de l'arrière-ligne du défenseur en 6 tours. Ce dernier est supposé avoir subi une défaite stratégique. Il doit alors retirer toutes ses forces à l'arrière-ligne avant six de ses tours. Ce qui restera sur le terrain après ces six tours sera cédé au vainqueur. Les points sont comptabilisés comme dans le jeu précédent, mais ce dernier dure moins longtemps. Il est aussi mieux adapté à un terrain étroit avec une arrière-ligne réduite [comme une table]. Avec une arrière-ligne importante, le jeu consiste simplement en une ruée sur un point faible de la ligne du défenseur par toute la brigade de cavalerie du second joueur. Au lieu de rendre toute l'arrière-ligne accessible au choc arrière, la prise peut devoir se faire par un point précis.

**(3) Le Jeu Défensif.** Dans le jeu défensif, une force, les

défenseurs, deux tiers plus forte que son adversaire, tente d'empêcher l'attaquant de percer, alors que ce dernier doit faire passer un quart de sa force initiale de l'autre côté de l'arrière-ligne des défenseurs. Le terrain doit être aménagé par le ou les deux joueurs avant qu'il soit décidé qui sera défenseur. Les joueurs font alors un tirage au sort pour choisir leurs camps et le vainqueur de ce tirage au sort sera le défenseur. Il déploie sa force sur le terrain de son côté, n'importe où jusqu'à la distance d'un tour de la ligne médiane - c'est-à-dire qu'il ne doit placer aucun homme à moins d'un tour de la ligne médiane, mais il peut le faire n'importe où de son côté - et ensuite le perdant du tirage au sort devient le premier joueur, et place ses hommes à un tour de son arrière-ligne. Le défenseur peut ouvrir le feu immédiatement ; il n'a pas besoin d'attendre le deuxième tour du premier joueur, comme doit le faire l'attaquant.

---

## 7. Composition des armées

A l'exception des cas ci-dessus, ou lorsqu'il en a été convenu autrement, les forces engagées doivent être égales en nombre et de composition similaire.

**Tactique et handicap.** Une légère inégalité (les hasards de la guerre) peut être arrangée entre joueurs égaux en laissant de côté 12 hommes de chaque camp et en lançant une paire de dés pour décider combien chaque joueur en prendra. La meilleure disposition et proportion des forces est constituée de petits contingents d'environ 20 à 25 fantassins et 12 à 15 cavaliers par canon. Une telle force peut manœuvrer aisément sur un front allant jusqu'à un mètre et demi.

La plupart de nos parties ont été jouées avec environ 80 fantassins, 50 cavaliers, 3 ou 4 canons navals et un canon de campagne dans chaque camp, ou avec des forces proportionnelles plus petites. Nous avons fait d'excellentes parties sur un champ

de bataille de 5 mètres avec plus de deux cents hommes et six canons dans chaque camp. Un joueur peut, bien sûr, réorganiser ses forces à sa convenance ; regrouper toute ou une partie de sa cavalerie en une puissante force de frappe, ou autre. Mais un plus grand nombre de canons conduit proportionnellement à leur mise hors service trop tôt, faute d'hommes ; une plus grande proportion d'infanterie rend le jeu lent, et un plus grand nombre de cavalerie - en raison de la difficulté de maintenir à couvert de grands contingents de cette force - conduit simplement à de lourdes pertes précoces par des tirs d'armes à feu et des charges violentes et désastreuses. La composition d'une force peut bien entendu varier considérablement.

Nous avons essayé une partie de Combat à Mort comme suit : nous avons créé le terrain, tiré au sort pour choisir notre camp, puis tiré des rideaux au milieu du terrain. Chaque joueur sélectionnait ensuite sa force parmi les soldats disponibles en comptant les points de la manière suivante : l'infanterie valait 1 chacun, la cavalerie valait 1 et demi, et un canon valait 10, et, en prenant les pions qu'il voulait dans quantité qu'il voulait, il obtient un total de 150. Il pouvait, par exemple, choisir 100 fantassins et 5 canons, ou 100 cavaliers et aucun canon, ou encore 60 fantassins, 40 cavaliers et 3 canons. Finalement, une force de cavalerie de type Boer de 80 points avec 3 canons a subi une défaite face à 110 d'infanterie avec 4 canons.

**La taille des soldats.** Les soldats utilisés doivent être tous de même taille. Les meilleurs fabricants britanniques ont des dimensions standardisées et vendent de l'infanterie et de la cavalerie dans des dimensions exactement proportionnées ; l'infanterie mesure près de cinq centimètres. Il existe une marque plus légère et moins chère, d'une hauteur d'environ 3 centimètres et demi, qui est également disponible. Les soldats fabriqués à l'étranger sont de tailles variables.

---

## 8. Amplifications de Petites Guerres

Si l'on parvient à obtenir un nombre suffisant de joueurs et une salle suffisamment grande, il n'y a aucune raison pour que des armées composées de plusieurs centaines de soldats ne se battent pas sur plusieurs mètres carrés d'un terrain à modèle réduit. Tant que chaque joueur dispose d'une centaine d'hommes et de trois canons, il n'est pas nécessaire de prolonger la durée d'une partie pour cette raison. Mais c'est trop laborieux et déroutant pour un seul joueur de gérer plus d'hommes.

De plus, sur une grande surface avec un terrain spacieux, il est possible de commencer à bouger avec des déplacements d'une longueur double ou triple de celle spécifiée ici, et de revenir ensuite à des déplacements de longueur ordinaire lorsque les troupes sont à moins de cinq ou trois mètres l'une de l'autre.

Pour les joueurs qui disposent de suffisamment de temps et d'espace, je leur suggérerais d'utiliser un terrain relativement grand, en commençant avec des déplacements triples et, à l'exception d'un certain nombre de cavaliers éclaireurs, de garder les soldats dans leurs boîtes avec les couvercles fermés, et de déplacer les boîtes en tant qu'unités. (Cette idée novatrice est une très bonne alternative lorsque nous n'avons pas de rideau ; je l'ai essayé deux fois pour des parties en plein air sans rideau.) Bien sûr, aucun des deux participants ne savait ce que l'autre avait dans ses boîtes ; il pouvait y avoir des régiments complets ou une force défaite. Chaque camp avançait vers l'autre avec des mouvements doubles ou triples derrière un écran de cavaliers éclaireurs jusqu'à ce qu'un éclaireur se trouve à moins de trois mètres d'une boîte du camp opposé. Il s'ensuit que le contenu de cette boîte devra être dévoilé et les soldats sortis. Les troupes qui n'ont pas d'ennemi à moins de six mètres pourraient être replacées dans leurs boîtes pour faciliter leurs déplacements.

Jouer à une telle échelle permettrait également d'introduire

le problème des provisions et des approvisionnements. Il est possible d'acheter de modèles réduits de chariots de l'armée, et il pourrait être décidé que les troupes doivent disposer d'un de ces chariots pour chaque groupe de cinquante hommes pour au moins six tours de jeu. De plus, on peut se procurer des chariots à munitions, et décider qu'ils doivent se trouver à moins de deux tours d'un canon avant de pouvoir tirer. Voilà des complications dans ce jeu de guerre et, jusqu'à présent, je n'ai pas réussi à réunir suffisamment de joueurs expérimentés pour jouer à cette échelle plus grande et plus élaborée. Ce n'est que lorsque l'on a suffisamment joué à la version simple et courte de notre jeu et maîtrisé ses pièges que de tels dispositifs plus militaires deviennent applicables.

Mais il est évident qu'avec une équipe de joueurs et un terrain spacieux, on pourrait avoir un général qui contrôle toute la campagne, des commandants de division, des batteries de canons, des brigades spécialisées et dans l'ensemble une dimension davantage militaire. J'ai (comme le montrent plusieurs illustrations) essayé de jouer à Petites Guerres en plein air. Les petits soldats tiennent assez bien sur l'herbe bien tondue, mais les tirs à longue portée deviennent un peu incertains s'il y a un peu de vent. Nous avons une plus grande liberté de mouvement et nous pouvons également nous allonger plus confortablement pour tirer, afin d'augmenter, voire de doubler, les mouvements du jeu en salle. On peut délimiter des routes et des cours d'eau avec un marquage comme de la craie, des montagnes et des rochers de pierres, et des bois et des forêts de brindilles sont faciles à aménager. Mais si le jeu doit être laissé toute la nuit et se poursuivre le lendemain (ce que je n'ai pas encore eu le temps d'essayer), les maisons doivent être construites dans un matériau plus solide que le papier. Des blocs de bois peints peuvent faire l'affaire.

Sur un grand terrain, il est facile de représenter un terrain spacieux. Les joueurs peuvent commencer par un jeu exactement comme le Kriegspiel ordinaire, avec des éclaireurs et des soldats



en boîte, qui se développera en batailles telles que celles décrites ici, au fur et à mesure que les troupes entrent en contact. Il serait facile de donner aux routes un vrai sens en permettant aux chariots ou aux troupes en boîte de se déplacer sur une route en deux fois moins de temps qu'en rase campagne. Il est possible d'avoir un petit chemin de fer, avec des gares ou du matériel roulant dans lequel les troupes pourraient être placées, tel que sur une carte de guerre géante. Il faudrait compter un tour de jeu pour monter à bord du train et un autre pour descendre, ce qui impliquerait que les troupes soient amassées le long du train au début et à la fin de chaque voyage, et le train pourrait se déplacer à une vitesse quatre ou cinq fois supérieure à celle de la cavalerie. On utiliserait des camions ouverts et on y mettrait un nombre déterminé d'hommes - par exemple douze fantassins ou cinq cavaliers ou un demi-canon par camion - et on permettrait à une locomotive de tirer sept ou huit camions, ou de se déplacer à vitesse réduite avec un plus grand nombre de camions. On pourrait aussi considérer que quatre hommes — les mêmes — restant sur une ligne pendant deux tours, puissent arracher un rail, et que huit hommes en trois tours le réparent.

Je dois avouer ne jamais avoir essayé ces développements plus élaborés de Petites Guerres, en partie à cause du peu de temps dont je dispose, et en partie parce qu'ils exigent tous un certain nombre de joueurs qui connaissent bien le jeu, si l'on ne veut pas que la partie soit excessivement longue. La plupart de mes batailles ont duré la majeure partie de la journée.

# Petites Guerres & Kriegspiel

Ce petit ouvrage a été, je l'espère, tout à fait clair quant à ses intentions. Il ne s'agit pas d'un livre sur le Kriegspiel. Il offre tout simplement un jeu qui peut être joué par deux, quatre ou six amateurs au cours d'une après-midi et d'une soirée avec des petits soldats. Mais il a un rapport très distinct avec le Kriegspiel ; et comme la majeure partie a été écrite et publiée dans une revue, j'ai eu une correspondance tout à fait notable avec des militaires qui s'y sont intéressés et qui ont montré à son égard un intérêt particulier - en dépit de l'éclat pacifique des "Enjeux de Petite Guerre". Ils me disent - ce dont je me doutais déjà un peu - que le Kriegspiel, tel qu'il est joué par l'armée britannique, est un exercice très monotone et insatisfaisant, manquant de réalisme, d'agitation et d'imprévus, tourmenté par l'arbitre à chaque instant, et d'une valeur douteuse quand il s'agit d'éveiller l'imagination, ce qui devrait être sa fonction principale.

Je me sens particulièrement redevable envers le Colonel Mark Sykes pour ses conseils et ses connaissances en la matière. Il m'a informé qu'il était possible de transformer Petites Guerres en un Kriegspiel vivant et stimulant, dans lequel l'élément de l'arbitre serait réduit au minimum ; ce serait faire preuve d'ingratitude à son égard, et gaspiller une opportunité intéressante, que de ne pas ajouter cette annexe, indiquant comment un Kriegspiel d'une réelle valeur éducative pour les officiers subalternes peut être développé à partir des méthodes ludiques de Petites Guerres. Si l'on veut jouer à la Grande Guerre, mieux elle sera jouée, plus elle sera menée de manière humaine.

Je ne vois aucune incohérence à déplorer la pratique tout en perfectionnant la méthode. Mais je suis un civil et le Kriegspiel

ne me regarde pas. Je suis extrêmement pris par un roman que je suis en train d'écrire, et je pense donc que la meilleure chose que je puisse faire est d'exposer ici toutes les idées qui ont surgi dans mon esprit, sur les traces, pour ainsi dire, du colonel Sykes, et de laisser à l'expert militaire, s'il veut bien se pencher sur la question, le soin de réduire mes suggestions désordonnées en un système.

---

## 1. Obus

Premièrement, il est évident que dans Petites Guerres, il n'y a pas d'équivalent pour les tirs de fusil, et que l'effet des coups de feu n'ont rien avoir avec l'effet d'un obus. Cela peut être modifié très simplement. Les règles concernant les tirs de fusil restent les mêmes, mais un projectile différent est utilisé - un projectile qui tombe et reste là où il tombe. Je constate que l'on peut acheter dans les quincailleries des petites vis en laiton de tailles et poids différents, mais toutes capables d'être placées dans la bouche des canons 4'7 sans glisser le long du canon. Si, avec une telle vis dans la bouche, le canon est chargé et tiré, le boulon en bois reste dans le canon et la vis vole et tombe et reste près de l'endroit où elle tombe - sa portée étant déterminée par la taille et le poids de la vis choisis par l'artilleur. Supposons qu'il s'agisse d'un obus, il est assez facile d'établir une règle qui donnera l'effet de son explosion. La moitié, ou, dans le cas d'un nombre impair, un de plus que la moitié, des hommes à moins de huit centimètres de cet obus sont morts, et si un canon se trouve entièrement dans le cercle d'un rayon de huit centimètres autour de l'obus, il est détruit. S'il n'est pas entièrement à l'intérieur du cercle, il est désactivé pendant deux tours. Un chariot de ravitaillement est complètement détruit s'il est entièrement ou partiellement dans le rayon. Mais s'il y a un mur, une maison ou un retranchement entre les hommes et l'obus, ils ne sont pas blessés - ils ne comptent pas dans le calcul de l'effet de l'obus.

---

## 2. Tir d'infanterie

Je pense qu'il est possible d'obtenir une imitation de l'effet d'un tir de fusil en décidant que pour chaque groupe de cinq fantassins qui sont à peu près en ligne et qui ne se déplacent pas, un coup (ordinaire) peut être tiré avec un canon. Ce tir peut être effectué à partir de n'importe quelle position convenable derrière la rangée de cinq hommes, à condition que le tir passe à peu près au-dessus de la tête de l'homme au milieu des cinq.

---

## 3. Terrain

Bien entendu, alors que dans Petites Guerres il n'y a que trois ou quatre joueurs, dans tout Kriegspiel proprement dit, le jeu se déroulera sur une plus grande surface, dans une salle d'exercice ou dans un endroit similaire, et chaque arme et chaque service seront confiés à un joueur en particulier. Cela permet toutes sortes d'imitations compliquées de la réalité qui sont impossibles à réaliser dans nos salons et salles de jeux prévus pour Petites Guerres. Nous pouvons prendre en considération le transport, l'approvisionnement, les munitions et l'effet moral de l'impact de la cavalerie, ainsi que des déplacements en montée et en descente. Nous pouvons également introduire la bêche et les tranchées, et donner du champ à l'Ingénieur. Mais avant de parler des suggestions du colonel Sykes à ce sujet, permettez-moi de dire un mot ou deux sur le «terrain» du Kriegspiel.

Le terrain du Kriegspiel devrait être constitué, je pense, de lourds blocs ou de caisses en bois d'environ 90X90X15 centimètres, et des pièces incurvés (avec un contour arrondi et une corde de 90 centimètres, ou en forme de triangles rectangles avec une hypoténuse incurvée et deux côtés droits de 90 centimètres) peuvent facilement être fabriquées pour arrondir les coins et les angles saillants. Ces blocs peuvent être percés

pour y mettre des arbres, etc., exactement comme le sont les planches dans Petites Guerres, et ils permettent de construire un modèle très satisfaisant de n'importe quel terrain spécifique à partir d'une carte d'état-major à courbes de niveau. Des maisons peuvent être fabriquées à peu de frais en façonnant un long morceau de bois en une section semblable à celle d'une maison et en le sciant. Il y aura toujours quelqu'un pour retoucher, peindre, coller des fenêtres et, d'une manière générale, orner et individualiser ces maisons qui, bien entendu, sont d'autant plus solides que le bois utilisé est lourd. Le reste du terrain est comme dans Petites Guerres.

Sur un tel terrain, un Kriegspiel pourrait être joué avec des règles inspirées des esquisses des règles suivantes, qui sont le résultat d'une discussion entre le colonel Sykes et moi-même, et dans lesquelles la plupart des nouvelles idées doivent être attribuées au colonel Sykes. Nous les proposons, non pas comme un ensemble de règles définies, mais comme matière à réflexion, dans l'élaboration de ce que nous pensons être un Kriegspiel bien plus passionnant et édifiant que tout ce qui existe à l'heure actuelle. Le jeu peut être joué par un nombre quelconque de joueurs, en fonction des forces engagées et de la taille du terrain disponible. Chaque camp est placé sous le commandement suprême d'un général. Le joueur qui prendra les responsabilités du général doit se tenir à côté ou derrière son image représentative et à moins de 1,8 mètre de celle-ci. Ses signaux seront censés être parfaits et il communiquera avec ses subordonnés par des cris, des chuchotements ou des notes, comme il l'entend. Je suggère qu'il soit considéré comme invulnérable, mais le colonel Sykes a proposé des dispositions pour le neutraliser. Il voudrait que si le général se trouve dans la zone de destruction d'un obus, il doive sortir de la pièce pendant trois tours (blessé) ; et que s'il est touché par un tir de fusil ou s'il est capturé, il quitte le jeu et soit remplacé par son prochain subordonné.

---

## 4. Actions et mouvements

Maintenant, en ce qui concerne les déplacements, il est proposé que :

L'infanterie se déplace de 30 centimètres.

La cavalerie se déplace de 90 centimètres.

*Les mouvements ci-dessus sont augmentés de moitié pour les troupes qui se trouvent à deux ou à quatre sur une route.*

L'ingénieur se déplace de 60 centimètres.

L'artillerie se déplace de 60 centimètres.

Le transport et le ravitaillement se déplacent de 30 centimètres sur les routes et de 15 centimètres à travers le terrain.

Le général se déplace de 1,8 mètre (s'il est motorisé), et de 30 centimètres à travers le terrain.

Les bateaux se déplacent de 30 centimètres.

En montée, un contour compte pour 30 centimètres; en descente, deux contours comptent pour 30 centimètres. Lorsqu'il y a quatre courbes de niveau pour 30 centimètres de verticalité, la colline est impraticable pour les roues, à moins qu'il n'y ait une route.

### Infanterie

Traverser une rivière à gué = un tour.

Passer de quatre à deux rangs = la moitié d'un tour.

Passer de deux rangs à une ligne = la moitié d'un tour.

Embarquer dans des bateaux = deux tours pour chaque groupe de vingt hommes embarqués en un point quelconque.

Débarquer = un tour pour vingt hommes.

Cavalerie

Traverser une rivière à gué = un tour.

Changer de formation = la moitié d'un tour.

Monter à cheval = un tour.

Descendre de cheval = un tour.

## Artillerie

Préparer les canons = la moitié d'un tour.

Remonter les canons = la moitié d'un tour.

Les canons ne peuvent pas franchir les rivières.

*NI L'INFANTERIE, NI LA CAVALERIE, NI  
L'ARTILLERIE NE PEUVENT TIRER ET SE DÉPLACER  
EN UN SEUL TOUR.*

## Ingénieur

Aucune réparation ne peut être entreprise, aucune destruction ne peut commencer, pendant un tour au cours duquel l'Ingénieur a changé de position.

Rivières infranchissables.

Transport et ravitaillement.

Aucun ravitaillement ne peut être livré pendant un tour si le transport et le ravitaillement ont changé de position.

Rivières infranchissables.

---

## 5. Logistique

L'introduction de trains miniatures, se déplaçant, disons, de 2,5 mètres par déplacement, sur des rails miniatures, nécessite des règles concernant la montée et la descente des trains et que sais-je encore, qui seront assez facilement élaborées sur le modèle d'embarquement des bateaux présenté ici. Un transport ou un camion se trouvant dans le cercle de destruction d'un obus sera bien entendu détruit.

Ensuite, en ce qui concerne le Ravitaillement sur le Terrain, toutes les troupes doivent être approvisionnées en nourriture, en munitions et en fourrage. Les joueurs doivent céder, tous les six tours, un paquet de nourriture pour trente hommes ; un paquet de fourrage pour six chevaux ; un paquet de munitions pour

trente Fantassins qui tirent pendant six tours consécutifs.

Ces vivres, au moment où ils sont cédés, doivent se trouver à moins de 1,8 mètre de l'infanterie à laquelle ils appartiennent et à 5 mètres de la cavalerie.

Les contingent isolés de moins de trente Fantassins n'ont pas besoin de ravitaillement - un contingent est isolé s'il se trouve à plus de 3,5 mètres d'un autre contingent. Dans le calcul du ravitaillement de l'infanterie, les fractions comptent pour trente si elles sont égales ou supérieures à quinze, ou pour rien si elles sont inférieures à quinze. Ainsi, quarante-six fantassins ont besoin de deux paquets de nourriture ou de munitions ; quarante-quatre fantassins ont besoin d'un paquet de nourriture.

*N.B. - Les ravitaillements ne sont pas efficaces si l'ennemi se trouve entre les ravitaillements et les troupes auxquelles ils appartiennent.*

*Les hommes encerclés et assiégés doivent être ravitaillés de la manière suivante:*

Un paquet de nourriture pour trente hommes tous les six tours.

Un paquet de fourrage pour six chevaux tous les six tours.

En cas de rupture d'approvisionnement, les chevaux peuvent remplacer la nourriture, mais bien entendu pas le fourrage ; un cheval équivaut à un paquet.

En cas de rupture d'approvisionnement, les conséquences sont les suivantes: —

L'infanterie sans munitions ne peut pas tirer (les canons sont censés avoir des munitions illimitées).

L'infanterie, la cavalerie, l'artillerie et les Ingénieur ne peuvent pas se déplacer sans ravitaillement - si le ravitaillement n'est pas assuré dans un délai de six tours consécutifs, ils sont hors de combat.

Une force encerclée doit se rendre quatre tours après avoir mangé son dernier cheval.



### *Destructions :*

Pour détruire un pont de chemin de fer, l'Ingénieur prend deux tours ; pour le réparer, l'Ingénieur prend dix tours.

Pour détruire un ponton de chemin de fer, l'Ingénieur prend un tour ; pour le réparer, l'Ingénieur prend cinq tours.

Pour détruire un pont fluvial, l'Ingénieur prend un tour ; pour le réparer, l'Ingénieur prend cinq tours.

Un dépôt de ravitaillement peut être détruit par un homme en deux tours, quelle que soit sa taille (par le feu).

Quatre hommes peuvent détruire le contenu de six chariots en un seul tour.

Une mine de contact peut être placée sur une route ou à n'importe quel endroit par deux hommes en six tours ; elle explosera au passage des premières pièces et détruira tout ce qui se trouve dans un rayon de 15 centimètres.\*

### *Ensuite, en ce qui concerne les Constructions :*

Les retranchements peuvent être faits par l'infanterie en quatre tours\*.

Il s'agit de bandes de bois de 5 centimètres de haut clouées au sol, ou de briques de bois de 5 centimètres de haut. Deux hommes peuvent faire 2,5 centimètres de retranchement.

Les un poste de tir aménagé pour les armes à feu peuvent être construits à raison de six hommes pour un poste en quatre tours<sup>1</sup>.

---

1 : (N.d.A) Une notification doit être donnée à l'arbitre en début de toute construction ou de la mise en place d'une mine. En cas d'absence d'arbitre, une note pliée doit être placée sur la cheminée lorsque le retranchement commence, et l'adversaire doit l'ouvrir lorsque la tranchée est terminée ou que la mine a explosé.

---

## 6. Charge de Cavalerie

### *Règles concernant la Charge de Cavalerie :*

Aucun contingent de moins de huit cavaliers ne peut charger, et ils doivent charger en formation appropriée.

#### *Si la cavalerie charge alors que l'infanterie est dispersé :*

Si la charge commence à une distance de plus de 60 centimètres, la cavalerie perd un homme pour cinq fantassins chargés, et l'infanterie perd un homme pour chaque charge au sabre.

À moins de 60 centimètres et plus de 30 centimètres, la cavalerie perd un homme pour dix chargés, et l'infanterie deux hommes pour chaque charge au sabre.

À moins de 30 centimètres, la cavalerie perd un homme pour chaque quinzaine chargée, et l'infanterie trois hommes pour chaque charge au sabre.

L'infanterie chargée en ordre dispersé doit, lors de son prochain tour, reculer de 30 centimètres ; elle peut être à nouveau chargée.

#### *Si la cavalerie charge l'infanterie en ordre serré<sup>2</sup>, le résultat est inversé:*

Ainsi, à plus de 60 centimètres, un fantassin tue trois cavaliers, et quinze cavaliers un fantassin.

À plus de 30 centimètres, un fantassin tue deux cavaliers, et dix cavaliers un fantassin.

À moins de 30 centimètres, un fantassin tue un cavalier et cinq cavaliers un fantassin.

Cependant, l'infanterie qui a été chargée en ordre serré est immobile pendant le tour suivant.

---

2 : (N.D.É) L'ordre serré est en deux ou quatre rangs, sans soldats isolés. s' ils ne sont pas en ordre serrés, les contingents sont dispersés.

### *Si la cavalerie charge la cavalerie:*

Si la cavalerie se trouve à distance de charge de la cavalerie ennemie à la fin du tour de l'ennemi, elle doit faire l'une des trois choses suivantes : mettre pied à terre, charger ou se retirer. Si elle reste stationnaire et à cheval et que l'ennemi charge, un sabre qui charge tuera cinq sabres stationnaires et placera quinze autres 90 centimètres en arrière.

Des cavaliers à pieds chargés sont équivalents à des fantassins en ordre dispersé.

Si la cavalerie charge la cavalerie, que les effectifs sont égaux et que le terrain est plat, le résultat doit être décidé à pile ou face ; le perdant perd les trois quarts de ses hommes et est obligé de se retirer, le gagnant perd un quart de ses hommes.

### *Si les effectifs sont inégaux, les règles de mêlée de Petites Guerres s'appliquent si le terrain est plat.*

Si le terrain est en pente, la cavalerie qui charge dans la descente sera multipliée en fonction du nombre de contours traversés.

S'il s'agit d'un seul contour, elle doit être multipliée par deux ; deux contours, multipliés par trois ; trois contours, multipliés par quatre.

Si la cavalerie se retire devant la cavalerie au lieu d'accepter une charge, elle doit continuer à se retirer tant qu'elle est poursuivie - les poursuivants ne peuvent être arrêtés que par des cavaliers fringants ou par des tirs d'infanterie ou d'artillerie.

Si il est repoussé hors du champ de bataille ou dans une rivière impraticable, le contingent qui bat en retraite est détruit.

Si l'infanterie trouve une cavalerie ennemie à distance de charge à la fin du tour de l'ennemi, et que cette infanterie se retire tout en restant à distance de charge, elle subira des pertes doubles si elle est dispersée pendant qu'elle est chargée ; et si elle est en deux rangs ou en quatre, elle perdra à 90 centimètres deux hommes pour chaque sabre qui charge ; à 60 centimètres, trois hommes pour chaque sabre qui charge. La cavalerie dans

ces circonstances ne perdra rien. L'infanterie devra continuer à se retirer jusqu'à ce que ses bourreaux l'aient exterminée ou aient été chassés par quelqu'un d'autre.

Si la cavalerie charge l'artillerie et n'est pas combattue par d'autres forces, un canon est capturé avec une perte pour la cavalerie de quatre hommes par canon pour une charge à 90 centimètres, trois hommes à 60 centimètres, et un homme à 30 centimètres.

Si l'artillerie se retire avant la cavalerie lorsque celle-ci est à distance de charge, elle doit continuer à se retirer tant que la cavalerie la poursuit.

---

## 7. Conclusion

Les soldats de plomb utilisés dans ce Kriegspiel ne devraient pas être les grands soldats utilisés dans Petites Guerres. Les fabricants britanniques qui les produisent fabriquent également un type de soldat plus petit et moins cher – l'infanterie faisant environ 2,5 centimètres de haut – qui est mieux adapté aux objectifs du Kriegspiel.

Nous espérons, si ces suggestions «ont du succès», pouvoir les inciter à fabriquer un type de soldat plus adapté aux besoins du jeu, y compris des porte-plateaux pour les troupes en formation et (ce qui n'est pas encore réalisable) une cavalerie démontable qui tienne debout.

Nous mettons cette ébauche de Kriegspiel à l'entière disposition des militaires dont les besoins et les possibilités leur permettent de l'élaborer et d'en faire un jeu plus précis et plus réaliste. Ce faisant, nous pensons qu'ils trouveront judicieux de faire tout leur possible pour que le jeu fonctionne de lui-même et pour réduire au minimum le besoin de décisions de l'arbitre. Dans la mesure du possible, la mort devrait être causée

par de réels tirs d'armes à feu et de fusils, et non par calcul. Les choses doivent se produire et non être décidées. Nous voudrions également insister sur la nécessité absolue d'avoir un officiel dans chaque camp, simplement pour observer et mesurer les mouvements effectués, et pour récupérer et vérifier les quantités de provisions et de munitions abandonnées. Il s'agit d'un jeu comme une vraie guerre, qui se joue contre la montre et dans des circonstances extrêmement palpitantes, et il est remarquable de voir à quel point le jugement d'hommes tout à fait honnêtes et honorables peut devenir flexible.

Nous pensons que plus le Kriegspiel se rapproche d'un véritable petit modèle de guerre, non seulement dans son apparence mais dans ses épreuves émotionnelles et intellectuelles, plus il remplira son rôle d'expérimentation et d'éducation.

# Anticipations sur la guerre

*Influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et la pensée humaine par H. G. Wells*

En imaginant des anticipations sur l'avenir de la guerre, on rencontre une certaine difficulté dès le début. On pourrait soit répondre aux questions que les événements actuels posent, et ayant déterminé la nature de l'État à venir et de la force de son inclination guerrière, on peut spéculer sur la façon dont ce vaste organisme mal organisé se battra ; ou on peut mettre tout cela de côté, et compte tenu des appareils toujours plus puissants que la science physique offre au soldat, nous pouvons essayer de développer une idée générale et théorique de la guerre optimisée, puis parler de la nature de l'État le plus susceptible d'être efficace dans une telle guerre, et ainsi arriver aux conditions de survie avec lesquelles les gouvernements actuels régnant par la confusion, lutteront les uns contre les autres. Nous suivrons cette dernière piste. Nous traiterons tout d'abord de la guerre menée pour elle-même, d'une armée modèle, aussi efficacement qu'une abstraction peut le faire, et d'une organisation modèle pour l'État derrière elle. Après cela, l'état de confusion qui règne dans l'organisme social moderne, se métamorphosant incongrument vers cet état d'optimisation impératif et finalement inévitable, deviendra facilement concevable pour tous.

Le grand changement qui se produit dans la façon de faire la guerre est le même changement qui se produit dans le tissu social. Le changement essentiel dans le tissu social, tel que nous l'avons analysé, est le remplacement progressif de l'ancienne large population de travailleurs par un mécanisme minutieusement organisé [...]. Dans la guerre, comme je l'ai déjà indiqué, cela prend la forme de la substitution progressive

du cheval et du soldat privé - qui étaient les moteurs vivants et uniques de l'ancien temps - par des machines, et de l'effacement de la vieille distinction entre les dirigeants, qui se précipitaient d'une manière manifestement dangereuse et encourageante dans les incidents pittoresques de la bataille, et les meneurs, qui applaudissaient et chargeaient et remplissaient les fossés et étaient massacrés d'une manière dramatique. L'ancienne guerre se menait avec de longues marches mornes, de grandes difficultés lors des campagnes, mais aussi des moments décisifs héroïques. De longues périodes de campements - presque toujours avec une épidémie de peste - de marches et de retraites, beaucoup d'activités nécessaires d'alimentation et de fourrage, culminent jusqu'à un soulagement infini en une heure ou deux de « bataille ». La bataille était toujours une affaire tumultueuse très intime, les hommes étaient jetés les uns sur les autres en vastes masses excitées, dans des machines de combat vivantes, organiques, des lances et des baïonnettes clignotaient, un côté ou l'autre cessait de prolonger l'agonie, puis la chose était terminée. Les perdants voient leur force s'effondrer dans son ensemble, et les vainqueurs l'écrasent. La cavalerie avec ses sabres brillants marquait le point culminant de la victoire. Dans les derniers stades de l'ancienne guerre, des volées de mousquetaires étaient ajoutées aux régiments en lutte, et enfin des canons, comme une méthode accessoire pour renverser ces bataillons de soldats. Ainsi, vous avez « livré bataille » et vaincu les forces de votre ennemi partout où vous les rencontriez, et lorsque vous avez atteint votre objectif dans sa capitale, la guerre était terminée... La nouvelle guerre n'aura probablement aucune de ces caractéristiques de l'ancien système.

La révolution qui est en cours de l'ancienne guerre à une nouvelle guerre, différente dans toute sa nature de l'ancienne, est marquée principalement par les progrès constants dans la portée et l'efficacité du fusil. Le fusil se développe de manière persistante à partir d'un outil maladroit, que tout clown peut apprendre à utiliser en une demi-journée, vers un mécanisme très complexe, facilement mis hors service et facilement mal utilisé, mais aux

possibilités les plus extraordinaires entre les mains d'hommes de courage, de caractère et de haute intelligence. Sa précision a fait de son entretien, de son chargement et de la visée, des questions secondaires par rapport à celle de sa portée. Mais son élaboration en tant qu'instrument est probablement encore incomplète. On peut le concevoir pourvu à l'avenir de viseurs télescopiques à fils croisés, dont la focalisation, corrigée par une utilisation ingénieuse de matériau hygroscopique, pourrait même révéler la distance, et ainsi permettre de l'utiliser avec assurance jusqu'à un kilomètre ou plus. Il prendra probablement aussi certains des traits de la mitrailleuse. Il sera utilisé soit pour des tirs simples, soit pour envoyer un feu nourri de balles simultanées jetées hors du chargeur uniformément, sur toute petite zone que le carabinier viserait. Il sera probablement transporté par un seul homme, mais cela n'est pas indispensable, sauf pour la baïonnette, dont les exigences peuvent être satisfaites d'une autre manière, mais pour laquelle il restera l'instrument d'un seul homme. Il sera, tout aussi probablement, rattaché à ses munitions et son équipement par des roues de bicyclette, et sera sous la garde de deux ou plusieurs soldats associés, des cyclistes-tireurs. Équipés d'une telle arme, un seul tireur d'élite, utilisant une poudre sans fumée et une couverture soigneusement choisie, pourrait se rendre pratiquement invisible et capable de surprendre, d'arrêter et de détruire un ennemi trop visible même en nombre assez considérable, à moins d'un kilomètre de lui. Et une série de tels groupes de tireurs d'élite disposés de manière à couvrir l'arrivée de renforts, de provisions et de munitions par l'arrière, pourrait résister à toute attaque visible pendant une période indéfinie, à moins que le terrain qu'ils occupent ne soit exploré très habilement et subtilement par une sorte de canon ayant une portée supérieure à celle de leur fusil. Si le sol qu'ils occupaient devait être creusé et transformé en tranchées, tout cela pourrait ne pas être utile, et il n'y aurait rien d'autre à faire que de les attaquer par une avancée à couvert de la nuit ou de l'obscurité causée par des fumigènes, ou par l'incendie de leur couverture. Même dans ce cas, ils pourraient être mortels



avec un tir rapproché. Grâce à leur puissance dans de telles attaques, quelques centaines de ces hommes pourraient tenir des positions d'une étendue assez vaste, et quelques milliers pourraient tenir une frontière. Assurément, une simple poignée de ces hommes pourrait arrêter l'attaque la plus multitudinaire ou couvrir la retraite la plus désordonnée du monde, et même lorsqu'un assaut ingénieux, audacieux et chanceux les auraient enfin éjectés d'une position, l'aube leur redonnerait simplement la perspective de reconstituer dans de nouvelles formations leur énorme avantage défensif.

La seule défaite finale qu'une telle force de tireurs d'élite pourrait subir serait l'avance lente et circonspecte sur elle d'une force similaire de tireurs d'élite supérieurs, rampant en avant sous le couvert de la nuit ou des obus fumigènes et du feu, creusant des fosses pendant le cessez-le-feu ainsi obtenu, et se rapprochant ainsi de plus en plus et obtenant une maîtrise de plus en plus complète du terrain du défenseur jusqu'à ce que l'approche des secours, de la nourriture et des munitions du défenseur cesse d'être possible. Sur ce, il n'y aurait rien d'autre à faire que de se rendre ou de s'enfuir vers des positions arrières, une fuite à laquelle les tirs répondraient fatalement si elle était entreprise trop tard.

Probablement qu'entre des nations contiguës qui ont maîtrisé l'art de la guerre, au lieu de s'asperger par des nuées de cavalerie selon l'ancienne méthode, c'est ainsi que s'ouvrira la lutte, par un vaste duel tout au long de la frontière entre des groupes de tireurs d'élite, continuellement renforcés et réapprovisionnés de l'arrière. Pendant un certain temps, il est fort possible qu'il n'y ait pas d'armée définie ici ou là, qu'il n'y ait pas de bataille contrôlable, qu'il n'y ait pas du tout de grand général sur le terrain. Mais quelque part à l'arrière, l'organisateur central s'assiéra au centre téléphonique de son vaste front, et il enverra des soldats ici et des munitions là et observera, observera perpétuellement la pression, la pression incessante et impitoyable qui cherche à contrecarrer sa pression opposée. Derrière la

fine ligne de tir qui est effectivement engagée, le pays sur de nombreux kilomètres sera rapidement dégagé et consacré aux affaires de la guerre, de grandes machines seront à l'œuvre pour faire les deuxième, troisième et quatrième lignes de tranchées qui pourraient être nécessaires si la ligne de tir est repoussée, étalant des chemins transversaux pour le mouvement latéral rapide des cyclistes qui seront en vigilance perpétuelle pour soulager les pressions locales soudaines, et tout au long de ces grandes routes routières que nos premières « anticipations » ont esquissées, il y aura un vaste et rapide mouvement de va-et-vient des gros et très longs canons. Ces armes seront probablement combattues à l'aide de ballons. Ces derniers seront suspendus au-dessus de la ligne de tir tout au long du front, montant et se retirant sans cesse ; ils détermineront continuellement la répartition des forces de l'antagoniste, dirigeront le feu de grands canons en se déplaçant continuellement au-dessus de l'appareil et les supports à l'arrière de sa ligne de combat, prévoiront des plans de nuit et chercheront une faiblesse tactique ou stratégique dans cette ligne de bataille sinueuse.

Il est évident qu'une guerre arrivée à un tel niveau de précision, deviendra de moins en moins dramatique, et de plus en plus une monstrueuse opposition des gens contre les gens. Aucun petit général poussant ses troupes dans l'hystérie nécessaire à la charge, aucun officier courageux, aucune galanterie imprudente ou entêtement invincible des hommes ne servira. Pour le commandant en chef sur un cheval regardant sentimentalement ses « bonhommes » marcher vers la mort ou la gloire en légions, il devra y avoir une équipe loyale d'hommes, travaillant simplement, sérieusement et subtilement pour garder le front serré, et au front, chaque petite compagnie isolée d'hommes devra être un conseil de guerre, une petite conspiration sous l'homme capable d'être son capitaine, aussi vif et individuelle qu'une équipe de football, conspirant contre la compagnie de l'ennemi au loin. Le commandant de bataillon sera remplacé en effet par l'organisateur des ballons et canons par lesquels ces quelques centaines de splendides individus seront

guidés et renforcés. À la place de centaines de milliers de jeunes hommes plus ou moins ivres et non entraînés qui marchent dans la bataille - des adolescents à la tête confuse, sentimentaux, dangereux et futiles - des milliers d'hommes sobres se prépareront à leurs plus hautes performances, faisant de leur mieux ; à la place des bataillons de baïonnettes, les impacts fracassants des escadrons venant récolter les vastes champs de la mort, il y aura des centaines de petites batailles de fusil combattues jusqu'à la garde, des traits galants ici, et là une surprise de nuit, la lueur sinistre et soudaine des baïonnettes nocturnes, des intuitions brillantes qui feront tomber des obus catastrophiques apportant la mort au cœur des collines et des forêts gardant des masses d'hommes imprudemment exposées. Sur huit kilomètres de chaque côté des lignes de tir - dont le feu ne s'éteindra probablement jamais complètement tant que la guerre durera - les hommes vivront, mangeront et dormiront sous la menace imminente d'une mort imprévue.... Telle sera la phase d'ouverture de la nouvelle guerre que nous verrons venir rapidement.

Et derrière la mince ligne de tir de chaque côté, une vaste multitude de personnes seront à l'œuvre ; en effet, toute la masse des agents de l'État devra être à l'œuvre, et la plupart d'entre eux seront simplement au même travail ou à un travail similaire à celui effectué en temps de paix - seulement maintenant en tant que combattants sur les lignes de communication. Le personnel organisé des grandes administrations routières, qui fait maintenant partie du programme militaire, déportera les personnes faibles et apportera des fournitures et des soutiens ; les médecins quitteront leurs fonctions civiles pour des postes officiels préétablis, dirigeront l'alimentation et le traitement des masses en mouvement et protégeront les hommes précieux de l'appareil de combat de la maladie ; les ingénieurs enracineront et élèveront une grande variété d'appareils compliqués et ingénieux conçus pour surprendre et déranger l'ennemi de manière nouvelle ; les marchands de nourriture et de vêtements, les fabricants de toutes sortes de choses nécessaires, seront convertis par la simple déclaration de guerre en fonctionnaires

; une réalisation pratique des conceptions socialistes sera tout à fait inévitablement imposée à l'État combattant. L'État qui n'a pas incorporé à son organisation de combat toute sa force et toute sa substance matérielle, ses routes, ses véhicules, ses moteurs, ses fonderies et toutes ses ressources en nourriture et en vêtements ; l'État qui, au début de la guerre, doit négocier avec les compagnies de chemin de fer et de navigation, remplacer les chefs de gare expérimentés par des officiers inexpérimentés et marchander contre les intérêts étrangers pour toutes sortes d'approvisionnements, sera extrêmement désavantagé par rapport à un État qui a émergé de la confusion sociale de l'époque actuelle, s'est débarrassé de tous les vestiges de notre distinction actuelle entre officiel et gouverné et a organisé tous les éléments de son être.

J'imagine que dans cette guerre idéale par rapport à la guerre d'aujourd'hui, il y aura une restriction très considérable des droits du non-combattant. Une grande partie du droit international existant implique une implication curieuse, une distinction entre le gouvernement belligérant et ses agents accrédités dans la guerre; et l'ensemble de ses sujets. Il y a une disposition à traiter le gouvernement belligérant, malgré le statut démocratique de nombreux États, comme ne représentant pas pleinement son peuple, pour établir une sorte de citoyenneté mondiale dans la masse commune en dehors de la classe officielle et militaire. La protection du non-combattant et de ses biens arrive enfin - en théorie du moins - à une distance mesurable des panneaux d'affichage : « Les combattants sont priés de se tenir à l'écart de l'herbe ». Cette disposition, je l'attribue à une reconnaissance de cette obsolescence et inadéquation de l'organisation formelle des États, qui a déjà été discutée dans ce livre. C'était une disposition qui était peut-être plus forte dans les premières décennies du XIXe siècle, et plus forte maintenant qu'il est probable qu'elle le sera à l'avenir, qui suit le cours régulier et irrésistible d'une préparation militaire intense et universelle. Dans notre État imaginaire du XXe siècle, organisé principalement pour la guerre, cette tendance à différencier une masse non-combattante dans

l'État combattant ne sera certainement pas respectée, l'État sera organisé dans son ensemble pour combattre dans son ensemble, il aura affirmé triomphalement le devoir universel de ses citoyens. La force militaire sera une organisation beaucoup plus large que l'« armée » d'aujourd'hui, ce ne sera pas simplement les poings mais le corps et le cerveau du territoire. L'ensemble de l'appareil, l'ensemble du personnel engagé dans la communication interne, par exemple, peut éventuellement ne pas être la propriété de l'État et un service de l'État, mais si ce n'est pas le cas, il sera certainement dans son ensemble organisé comme une force de volontaires, qui peut instantanément devenir une partie de l'appareil de défense ou d'agression au déclenchement de la guerre. Les hommes peuvent très vraisemblablement ne pas avoir d'uniforme, car les uniformes militaires ne sont qu'un aspect de cette phase curieuse et transitoire de restriction, mais ils auront leurs ordres et leur plan universel. Alors que les cloches sonnent et que les téléphones d'enregistrement envoient leur nouvelles dans chaque maison pour dire que la guerre est arrivée, il n'y aura pas de va-et-vient sur les voies publiques, pas de cris sur les plates-formes mobiles des noyaux urbains, pas de foules de badauds valides inutiles devant les journaux à sensations parce que les idiots qui gouvernent ne leur ont pas trouvé de meilleur emploi. Chaque homme sera sobre et intelligent sur son emploi particulier - même le riche actionnaire, le rentier héritier d'une société, recevra quelque chose à faire, et s'il n'a rien appris d'autre, il servira à attacher des paquets de munitions ou à emballer des saucisses militaires. Très probablement, les meilleurs de ces gens et de la classe spéculative se seront qualifiés de tireurs d'élite cyclistes pour le front, certains d'entre eux ont peut-être même consacré le loisir de la paix aux études militaires et se sont entraînés à de nouvelles armes. Le recrutement parmi les classes ouvrières - ou, plus exactement, parmi le peuple des Abysses - aura diminué au point de disparaître ; les gens qui ne sont pas bons en temps de paix ne sont pas susceptibles d'être bons dans une entreprise aussi grave et compliquée que la guerre moderne. Le trafic des routes, naturel en temps de paix, va maintenant se diviser en

deux flux, l'un de non-combattants venant tranquillement et confortablement hors de danger, l'autre de soldats et de matériel allant au front. Il n'y aura pas de panique, pas de difficultés, car tout aura été largement pré-arrangé - nous avons affaire à un État idéal. Calmement et solidement, cet État aura saisi son adversaire et gonflé ses muscles - c'est tout.

Désormais, la stratégie de cette nouvelle guerre dans sa phase d'ouverture consistera principalement en des mouvements très rapides de canons et d'hommes derrière cette fine ligne de tireurs d'élite, afin de porter soudainement et de manière inattendue un coup de force, de s'emparer d'une position dans laquelle les canons et les hommes peuvent être poussés à déborder et à tourner l'avantage du terrain contre une partie de la ligne ennemie. Le jeu consistera en grande partie à peupler et à écraser cette ligne, à l'étirer sur un arc jusqu'au point de rupture, à sécuriser une position à partir de laquelle bombarder et détruire ses supports et ses provisions, et à capturer ou détruire ses fusils et son appareil, et ainsi l'arracher à une ville ou à un arsenal qu'elle couvrirait. Et un facteur de première importance dans cette guerre, en raison de l'importance d'avoir une vision d'ensemble, un facteur qui sera énormément développé à l'avenir, sera le facteur aérien. Nous avons déjà vu le ballon captif comme un accessoire d'une importance considérable, même dans la guerre d'Afrique du Sud. Dans la guerre qui se poursuivra dans les États européens hautement organisés du début du siècle, le ballon militaire spécial utilisé en conjonction avec des canons, peut-être de petit calibre mais d'une longueur et d'une portée énormes, jouera un rôle de première importance. Ces canons seront transportés sur de vastes chariots mécaniques, éventuellement avec des roues d'une taille qui leur permettra de traverser presque toutes sortes de terrains. Les aéronautes, munis de cartes à grande échelle du pays hostile, indiqueront aux artilleurs le point précis sur lequel diriger leur feu, et au-dessus de la colline et de la vallée, l'obus volera - dix kilomètres peut être - vers sa cible, un camp, une attaque nocturne massive ou un canon avançant.

De grandes multitudes de ballons seront les yeux d'Argus de tout l'organisme militaire, des yeux traqués avec un nerf téléphonique dans chaque tige, et la nuit, ils balayeront le pays avec des projecteurs et s'envoleront dans le vent avec des éclairages suspendus. Ils seront certainement orientables. De plus, lorsque le vent le permettra, il y aura des ballons dirigeables se déplaçant librement et brandissant de petits drapeaux à leurs amis ci-dessous. Et tant que les ressources afflueront aux hommes sur le terrain, les ballons seront presque invulnérables. La simple perforation des ballons avec un coup de fusil leur fait peu de mal, et la possibilité de frapper un ballon qui dérive à une distance et à une hauteur pratiquement indéterminables de manière précise pour le faire exploser avec un obus chronométré, et de le faire dans le peu de temps avant qu'il ne soit en mesure de donner des instructions simples et précises quant à votre portée et à votre position aux tireurs invisibles qu'il dirige, est certainement l'une des entreprises les plus difficiles et les plus éprouvantes que l'on puisse bien imaginer pour un artilleur. Je suis enclin à penser que les nombreuses considérations empêchant une attaque réussie sur des ballons depuis le sol, stimuleront énormément l'entreprise et l'invention en direction des dispositifs aériens dirigeables qui peuvent se battre. Peu de gens, j'imagine, connaissent le travail de Langley, Lilienthal, Pilcher, Maxim et Chanute, mais nous serons enclins à croire que bien avant l'an 2000, et très probablement avant 1950, un avion fonctionnel volera et reviendra à sa base sain et sauf. Dès que sera réalisée cette nouvelle invention, elle sera très certainement appliquée à la guerre.

La nature des choses qui se battront un jour dans le ciel porte à de curieuses spéculations. Nous commençons par le ballon captif [ou aérostat]. Contre cela, le ballon dirigeable va opérer. Je suis enclin à penser que le ballon dirigeable fonctionnel sera d'abord réalisé par l'utilisation d'un dispositif déjà utilisé par la Nature dans la vessie natatoire des poissons. Il s'agit d'un sac à gaz fermé qui peut être contracté ou étendu. Si un sac de gaz de substance mince, forte et pratiquement imperméable pouvait

être enfermé dans un réseau de fibres étroitement entrelacées (entrelacées, par exemple, sur le motif des muscles de la vessie chez les mammifères), les extrémités de ces fibres pourraient être enroulées et déroulées, et l'effet de contractilité atteint. Une rangée de tels ballons contractiles, suspendus au-dessus d'une longue voiture qui serait étendue horizontalement par des ailes, permettrait non seulement à cette voiture de monter et de descendre à volonté, mais si le ballon à une extrémité était contracté et qu'à l'autre extrémité il se dilatait, et que les intermédiaires étaient autorisés à prendre des conditions intermédiaires, la première extrémité tomberait, les ailes dilatées seraient amenées dans un état incliné sur une plus petite surface d'air de support, et l'ensemble de l'appareil aurait tendance à glisser vers le bas dans cette direction. La projection d'un petit plan vertical de chaque côté ferait tourner la masse dans une spirale descendante, et nous avons donc tous les éléments d'un vol contrôlable. Il serait difficile d'ignorer une telle affaire. Il serait capable d'avancer contre un vent fort, puis de contracter ses vessies pour faire une longue descente dans n'importe quelle direction. Pour prolonger ces ébauches, on pourrait imaginer une forme tel un chapeau à bords plats, allongé et élancé, et les manières d'ajouter un moteur semblent évidentes.

Il est difficile de voir comment un tel engin pourrait transporter des canons d'un quelconque calibre à moins qu'ils ne tirent par l'arrière dans la ligne de vol. Le problème du recul devient très difficile dans les tactiques aériennes. Il aurait probablement tout au plus une petite mitrailleuse, qui pourrait tirer un obus explosif sur les ballons de l'ennemi, ou tuer leurs aéronautes avec des balles éparses. La chose serait une sorte de requin de l'air, et l'on peut s'aventurer à imaginer le combat que verront les tireurs d'élite de 1950, couchés prudemment dans leurs casemate.

On les conçoit, chaque petit trou avec sa paire d'assassins vigilants et bien équipés, scrutant dans l'attente. Le vent est avec notre ennemi, et ses ballons captifs ont volé désagréablement en



hauteur tout au long de la chaude matinée. Ses gros canons sont soudainement devenus nerveux. Puis, un petit murmure le long des fosses et des tranchées, et quelque part derrière nous, ce requin des airs remonte l'horizon. Les ballons de l'ennemi bafouillent un peu, se rétractent et se précipitent, et nous envoyons une salve de balles à mesure qu'ils tombent. Puis contre leur aérostats, et avec le vent qui les propulse au-dessus de nous, viennent les machines volantes antagonistes. J'ai tendance à imaginer qu'il y aura une proue en acier avec un tranchant à chaque extrémité du genre de ballon dirigeable que je prévois, et peut-être que ce bélier aérien sera l'arme la plus importante de l'affrontement. Lorsqu'elle opère contre des ballons, une telle machine de combat se précipitera dans l'air le plus rapidement possible, puis, avec une contraction rapide de ses vessies, se lancera comme un couteau sur le ballon de guerre de l'ennemi pour le saborder. Qu'il descende plus profondément, qu'il traverse un champ de bataille aérien, qu'il fonde sur sa proie, et, si son plongeon réussit, il tranchera finalement après un moment explosif. Les canons éclatent, les cordes s'arrachent et battent dans le vent ; il y aura un déchirement et des cris, un grand bruit sourd de gaz libéré et peut-être un ultime scintillement. Il est certain que ces engins volants transporteront des parachutes, et la conclusion de bien des luttes sera le saut désespéré des aéronautes avec ces derniers, pour sauver leur vie d'un vaisseau qui s'effondre et tombe en débris.

Ce combat de machines aériennes sera compliqué par des tirs de balles et de petits obus. Ils s'élèveront chacun de plus en plus pour obtenir l'avantage de l'altitude, jusqu'à ce que les aéronautes sanglotent et tombent malades dans l'air raréfié, et que le sang leur monte aux yeux et arrive aux ongles. Les tireurs d'élite du dessous s'efforceront, les yeux sous les mains, de voir la bataille en cercle qui s'amenuise au zénith. Puis, peut-être, une descente aventureuse et inattendue de l'un sous l'autre, une tentative de prendre par le bas, le crépitement soudain des fusils, une inclinaison vers le haut ou vers le bas, un désengagement. Que va-t-il se passer ? Un des vaisseaux aériens, peut-être, s'affaîssera

mollement vers la terre, tombant, tombant, avec la moitié de ses vessies éclatées ou abattues, les autres descendants en spirale à sa poursuite.... — Que font-ils ? Nos tireurs regarderont dans leur lunettes, tremblants d'anxiété, «Est-ce un drapeau blanc ou non ?... S'ils tombent maintenant, nous les avons !»

Et le duel deviendra une chose des plus rares. Dans toute affaire de pilonnage, il y a un énorme avantage pour celui qui peut s'arranger, n'importe où dans son terrain d'action, pour mettre deux navires à l'unisson. La simple montée d'un bélier volant d'un côté resserrera assurément les liens de deux de l'autre, jusqu'à ce que les escadrons de manœuvre soient aussi épais que des étourneaux en octobre. Ils rouleront et monteront, ils se répandront et se fermeront, il y aura des manœuvres élaborées pour l'avantage du vent, il y aura des chutes soudaines à l'abri des canons retranchés. Le moment décisif de la bataille se jouera en un instant. Ce seront des moments terribles, mais pas plus terribles, pas plus exigeants de force que les moments qui viendront aux hommes quand il y aura - et cela n'a pas encore eu lieu sur cette terre - des combats égaux entre des cuirassés correctement armés et équipés en mer. (Et les jeunes gens bien élevés qui ont le privilège d'officier dans l'armée britannique de nos jours ne seront pas plus doués pour ce genre de choses qu'ils ne le sont pour la théologie controversée ou l'ingénierie électrique ou toute autre chose qui exige un cerveau bien exercé.)...

Une fois que le commandement de l'air est obtenu par l'une des armées en lice, la guerre doit devenir un conflit entre une armée qui voit et une armée qui est aveugle. Le vainqueur de cette lutte aérienne dominera avec des yeux impitoyablement vigilants sur son adversaire, concentrera ses armes et toute sa force sans être observé, marquera toutes les routes et communications de son adversaire, et les balaiera avec des déluges incroyablement soudains de coups de feu et d'obus. L'effet moral de cette prédominance sera énorme. Partout dans le pays perdant, pas seulement à sa frontière, mais partout, le vainqueur volera. Partout, tout le monde lèvera constamment

les yeux, avec un sentiment de perte et d'insécurité, avec une vague nausée d'anticipations douloureuses. Le jour, les avions du vainqueur s'écraseront sur les appareils de toutes sortes dans le pays de l'adversaire et largueront des explosifs et des matières incendiaires sur eux, de sorte qu'aucun appareil, camp ou abri ne sera plus en sécurité. La nuit, ses hauts projecteurs flottants vont et viennent et découvrent et vérifient chaque tentative désespérée de soulager ou de ravitailler les tireurs épuisés de la ligne de combat. La phase de tension passera, cette opposition affaiblie se donnera, et une guerre de pressions mutuelles et de combat mesquin se développera dans l'effondrement des lignes défensives. Une avancée générale se produira sous le transport aérien, des machines de combat routières blindées peuvent jouer en cela un rôle considérable, et la ligne de tireurs d'élite de l'ennemi sera repoussée jusqu'à ce qu'elle se rende, ou sera brisée et traquée. Au fur et à mesure que la supériorité de l'attaque devient de plus en plus claire, ses assauts deviendront plus audacieux et de plus grande portée. Au clair de lune et des ballons d'observation, il y aura des rafales rapides et silencieuses, des descentes précipitées, et la baïonnette jamais abandonnée jouera son rôle. Désormais, ceux du côté des perdants remercieront Dieu pour le répit porté par un vent impitoyable, pour la foudre, le tonnerre et la pluie, pour tout désordre élémentaire qui leur permettra de remonter la pente dans leur chute ! Puis, sous les rives du brouillard et des nuages, l'avance victorieuse s'arrêtera et deviendra vigilante et nerveuse, et les hommes désespérés tachés de boue iront éclabousser, dans une noirceur élémentaire, de la pluie ou de la neige comme une bénédiction sur leurs visages, bénissant la sauvagerie primordiale de la nature qui peut encore mettre de côté les dispositifs les plus sages des hommes, et donner aux impitoyables une dernière chance désespérée de voir à nouveau les leurs ou de mourir.

De telles aventures peuvent sauver l'orgueil et l'honneur, peuvent causer une consternation momentanée dans le désastre victorieux et palliatif, mais elles ne feront pas reculer l'avance des vainqueurs, ni ne transformeront l'infériorité en victoire.

L'avancée va reprendre tout de suite. Avec cette avancée, la phase de compétition indécise sera terminée et la deuxième phase de la nouvelle guerre, la fabrique du consentement, commencera. Cela devrait être plus facile à l'avenir que cela l'a été par le passé, en dépit du fait que les gouvernements centraux sont maintenant insaisissables et que des légions de petites guerres sont beaucoup plus efficaces que jamais. Elle sera probablement réalisée dans un pays civilisé par la saisie de l'appareil vital des régions urbaines - l'approvisionnement en eau, les centrales électriques (qui fourniront tout le chauffage du territoire) et les principaux moyens utilisés dans la distribution alimentaire. Grâce à ces expédients, même pendant que la guerre formelle est encore en cours, une pression irrésistible sur une population locale sera possible, et il sera facile de subjuguier ou de créer de nouvelles autorités locales, qui protégeront l'envahisseur de tout danger de guérilla sur ses arrières. Grâce à ce genre d'expédient, un perdant même très obstiné sera soumis, zone par zone. Cependant, avec la destruction de son appareil militaire et la perte potentielle de son approvisionnement en eau et en nourriture, l'État civilisé vaincu sera probablement prêt à rechercher les conditions pour négocier la paix et à mettre officiellement fin à la guerre.

Dans les cas où, au lieu de frontières contiguës, les combattants sont séparés par la mer, la lutte aérienne sera probablement précédée ou accompagnée d'une lutte pour le contrôle de la mer. De cette guerre, il y a eu de nombreuses prévisions. En cela, comme dans toute la guerre des temps à venir, la prévoyance imaginative, une altération perpétuelle de la tactique, une production perpétuelle de dispositifs imprévus, compteront énormément. Toutes choses étant égales par ailleurs, la victoire reposera sur la force mentalement la plus active. Il est difficile de deviner quel type de navire pourrait être prédominant lors de la grande guerre navale, mais j'incline à penser que les architectes navals des peuples les plus habiles se concentreront de plus en plus sur la vitesse, la portée et la pénétration et, surtout, sur la précision du tir. Il me semble voir une nef d'un type léger, blindé en fer, blindé de manière épaisse uniquement

sur ses moteurs et ses réserves de munitions, équipée de façon meurtrière, et porteuse d'un bélier - aussi alerte et mortelle qu'une vipère bondissante. Dans les batailles à ciel ouvert, elle aura peu à craindre des lentes fourberies tâtonnantes du sous-marin, elle prendra aussi peu en compte le risque d'une torpille, qu'un homme qui combat pieds nus ne le fait du risque d'une dague tombée sur son chemin. À moins que je ne sache rien de mon propre sang, les Anglais et les Américains préféreront tomber sur leurs ennemis la nuit ou par mauvais temps, puis ils se battront jusqu'au bout. La lutte en haute mer entre deux puissances navales (à l'exception, peut-être, des Anglais et des Américains, qui ont tous deux des ressources inégales en charbon) ne durera pas plus d'une semaine environ. Une force ou une autre sera détruite en mer, chassée dans ses ports et y sera bloquée, ou coupée de son approvisionnement en charbon (ou d'une autre ressources), et poussée à se battre ou se rendre. Une flotte inférieure qui tente de rester insaisissable en mer trouvera toujours une flotte supérieure entre elle et le charbon, et devra soit se battre immédiatement, soit être abattue en se rendant alors qu'elle est impuissante sur l'eau. Du sabotage de la part du perdant peut se mettre en place, mais je pense que ces tactiques ont des effets grandement exagérés. Le monde devient de plus en plus petit, le télégraphe et le téléphone vont partout, la télégraphie sans fil ouvre de plus en plus de possibilités à l'imagination, et je ne vois pas comment un saboteur peut agir longtemps sans être marqué, assiégé, isolé de son carburant et forcé à se battre ou se rendre. Le saboteur agira dans un intervalle très court ; il devra choisir un navire exceptionnel et coûteux pour commencer, il sera finalement coulé ou capturé, et au final je ne vois pas comment ce genre de chose se résout une fois que le contrôle de la mer est assuré. Quelques semaines porteront la frontière effective de la puissance plus forte jusqu'au littoral de la plus faible, et permettront la reprise sûre du commerce maritime de la première. Et puis s'ouvrira une deuxième phase de la guerre navale, dans laquelle le sous-marin peut jouer un rôle plus important.

Je dois avouer que mon imagination, malgré sa fertilité, refuse de voir un sous-marin faire autre chose que d'étouffer son équipage et son inventeur en mer. Cela doit impliquer des désagréments physiques des plus démoralisants de simplement y monter à bord pour n'importe quelle durée. Un humain de premier ordre qui a respiré de l'acide carbonique et de la vapeur d'huile sous une pression de quatre atmosphères devient ensuite un humain de second ordre. Imaginez-vous dans un sous-marin qui s'est aventuré à quelques kilomètres du port, imaginez que vous avez mal à la tête et des nausées, et qu'un navire de type Cobra s'illumine et braque ses projecteurs à chaque fois que vous montez à la surface, et bloque rapidement votre fuite en vous éperonnant, lançant un harpon tiré par un treuil, peut-être un filet aussi. Même si vous coulez leur bateau, ces hommes bien aérés que vous combattez savent qu'ils ont encore une chance de survivre ; tandis que si que votre sous-marin est « pris », c'est une mort certaine. Vous pouvez, bien sûr, lancer une torpille ou plus, avec autant de chances de toucher de manière fatale que si l'on vous avait bandés les yeux, tourné trois fois et dit de tirer des coups de revolver sur un éléphant en charge. La possibilité pour un sous-marin d'utiliser des filets de pêche pourrait être vivement présente dans l'esprit de l'équipage. Si vous êtes près du rivage, vous serez probablement près des rochers, une complication désagréable lors d'une plongée précipitée. Il y aurait, probablement, très bientôt des bateaux aussi, à la recherche d'une chance de toucher avec une mitrailleuse votre tour occasionnellement émergente. En aucun cas un sous-marin ne peut être mieux que mal-voyant, il sera, en fait, pratiquement aveugle. Étant donné un cuirassé abandonné par une nuit calme en vue de la terre, un sous-marin soigneusement manipulé pourrait réussir à se frayer un chemin jusqu'à lui et à le détruire ; mais alors il serait beaucoup mieux d'attaquer un tel navire et de le capturer hardiment avec quelques hommes désespérés sur un remorqueur. Au maximum, le sous-marin sera utilisé dans les eaux étroites, dans les fleuves, ou pour faire frémir ou détruire des navires dans le port ou avec des équipages faibles, c'est-à-

dire qu'il s'agira simplement d'une puissance supplémentaire entre les mains de la nation qui prédomine en mer. Et, même en ce cas, cela ne peut être que faiblement destructeur, alors qu'un combattant sain d'esprit et plein d'entrain sera toujours insatisfait si, avec une supériorité de force indiscutable, il ne parvient pas à prendre.

Non ; la guerre navale du futur est pour des navires légers et rapides, presque imprudemment non défensifs et avec de splendides canons et canonnières. Ils vont frapper fort et profond, et la guerre qui se met à couvert sur terre l'abandonnera en mer. Et le capitaine, et l'ingénieur, et le mitrailleur devront être tous du même genre : capables, humbles, avec des cerveaux et aucune position sociale. Ils différeront des officiers de la marine britannique par le fait que toute la nation aura été mise à sac pour les obtenir. L'incroyable stupidité qui ferme tout sauf un poste subalterne dans la marine britannique aux fils de ceux qui ne peuvent pas se permettre de payer le prix de l'école pendant quelques années, amène nécessairement la qualité individuelle de l'officier de marine britannique en dessous du plus haut possible, en dehors des déficiences qui doivent exister en raison de la mauvaise qualité de l'enseignement secondaire en Angleterre. L'officier de marine et l'ingénieur britanniques ne sont pas faits pour donner le meilleur d'eux-mêmes, aussi bons soient-ils, ils pourraient incontestablement être infiniment meilleurs à la fois en qualité et en formation. La petite marine allemande, probablement, a un plus grand choix relativement, est beaucoup plus instruite, moins confiante et plus acharnée. Mais la marine abstraite que j'écris ici sera supérieure à l'une ou l'autre, comme l'Américaine, par l'absence de toute distinction entre officiers et ingénieurs. L'officier sera ingénieur.

Les avantages militaires du commandement de la mer seront probablement plus importants à l'avenir qu'ils ne l'ont été dans le passé. Une flotte avec des supports aériens serait capable d'arriver sur n'importe quelle partie de la côte de l'adversaire qu'elle choisirait, et de dominer le pays à l'intérieur des terres sur

plusieurs kilomètres avec ses coups de feu. Toutes les villes côtières ennemies seraient à sa merci. Elle serait capable d'effectuer des atterrissages et d'envoyer des raids de cyclistes-tireurs à l'intérieur des terres, chaque fois qu'un point faible serait découvert. Les atterrissages seront beaucoup plus faciles qu'ils ne l'ont jamais été auparavant. Une fois qu'un groupe de tireurs d'élite a été déposé à l'intérieur des terres, ils auraient tous les avantages militaires de la défense lorsqu'il s'agirait de les repousser. Ils pourraient, par exemple, encercler et bloquer un poste fortifié, et obliger des tentatives coûteuses et désastreuses pour le faire libérer. Le pays défensif se tiendrait à l'écart, empêché de tout contre-coup efficace, gardant les armes, les fournitures et les hommes dans un mouvement perpétuel et pénible de va-et-vient le long de ses frontières maritimes. Ses soldats obtiendraient un repos incertain, une alimentation irrégulière, des conditions malsaines de toutes sortes dans des camps construits à la hâte. La flotte attaquante se diviserait et se réunirait, se brisant et disparaissant, réapparaissant en surprise. Plus la côte du défenseur est longue, plus son sort serait misérable. Jamais auparavant dans l'histoire du monde le commandement de la mer n'avait valu ce qu'il est maintenant. Mais le commandement de la mer n'est, après tout, comme la prédominance militaire sur terre, assuré que par la supériorité des équipements entre les mains d'un certain type d'humain, un type d'humain qu'il devient de plus en plus impossible d'improviser, qu'un pays doit faire vivre pendant de nombreuses années, et qu'aucun pays sur terre à l'heure actuelle ne fait vivre de son mieux.

Toute cette élaboration de la guerre allonge l'écart entre l'efficacité théorique et l'impréparation absolue. Il fut un temps où toute tribu qui avait des hommes et des lances était prête pour la guerre, et toute tribu qui avait de la ruse ou de l'émotion à sa disposition pouvait espérer réduire la disparité entre elle et son voisin. La chance et l'entêtement et l'incalculable comptaient pour beaucoup ; c'était la moitié de la bataille de ne pas savoir que vous étiez battu, et c'est immuable. Même aujourd'hui, une grande nation, semble-t-il, peut encore faire de son armée le jouet



de ses gentilshommes, abandonner les nominations militaires importantes à l'intrigue, et se fier joyeusement à l'attachement au pays et à la modestie essentielle de ses membres influents, et au patriotisme plus simple de ses dépendances coloniales, quand il s'agit enfin de la tâche sanglante et fastidieuse de « se débrouiller ». Mais ces jours d'optimisme heureux et chanceux arrivent à leur fin. La guerre est attirée vers le domaine des sciences exactes. Chaque arme supplémentaire, chaque nouvelle complication de l'art de la guerre, intensifie le besoin de préparation délibérée et assombrit les perspectives d'une nation d'amateurs. La guerre à l'avenir, sur mer ou sur terre, sera beaucoup plus unilatérale qu'elle ne l'a jamais été dans le passé, dévoilant vite une conclusion inévitable. Gardez-vous de la folie nationale, elle sera amenée par le côté qui gagnera, et parce que ce côté sait qu'il gagnera. Elle aura de plus en plus la qualité de surprise, de révélation impitoyable. Au lieu des aller-retours, des batailles de l'ancien temps, viendra rapidement souffler, et souffler, et souffler, pas de pause, pas de temps de répit, le vent des désastres qui s'accumulent et qui sont irréparables.

La lutte ne sera jamais en pratique entre des forces égales, ne sera jamais cette impasse théorique que nous avons esquissée, mais une lutte entre le plus efficace et le moins efficace, entre le plus inventif et le plus traditionnel. Alors que les vainqueurs, disciplinés et sinistrement intentionnels, pleins de la joie sombre mais glorieuse d'une chose grave bien faite, se battront, sans hurlements ni confusion, comme un grand corps national ; les perdants prendront cette image impitoyable d'impuissance d'une manière que leur culture déterminera. La guerre du côté des perdants sera une affaire indicible. Il y aura tout d'abord l'arrivée de la guerre, la vague d'excitation, les cris belliqueux des chômeurs inefficaces, les agitations de drapeaux, les doutes secrets, l'empressement pour des nouvelles pleines d'espoir, l'impatience d'entendre des voix d'avertissement. Il me semble voir, presque comme s'il était symbolique, un vieux général gris - un général qui a appris son art de la guerre au XIX<sup>e</sup> siècle disparu, un général trop âgé avec ses épaulettes et ses

décorations, son uniforme qui a encore une valeur historique, ses éperons et son épée - sur son cheval obsolète, à côté de sa colonne maudite. C'est avant tout un gentleman. Et la colonne le regarde pleine d'amour avec ses innombrables visages, et leurs yeux sont infiniment confiants, car il a gagné des batailles dans le passé. Ils croiront en lui jusqu'à la fin. On les a élevés dans leurs écoles à croire en lui et en sa classe, leurs mères ont mélangé le respect des gentilshommes avec les doctrines simples de leur foi, leur première leçon en entrant dans l'armée a été le salut. Les casques « habiles » que Sa Majesté, ou une autre personne incompétente, a choisis pour eux, reposent chaudement sur leurs jeunes sourcils, et par-dessus leurs épaules s'inclinent leurs armes obsolètes et mal entretenues. Piétine, piétine, ils marchent, faisant ce qu'on leur a dit de faire, incapables de faire quoi que ce soit qu'on ne leur a pas dit de faire, confiants et pitoyables, marchant vers les blessures et la maladie, la faim, les difficultés et la mort. Ils ne savent rien de ce qu'ils vont rencontrer, rien de ce qu'ils devront faire ; la Religion et le Contribuable et l'Honneur des parents venus du meilleur Club du monde, ont gardé leur âme et leur esprit, sinon intacts, du moins inoffensifs, avec une imposture en guise de formation ou de connaissance. Piétine, piétine, ils partent, des garçons qui ne seront jamais des hommes, se réjouissant patriotiquement de la nation qui les a ainsi envoyés, mal armés, mal vêtus, mal conduits, pour être tués dans une querelle évitable menée par des hommes invisibles. Et à côté d'eux, un étranger absolu, un étranger dans ses habitudes de parole et de pensée, mais un semblable qui sera abattu avec eux équitablement et franchement, marche le subalterne - le fils de rentier, l'indigène colonisé exclu du pouvoir - une sorte de garçon un peu plus grand, aussi mal éduqué que les autres en ce qui concerne les réalités de la vie, ignorant comment se nourrir, comment trouver de l'eau, comment guérir la fièvre et se soigner, ignorant son égalité réelle avec les hommes à ses côtés, soigneusement formé par un précepteur à être astucieux, à jouer au cricket avec grâce, à garder les convenances quoi qu'il arrive, à croire en la gentillesse, et à éviter de parler « boutique

». Le major que vous voyez est un homme du monde, et il est vu très complaisamment par l'œil du général gris. Il a, on peut le remarquer, quelque chose d'un réformateur de l'armée, sans offense, bien sûr, au peuple de la Cour ou au peuple du Gouvernement. Ses perspectives - si seulement il n'allait pas être abattu - sont suffisamment brillantes. Il a écrit assez habilement sur la question du recrutement, et a préconisé une augmentation du salaire quotidien et des salles de billard sous le contrôle de l'aumônier ; il a inventé un vélo militaire avec une roue de fer solide qui peut être utilisé comme bouclier ; il est un correspondant de guerre et, quiconque écrit même l'article le plus léger et ignorant sur des questions militaires gagnerait à connaître ses recherches. Il est la vie même et l'âme de la réforme de l'armée, telle qu'elle est connue des gouvernements du gris, c'est-à-dire, la réforme de l'armée sans un seul pas vers une révolution sociale.

Ainsi, le vieux général gentilhomme - qui nous conduit poliment vers la ruine - avance, et sa colonne condamnée disparaît, dans une vision qui hante mon esprit.

Je ne peux pas prévoir ce qu'une telle force tentera de faire contre les armes modernes. Rien ne peut arriver que le meurtre inutile et le gâchis le plus pitoyable de ces pauvres gens, qui constituent les bataillons d'infanterie, la masse principale de toutes les armées européennes d'aujourd'hui, chaque fois qu'ils se heurtent à une armée sagement organisée. Il n'y a nulle part où ils peuvent se cacher, il n'y a rien qu'ils puissent faire. Les tireurs d'élite invisibles dispersés avec leurs armes de soutien briseront leurs masses, les attraperont individuellement, couvriront leur ligne de retraite et les forceront à se rendre. Ce sera plus comme s'occuper d'un troupeau de moutons qu'un combat réel. Pourtant, les choses les plus amères et les plus cruelles devront se produire, des milliers et des milliers de pauvres seront écrasés de toutes sortes de façons épouvantables et livrés à toutes les formes concevables de difficultés évitables et de maladies douloureuses, avant que le fait évident que la guerre n'est plus une affaire de jeunes en uniforme à moitié entraînés, dirigés par ceux de sixième

année élevés par un pasteur et des dilettantes et des vieillards, mais une question d'adultes très soigneusement éduqués pour obtenir le meilleur d'eux, ne reçoive sa reconnaissance pratique...

Eh bien, d'un point de vue plus large, même cette tragédie obsédante d'innombrables décès évitables n'est qu'une chose accessoire. Ils meurent et leurs ennuis sont terminés. Le fait le plus important après tout est la tendance inexorable dans les choses à faire d'un soldat un homme qualifié et instruit, et à le lier, dans la sympathie et l'organisation, à l'ingénieur et au médecin, et à toute la masse en développement continu d'hommes scientifiquement instruits que les progrès de la science et de la mécanisation produisent. Nous avons affaire à l'interaction de deux forces mondiales, qui travaillent à travers des tendances distinctes et contrastées vers un but commun. Nous avons la force d'invention insistant sur un progrès de l'organisation de la paix, qui tend d'une part à chasser de grandes masses inutiles de personnes, le Peuple des Abysses, et d'autre part à développer une sorte d'adiposité de riches sans fonction, une éléphantiasis spéculative, et à promouvoir le développement d'un nouvel ordre social optimisé, douloureusement et lentement, au milieu de ces masses croissantes et pourtant désintégrées. Et d'autre part, nous avons la dérive guerrière d'un tel corps social, l'intensification inévitable des animosités internationales dans un tel corps, la détermination dans l'ordre des choses de briser un tel corps, de le briser aussi loin qu'il forme un corps, sous le marteau de la guerre, qui doit finalement produire rapidement et intensément le même résultat que celui auquel tend lentement l'évolution pacifique. Alors que nous imaginons encore des combats physiques, des réactions complexes et des absorptions lentes, vient la guerre chirurgicale. La guerre vient simplifier les problèmes et arranger la chose avec des incisions précises.

La loi qui domine l'avenir est d'une clarté flagrante. Un peuple doit développer et consolider ses classes efficaces éduquées ou être battu à la guerre et céder la place sur tous les points où ses intérêts entrent en conflit avec les intérêts

de personnes plus capables. Il doit favoriser et accélérer cette ségrégation naturelle, qui est discutée dans les autres chapitres de ces « Anticipations », ou périr. La nouvelle guerre sera gagnée dans les écoles, les collèges et les universités, où les hommes écrivent, lisent et parlent ensemble. La nation qui produit dans un avenir proche le plus grand développement proportionnel d'ingénieurs et d'agriculteurs instruits et intelligents, de médecins, de maîtres d'école, de soldats professionnels et de personnes intellectuellement actives de toutes sortes ; la nation qui choisit, éduque, stérilise, exporte ou empoisonne le plus résolument son peuple des Abysses ; la nation qui réussit le plus subtilement à contrôler le jeu et la décadence morale que les paris entraînent inévitablement ; la nation qui, par de sages interventions, des droits de succession et autres, parvient à exproprier et à éteindre les familles riches incompetentes tout en laissant libres les ambitions individuelles ; la nation, en un mot, qui transforme la plus grande proportion de son adiposité irresponsable en muscle social, sera certainement la nation qui sera la plus puissante dans la guerre comme dans la paix, sera certainement la nation ascendante ou dominante avant l'an 2000. À long terme, aucun héroïsme et aucun accident ne peut changer cela. Aucun drapeau agité, aucune ligue patriotique, aucune visite de personnages impériaux essentiellement mesquins ici et là, aucun bris de vitres cassées par des agitateurs, ni censure, ni autodafé de livres, n'arrêtera la marche de la défaite nationale. Cette question est déjà limpide, les alternatives deviennent si impitoyablement claires, que même dans les tribunaux les plus stupides et les circonscriptions les plus stupides, elle doit maintenant commencer à être pressentie de manière aurorale. Un temps viendra où tant de gens verront cette question si clairement qu'elle affectera gravement la vie politique et sociale. Le parti patriotique - ce gang particulier, constitué des avocats, des brasseurs, des propriétaires et des directeurs de chemins de fer, qui souhaite dominer - sera forcé de devenir un parti de professionnels de la politique, et sera forcé de stimuler et d'organiser ce développement éducatif et social

qui contrôle le patriotisme. Les dirigeants du gris, le politicien démocratique et le monarque démocratique, seront obligés d'année en année par la nature même des choses de promouvoir la ségrégation des couleurs dans le gris, de favoriser le pouvoir qui remplacera finalement la démocratie et la monarchie, le pouvoir du spécialiste scientifiquement éduqué et discipliné, et c'est cela le pouvoir des saints, le pouvoir de la chose qui est manifestement juste. Il peut être retardé, mais il ne peut pas être repoussé ; à la fin, il doit arriver - sinon aujourd'hui et parmi notre peuple, alors demain et parmi un autre peuple, qui triomphera en nous renversant. C'est la leçon qui doit être apprise, que certaines cultures et communautés des temps à venir doivent inévitablement apprendre. Mais quelle culture ce sera, et quelle communauté atteindra en premier ce nouveau point développement, cela pose des questions beaucoup plus complexes et beaucoup moins claires que toutes celles que nous avons examinées jusqu'à présent.

# La guerre du futur

---

## 1. Le conflit des langues

Nous avons réuni dans ces Anticipations de quoi prendre la photographie d'une communauté humaine des alentours de l'an 2000. Nous avons imaginé ses routes, le type et l'apparence de ses maisons, ses développements sociaux, sa lutte interne pour s'organiser ; nous avons spéculé sur son état moral et esthétique, lu son journal, fait une critique avancée du manque d'universalité de sa littérature et tenté de l'imaginer en guerre. Nous avons décidé en particulier que contrairement à la communauté civilisée du passé immédiat qui vivait soit dans des villes bien définies, soit dans les campagnes agricoles d'un vaste pays, cette population sera répartie d'une manière tout à fait différente, un peu plus dense sur de vastes régions urbaines et un peu moins dense sur des parties du monde moins attrayantes ou moins pratiques ou moins industrielles. Et implicitement, il apparaît une hypothèse inévitable que la communauté à venir sera vaste, quelque chose de géographiquement plus étendu que ce que l'on connaît, et géographiquement différent de presque toutes les communautés existantes, que le contour que ses forces créatrices dessineront, non seulement ne coïncide pas avec les centres et frontières politiques existants, mais sera le plus souvent en conflit direct avec eux, unissant des zones qui sont séparées et séparant des zones qui sont unies, regroupant ici une demi-douzaine de langues et de peuples et là déchirant des corps homogènes et distribuant les fragments entre des groupes séparés. Et il conviendra maintenant de s'enquérir un peu des causes générales de ces divisions existantes, des frontières politiques d'aujourd'hui et des frontières encore plus anciennes de la langue et des communautés.

Il convient d'abord de noter que chacun de ces ensembles de limites se superpose, pour ainsi dire, aux ensembles plus anciens. Les communautés, par exemple, qui ne sont plus du tout traçables en Europe, doivent avoir représenté d'anciennes régions de séparation ; les zones linguistiques, qui ont peu ou pas de rapport essentiel avec les communautés, ont également cédé la place depuis longtemps aux forces nouvelles qui ont uni et consolidé les nations. Et les forces encore plus récentes qui ont uni et séparé les États du XIX<sup>e</sup> siècle ont été, et dans de nombreux cas sont encore, en conflit manifeste avec les idées « nationales ».

Maintenant, dans la séparation originelle des peuples, dans la différenciation et la propagation ultérieures des langues, dans la séparation des humains en nationalités, et dans l'union et la scission des États et des empires, nous devons traiter essentiellement des manifestations fluctuantes du même facteur fondamental qui déterminera la répartition des districts urbains dans les années à venir. Chaque frontière de la carte ethnographique, linguistique, politique et commerciale - comme le montrera un peu de réflexion - a en effet été tracée en premier lieu par les moyens de transit, sous la contrainte des contours géographiques.

Il existe de toute évidence en Europe quatre ou cinq communautés très distinctes, et puisque les méthodes et les récompenses de la guerre barbare et la nature des principaux biens du commerce barbare ont toujours été diamétralement opposées au communautarisme, leur séparation originelle n'aurait pu se poursuivre que par un manque total de communication empêchant le commerce ou la guerre entre les différentes communautés. Ces communautés sont maintenant inextricablement mêlées. Des gens qui ne voient pas les choses correctement, pourtant diplômés, parlent ou écrivent de la manière la plus profonde d'une race teutonique et d'une race celtique, et instituent toutes sortes de contrastes curieux entre ces épouvantails, mais ce ne sont pas du tout des races, si la



génétique a quelque chose à voir avec la race. Le Danois, le Bava­rois, le Prussien, le Frison, le paysan du Wessex, l'homme du Kent, le Virginien, l'homme du New Jersey, le Norvégien, le Suédois et le Boer du Transvaal, sont essentialisés, par exemple, comme «Teutoniques», tandis que le court, sombre et rusé Gallois, le grand et généreux Highlander, l'Irlandais divers, le Breton à tête carrée et toute sorte de paysan de Cornouailles sont des «Celtes» au sens de cette anthropologie archaïque. Les gens qui croient en ce genre de choses ne sont pas le genre de personnes que l'on peut convaincre par des arguments rationnels. Il suffit de dire que la chose n'est pas ainsi ; il n'y a pas de race teutonique, et il n'y en a jamais eu ; il n'y a pas de races [humaines][...], et il n'y en a jamais eu. Personne n'a jamais prouvé ou tenté de prouver l'existence de telles races, la chose a toujours été supposée ; ce sont des dogmes avec une autorité questionnable derrière eux, et la charge de la preuve repose sur le croyant. Ce non-sens sur les races n'est pas plus scientifique que les affirmations extraordinaires de Lombroso sur les criminels, ou la chiromancie, ou le développement de la religion à partir d'un mythe solaire. Indiscutablement, il y a plusieurs communautés entremêlées dans les populations européennes - je suis enclin à soupçonner que les communautés européennes primitives peuvent être trouvées si distinctes qu'elles résistent au métissage - mais il n'y a encore aucune analyse satisfaisante qui discriminera ce que ces races étaient et les définira en termes de caractère physique et moral. Il n'en reste pas moins qu'il n'existe pas en Europe de communauté homogène, distincte des autres communautés.

Bien avant les débuts de l'histoire, alors que même le langage en était à ses balbutiements - en fait c'est un autre aspect du processus d'élaboration du langage - les premières isolations complètes qui ont établi les communautés s'effondraient à nouveau, les petits bassins génétiques couraient ensemble dans les lagunes et les marais moins homogènes de l'humanité, les premières routes se traçaient - des chemins de guerre pour la plupart. La diversité sera toujours à l'œuvre. Sans rapports

sexuels fréquents, avec des partenaires divers comme facteur principal, les tribus et les gangs de l'humanité continueraient à se diviser, développeraient des différences dialectiques et coutumières, sinon physiques et morales. Ce n'était peut-être pas le cas dans certains bassins, mais ça l'était dans les lacs. Il n'y avait pas encore de mers ouvertes pour l'humanité. Avec l'avancement de la civilisation, avec des armes de fer et une discipline de guerre, avec des voies établies et des règles sociales et puis avec l'arrivée du cheval, ce que l'on pourrait appeler les zones d'assimilation vont augmenter en taille. Une étape sera atteinte lorsque les seules limites d'un voyage suffisamment pratique pour garder une uniformité linguistique seront la mer ou les montagnes, un large fleuve ou la pure distance. Et bientôt, les règles du jeu, pour ainsi dire, seront encore modifiées et les unions et les isolations qui s'établissaient bouleversées et mises en conflit par les débuts de la navigation, par lesquelles une barrière infranchissable deviendra une autoroute.

Le début de l'histoire européenne coïncide avec la conclusion de ce qui était probablement une très longue période d'échanges au seul moyen de la marche à pied et (occasionnellement) à cheval ; ces règles du jeu étaient ainsi dans un état précoce d'ajustement au moment de l'avènement du navire. Les communautés d'Europe étaient encore pour la plus grande partie de petites tribus et royaumes isolés, des royaumes avec une milice principalement piétonne, ou en tout cas une milice sans transport, venues du (et bientôt ramenés à la maison par le) travail agricole, qui pouvaient résister ensemble. L'augmentation des interfaces logistiques entre ces communautés, par le développement de la navigation et l'invention de la roue et de la route aménagée, a augmenté le commerce peut-être pendant un certain temps, mais très rapidement aussi une forme de guerre plus vaste, et finalement aboutit soit à l'amoindrissement des disparités entre les membres de l'union, soit à la conquête. L'homme est une créature en lutte pour son existence, irrémédiablement égoïste et agressive. Convertissez-le à l'évangile de l'abnégation de soi, et il devient instantanément son missionnaire zélé, en prenant

grand crédit que ses méthodes pour l'enfoncer dans l'esprit de ses semblables n'incluent pas la force physique - et si ça ce n'est pas de l'abnégation de soi, demande-t-il, qu'est-ce que c'est ? Il a été ainsi, et il est donc susceptible de le rester. Ne pas l'être, c'est mourir d'abnégation et éteindre la lignée. L'amélioration des échanges entre les communautés autrefois isolées volontairement, signifie donc, et a toujours signifié, et j'imagine, signifiera toujours, qu'elles peuvent maintenant s'en prendre les unes aux autres. C'est d'ailleurs ce qu'elles font. Elles se croisent et se battent, physiquement, mentalement et spirituellement. À moins que la Providence ne soit démentie dans Ses œuvres, c'est ce qu'elles sont censés faire.

Une troisième invention, bien que n'étant pas un moyen de transit comme le véhicule à roues et le navire, n'en est pas moins un moyen de communication, rend possible des réactions politiques encore plus larges, et c'est le développement de systèmes d'écriture. Les premiers empires et un certain type de discours écrit sont apparus ensemble. Un royaume, à la différence d'un simple groupe tribal de villages, est presque impossible sans chevaux, il en est de même d'un empire sans écriture et relais-postaux. L'histoire du monde entier depuis trois mille ans est l'histoire d'une union plus grande que le petit royaume de type Heptarchie, s'efforçant de s'établir sous la tension des découvertes de la traite des chevaux et de la navigation et de la parole écrite, l'histoire, ce sont les conséquences de l'éclatement partiel des barrières qui avaient été suffisamment efficaces pour empêcher la fusion des communautés tribales avant l'aube de l'histoire.

À l'est de la barrière de Gobi Pamir, le système chinois s'est lentement développé dans ces nouvelles conditions. À l'ouest et au nord de la barrière des déserts et des montagnes de Sahara Gobi, les conceptions extraordinairement guerrières et expansionnistes des Romains ont réussi à dominer le monde, et le dominant d'une manière altérée, par les pouvoirs des grands mots et des idées larges, dans le césarisme et l'impérialisme, dans les titres de Tsar, de Kaiser et d'Imperator, dans la

prétention papale et d'innombrables artifices politiques, encore aujourd'hui. Pendant longtemps, ces conceptions ont soutenu un empire uni et dans une large mesure organisé sur la majeure partie de cet espace. Mais à son époque la plus stable, cette union n'était qu'une union politique, la diffusion d'une classe minoritaire de fonctionnaires de langue latine, d'un mince réseau de routes et d'un très mince vernis de coutumes et de raffinements, sur les masses nationales à peine touchées. Cela a fonctionné, mais nulle part ne s'est arrêté la différenciation lente mais inévitable entre chaque province et entre chaque nation. Les forces de transit qui ont permis à l'impérialisme romain et à ses successeurs partiels d'établir de larges ascendances n'ont pas été suffisantes pour porter l'unité résultante au-delà de la scène politique. Il y a une unité, mais pas l'union. Les langues et l'écriture ont cessé d'être pures sans cesser d'être distinctes. Les sympathies, les pratiques religieuses et sociales, s'éloignent et s'étirent comme des gouttes d'huile sur l'eau. Les voyages étaient limités aux dirigeants et aux troupes et à une riche classe de loisirs ; le commerce était pour la plupart des provinces constitutives de l'empire un commerce superficiel, et chaque province - à l'exception de l'Italie, qui devint dépendante d'un approvisionnement alimentaire par la mer - était en toutes choses essentielles autonome, et aurait pu continuer à exister, dirigeants et gouvernés, arts, luxes et raffinements restant tels qu'ils étaient, si toutes les autres terres et coutumes avaient été balayées. Des convulsions et des révolutions locales, des conquêtes et des développements ont effectivement eu lieu, mais bien que les carreaux aient changé, l'image de la mosaïque persiste, et la taille et le caractère généraux de ses éléments constitutifs sont restés. Il en était ainsi sous les Romains, il en était ainsi au XVIII<sup>e</sup> siècle, et cela serait probablement resté ainsi aussi longtemps que le cheval et le voilier seraient les formes de voyage les plus rapides à portée de l'homme. Les guerres, les puissances et les princes allaient et venaient, voilà tout. Rien ne changeait, il n'y avait plus ou moins qu'un seul état. Même au XVIII<sup>e</sup> siècle, le processus d'unification réelle avait eu si peu d'effet, que pas un des plus

grands royaumes d'Europe n'avait échappé à une guerre civile - pas une guerre de classe, mais une guerre vraiment interne - entre une partie de lui-même et une autre, au cours de ce siècle. Malgré la décadence ayant duré plusieurs siècles à Rome, une lutte perpétuelle contre des perturbations finalement triomphantes, les guerres civiles semblent être le destin inévitable de toute puissance qui tente de régner sur un rayon plus grand que cent kilomètres tout au plus.

Cela était si évident que de nombreuses personnes instruites pensaient alors, et ceux qui n'ont pas l'habitude d'analyser les causes opérationnelles pensent encore aujourd'hui, que la large diffusion du peuple anglophone n'est qu'un simple préliminaire à leur diversification politique, sociale et linguistique - la rupture du XVIIIe siècle avec les États-Unis est un point de bascule et l'unification qui a suivi la Guerre de Sécession et l'unification croissante du Canada n'est pas assez prise en compte - que les différences linguistiques, les différences de coutumes, de costumes, de préjugés, etc., rendront enfin l'Australien, le Canadien de sang anglais, le Virginien et l'Africain anglais, aussi incompréhensibles et indifférents les uns aux autres que l'Espagnol et l'Anglais ou le Français et l'Allemand le sont maintenant. A ce propos, l'impérialisme actuel est un défi stupide à l'inévitable, le plus fou gaspillage de sang, de richesse et d'émotion que l'homme ait jamais fait. Cela pourrait être le cas, je pense certainement que ce serait le cas, si toutefois l'époque du relai postal et du voilier n'était pas bientôt terminée. Nous sommes au début d'un temps nouveau, avec de grandes forces d'organisation et d'unification à l'œuvre dans la traction mécanique, dans le téléphone et le télégraphe, avec le merveilleux-scientifique romanesque, avec les appareils de destruction d'espace, et dans le progrès corrélé et inévitable de l'éducation pratique, tel que le monde n'en a jamais vécu auparavant.

Le fonctionnement de ces forces unificatrices est déjà très nettement visible dans l'arrêt effectif de toute division

supplémentaire dans les langues existantes, même dans les plus largement répandues. En fait, c'est même plus qu'un arrêt, les forces de la différenciation ont été repoussées et un véritable processus d'assimilation s'est mis en place. En Angleterre, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'homme ordinaire du Somerset et l'homme ordinaire du Yorkshire, le paysan du Sussex, le cottar de Caithness et l'Ulsterman ordinaire, auraient été presque incompréhensibles l'un pour l'autre. Ils différaient dans l'accent, dans l'idiome, et dans leurs noms mêmes pour les choses. Ils différaient dans leurs idées sur les choses. Ils étaient, en clair, étrangers l'un à l'autre. Maintenant, ils ne diffèrent que par l'accent, et même cela est une différence décroissante. Leur langage est devenu plus riche parce que maintenant ils lisent. Ils lisent des livres - ou, en tout cas, ils apprennent à lire à partir de livres - et certainement ils lisent des journaux et ces périodiques décousus que des gens comme les évêques prétendent penser si préjudiciables à l'esprit humain, des périodiques qu'il est moins coûteux de fabriquer dans les centres et uniformément, que localement en fonction des besoins locaux. Comme le journal ne peut pas s'adapter à la localité, la localité doit élargir son esprit au journal et aux idées acceptables dans d'autres localités. Le mot et l'idiome de la langue littéraire et la prononciation suggérée par son orthographe ont tendance à prévaloir sur l'usage local. Et de plus, il y a un mélange persistant de peuples, de migrations à la recherche d'un emploi, etc., sans précédent avant l'arrivée des chemins de fer. Peu de gens se contentent de rester dans cette localité et cet état de vie « dans lesquels il a plu à Dieu de les appeler ». En conséquence, la pureté dialectique a disparu, les dialectes disparaissent rapidement et les nouvelles différenciations sont ralenties ou arrêtées complètement. Les nouveautés qui s'établissent dans une localité sont largement diffusées presque immédiatement dans les livres et les périodiques.

Un arrêt parallèle de la division des dialectes s'est produit en France, en Italie, en Allemagne et aux États-Unis. Ce n'est pas un processus particulier à une nation. C'est simplement un aspect du processus général qui est né de la locomotion mécanique.

L'organisation d'une éducation élémentaire à été un facteur important, mais le plus important facteur de cet aspect du processus d'unification est le fait que le papier est relativement bon marché pour le dactylographe, et à la fois bon marché pour les auteurs - même les types les plus courants d'auteurs - et que plus la population concernée par un périodique ou un livre est grande, plus ce produit peut être attirant et bien fabriqué, pour le même coût. Et il est clair que ce processus d'assimilation se poursuivra. Même les différences d'accent locales semblent susceptibles de s'effacer. La compagnie de théâtre nomade, le prédicateur itinérant, la popularisation à venir des téléphones et du phonographe, qui à tout moment dans certaines utilisations de communication et d'éducation peut cesser d'être un jouet, toutes ces choses attaquent, ou menacent d'attaquer, les mauvaises herbes de la différenciation avant qu'elles ne puissent s'enraciner...

Et ce processus ne se limite pas aux seuls dialectes. Le natif d'un petit pays qui ne connaît pas d'autre langue que la langue de son pays devient de plus en plus désavantagé par rapport à l'utilisateur de l'une des trois grandes langues du monde européenisé. Pour sa littérature, il dépend des rares écrivains qui sont dans son propre cas et écrivent, ou ont écrit, dans sa propre langue. Nécessairement, ils sont peu nombreux, car nécessairement avec un petit public, il ne peut y avoir du travail que pour quelques-uns. Pour la science, son cas est pire. Son pays ne peut produire ni enseignants ni inventeurs en quantités comparable avec le nombre de ces travailleurs des grandes régions, et il ne les paiera ni pour écrire des recherches originales ni pour traduire ce qui a été écrit dans d'autres langues. Plus le nombre de personnes lisant une langue est important, plus grande sera - toutes proportions gardées - la production d'une littérature plus ou moins originale dans cette langue, et les traductions de tout ce qui a de la valeur dans d'autres langues seront nombreuses et plus rentables. J'ajoute que plus le public est nombreux à lire dans n'importe quelle langue, moins il sera cher de fournir des copies de l'œuvre souhaitée. En ce qui concerne

les renseignements et les informations, le cas du locuteur de la petite langue est encore pire. Son journal devra être vendu à bas prix, les informations nationales seront censurées, les nouvelles étrangères en retard et de sources discutables. De plus, parcourir une petite distance ou faire autre chose qu'une entreprise simple lui sera exceptionnellement difficile. L'Anglais qui ne connaît pas d'autre langue que la sienne peut voyager presque partout dans le monde et rencontrer partout quelqu'un qui parle sa langue. Mais qu'en est-il du gallois de langue galloise ? Qu'en est-il du basque et du lituanien qui ne parlent que leur langue maternelle ? Partout un tel homme est un étranger et avec tous les inconvénients de l'étranger. Dans la plupart des endroits, il est à toutes fins pratiques sourd et muet.

Les incitations à un Anglais, un Français ou un Allemand à devenir bilingue sont assez grandes de nos jours, mais les incitations à un locuteur des langues plus petites approchent rapidement la contrainte. Il doit le faire en état de légitime défense. Être un homme instruit dans sa langue vernaculaire est devenu une impossibilité, il doit soit devenir un sujet mental de l'une des plus grandes langues, soit sombrer dans le statut intellectuel d'un paysan. Si notre analyse du développement social était correcte, le paysan d'aujourd'hui sera représenté demain par ceux qui ne sont rien, les classes d'extinction, le Peuple des Abysses. Si cette analyse était correcte, l'essence de la nation serait l'ensemble des hommes instruits, c'est-à-dire que l'essence de la nation parlerait une langue dominante ou cesserait d'exister, quelle que soit sa langue vernaculaire. Elle cesserait d'exister et deviendrait une partie de la couche sociale inférieure, un problème pour l'amateur philanthropique.

L'action de la force d'attraction des grandes langues est cumulative. Elle continue, au fur et à mesure que les corps tombent, avec une accélération constante. Plus les grandes langues l'emporteront sur les petites langues, moins il y aura d'incitation à écrire et à traduire dans ces dernières, moins il y aura d'incitation à les maîtriser avec soin ou précision. Et donc



cette attaque contre les langues plus petites, cette gravitation de ceux qui sont nés pour les parler, vers les grandes langues, ne se voit pas seulement dans le cas de langues comme le flamand, le gallois ou le basque, mais même dans le cas du norvégien et d'une langue aussi grande et noble que l'italien, je crains que la tendance des choses ne conduise à une suppression similaire. Partout en Italie, il y a le journal français et le livre français. Le français y gagne de plus en plus, comme le fait l'anglais, je crois, en Norvège, et l'anglais et l'allemand en Hollande. Et dans les années à venir, lorsque le public de lecture sera, dans le cas des nations occidentales, pratiquement toute la population fonctionnelle, lorsque les voyages seront plus étendus et plus abondants, et que l'échange d'imprimés sera encore moins cher et plus rapide - et surtout avec la propagation du téléphone - le processus d'annexion subtile, sans effusion de sang et sans préméditation progressera vraisemblablement beaucoup plus rapidement qu'il ne le fait actuellement. Le XXe siècle verra l'éviction effective de la plupart des langues les plus faibles - sinon une éviction positive, mais au moins (comme en Flandre) un complément d'entre elles par la superposition de l'une ou l'autre des langues du monde sur sa zone. Cela se produira non seulement en Europe, mais avec des progrès variables et des turbulences et des interruptions locales dans le monde entier. Sauf dans le cas particulier de la Chine et du Japon, où il peut y avoir un développement singulier, les peuples du monde échapperont à l'épave de leurs systèmes sociaux trop petits et submergés et en train de sombrer, mais seulement sur les échelles de ce que l'on peut appeler les langues agrégées.

Quelles seront ces langues mondiales agrégées ? Si l'on ne tient compte que de son extension au cours du XIXe siècle, on peut facilement incliner à surestimer les probabilités que l'anglais en devienne la chef. Mais une grande partie de la vaste extension de l'anglais qui s'est produite est due à la reproduction rapide des peuples d'origine anglophone, à l'émigration des étrangers dans les pays anglophones en quantité trop faible pour résister à la contagion à leur sujet, et à la contrainte due à la prépondérance

politique et commerciale d'un peuple trop analphabète pour maîtriser facilement les langues étrangères. Aucune de ces causes n'a de permanence essentielle. Quand on en vient à examiner de plus près la question, on est surpris de découvrir à quel point l'extension de l'anglais a été lente face à des langues apparemment beaucoup moins pratiques. L'anglais ne parvient toujours pas à remplacer la langue française au Canada français, et son ascendant est douteux aujourd'hui en Afrique du Sud, après près d'un siècle de domination britannique. Il n'a rien de la qualité contagieuse du français, et la petite classe qui monopolise la direction des affaires britanniques, et qui la monopolisera probablement encore pendant plusieurs décennies, n'a jamais fait preuve d'un grand zèle pour propager son utilisation. Parmi les quelques idées possédées par la classe dirigeante britannique, la destruction et le découragement des écoles et des collèges est, malheureusement, l'une des principales, et il y a une incapacité absolue à comprendre la signification politique de la question linguistique. L'Hindou qui a du mal à apprendre et à utiliser l'anglais rencontre quelque chose d'inhabituel comme de la haine déguisée sous une forme facétieuse. Il lira certainement peu de choses sur lui-même en anglais qui ne soient pas grossièrement méprisantes, pour le récompenser de son travail. Les possibilités qui ont existé, et qui existent encore de façon décroissante, pour des hommes d'État résolus de faire de l'anglais la langue commune de communication pour toute l'Asie au sud et à l'est de l'Himalaya, devront se propager par elles-mêmes ou diminuer et disparaître. Il est fort probable qu'elles s'évanouissent. Il n'y a aucun signe que les Anglais ou les Américains ont un sens suffisant de l'importance de la prédominance linguistique dans l'avenir de leur communauté pour interférer avec les processus naturels en la matière pendant les nombreuses années à venir.

Chez les peuples qui ne sont pas réellement soumis à la domination britannique ou américaine, et qui ne sont ni serveurs ni voyageurs de commerce, les incitations à apprendre l'anglais, plutôt que le français ou l'allemand, n'augmentent pas. Si nos hypothèses initiales sont justes, le facteur décisif en la

matière est la quantité de science et de pensée que l'acquisition d'une langue permettra à l'homme qui l'apprend. Il devient donc décisif de savoir si le nombre réel de livres publiés en anglais est inférieur à celui publié en français ou en allemand, et si la proportion de livres sérieux est très nettement inférieure. Une grande partie des livres anglais sont des romans de gare, écrits pour les adolescents et les épiciers à la retraite, des histoires conçues plutôt pour apaiser que pour stimuler la pensée - ce sont les seuls livres, en effet, qui sont rentables pour l'éditeur et l'auteur. Pour notre hypothèse cependant, ils ne comptent pas ; aucun étranger n'est susceptible d'apprendre l'anglais pour le plaisir de lire Mlle Marie Corelli dans le texte, ou de boire des éléments intraduisibles du Casque de Navarre. Les conditions actuelles de production de livres pour le public anglophone n'offrent aucun espoir de changement immédiat à cet égard. Il n'y a ni honneur ni récompense - il n'y a même pas de nourriture ou d'abri - pour l'Américain ou l'Anglais qui consacre un an ou deux de sa vie au traitement adéquat de recherches, et si petit est le public des lecteurs anglais qui ont un intérêt pour la science, qu'un grand nombre d'œuvres scientifiques étrangères importantes ne sont jamais traduites en anglais du tout. Des compilations aussi intéressantes que le travail de Bloch sur la guerre, par exemple, doivent être lues en français ; en anglais, seul un bref résumé de ses résultats peut être obtenu, dans des rubriques de journaux à sensation. De même, Schopenhauer n'existe que bêtement Bowdlerisé, expliqué et « sélectionné » en anglais. Beaucoup de traductions qui sont faites en anglais ne sont faites que pour vendre, elles sont trop souvent l'œuvre de plumes laborieuses et transpirantes - très souvent sans aucune connaissance particulière de la matière qu'elles traduisent - elles sont difficiles à lire et peu fiables à citer. La production de livres en anglais, sauf si l'auteur est un amateur éclairé, repose enfin sur les éditeurs, et les éditeurs se situent aujourd'hui juste en dessous des commerçants ordinaires en ne se souciant pas du tout de savoir si les biens qu'ils vendent sont bons ou mauvais. Les livres inhabituels, affirment-ils - et tous les bons livres sont inhabituels

- sont « difficiles à utiliser », et l'auteur devra faire amende honorable, ce qui équivaut, le plus souvent, à retirer la partie la plus intéressante de son livre. Il n'y a pas de sélection ni de contrôle des entreprises de publicité des éditeurs et des auteurs, et il n'y a pas de lecteurs suffisamment intelligents qui se soient distingués dans la confusion afin d'encourager les tentatives de sélection critique. Les organes des grandes professions et des métiers techniques ne sont pas encore conscients du rôle que leurs lecteurs doivent jouer dans la vie publique du futur, et ignorent tout sauf les publications strictement techniques. Une critique bâtarde, écrite dans de nombreux cas par des employés d'éditeurs, une critique ayant un rapport très direct avec les colonnes publicitaires, distribue des éloges et des reproches dans la presse périodique. Il n'y a pas de corps honorifique ni en Angleterre ni en Amérique, pas de titre à la Cour britannique, qui pourrait, par n'importe quelle forme de reconnaissance, compenser l'écrivain philosophique ou scientifique de la pauvreté et la négligence populaire. Plus l'intelligence d'un homme est puissante, plus il doit voir distinctement que se consacrer à augmenter la richesse scientifique ou philosophique de la langue anglaise équivaut à sacrifier le confort, le respect de la masse de ses contemporains et toutes les choses les plus délicieuses de la vie, pour la récompense stérile d'une satisfaction de soi incertaine. En brassant et en négociant dans les bonnes auberges, ou en vendant du porc et du thé, ou en boursicotant et en se servant des profits ainsi obtenus pour jouir des plaisirs de l'élite, un homme dynamique peut espérer atteindre un niveau d'honneur public et de popularité incommensurablement supérieur à tout ce qui peut être atteint grâce aux performances intellectuelles les plus splendides. Que Dieu m'interdise de surestimer les honneurs publics et la compagnie des princes ! Mais il n'est pas toujours agréable d'être éclaboussé par les roues des voitures royales. Il y a bien longtemps, on dit que la Cour de ce pays, et son aristocratie, étaient des centres rayonnants d'influence morale et intellectuelle, qu'ils amélioraient dans une certaine mesure les opinions des cochers et des aubergistes. Mais

la Couronne britannique d'aujourd'hui, dans la mesure où elle existe pour la science et la littérature, existe principalement pour répudier la performance intellectuelle au respect public.

Si cela ne concernait que la science, cela pourrait très bien ne jamais changer. Mais il faut reconnaître que le déclin intellectuel de la littérature anglaise - en utilisant ce mot pour couvrir toutes sortes de livres - implique le déclin de la langue et de toutes les possibilités politiques expansionnistes qui vont avec la propagation d'une langue. Il est concevable que, si dans les années à venir, une tentative délibérée était faite pour fournir un enseignement solide en anglais à tous ceux qui le cherchaient et à tous ceux qui étaient sous le contrôle des gouvernements anglophones, si l'honneur et l'émolument étaient donnés aux hommes de lettres au lieu d'être laissés à ceux qui les prennent sans délicatesse, et si le commerce sordide actuel de l'édition s'élevait au point d'apporter toute la littérature, toute la science et toute la pensée contemporaine du monde - non pas une sélection de la littérature du monde, non pas une encyclopédie obsolète vendue bêtement et méchamment pour étouffer les esprits affamés, mais une véritable publication de tout ce qui a été et est fait - à la portée du besoin et du désir de chaque homme qui partagerait cette la langue, alors en l'an 2000, je prophétiserais que tout le corps fonctionnel de la société humaine lirait, et peut-être même écrirait et parlerait anglais. Cela pourrait être la langue prédominante et quotidienne de la Scandinavie et du Danemark et de la Hollande, de toute l'Afrique, de toute l'Amérique du Nord, des côtes du Pacifique de l'Asie et de l'Inde, la langue internationale universelle, étant d'une manière légitimement devenue la langue universelle de l'humanité. Mais une telle entreprise exige une détermination et une stratégie au-delà du quotidien contemporain ; elle implique une véritable renaissance de la vie intellectuelle parmi les peuples anglophones. Les probabilités d'une telle renaissance seront discutées plus commodément à un stade ultérieur, lorsque nous tenterons de tracer les grandes lignes de la lutte pour l'ascendance mondiale que les années à venir verront. Mais ici,

il est clair que l'extension de la langue dépend de la probabilité d'une telle renaissance intellectuelle, et non seulement cela, mais en dépend aussi la préservation de l'efficacité militaire et navale dont dépend finalement, dans ce monde résolument agressif, l'existence des communautés anglophones.

Le français et l'allemand seront certainement en train d'agréger les langues pendant la plus grande partie des années à venir. Des deux, je suis enclin à penser que le français se répandra plus loin que l'allemand. Il y a une disposition dans le monde, que partagent les Français, à sous-estimer grossièrement l'avenir des choses françaises, dérivée, autant que je puisse en juger, du fait que les Français ont été battus par les Allemands en 1870 [...]. Ce sont des considérations qui affectent très peu la diffusion du français. Les lecteurs français sont bien différents et beaucoup plus grands que le système politique français existant. Le nombre de livres publiés en français est supérieur à celui publié en anglais ; il y a un accueil critique pour un travail publié en français qui est l'une des rares choses qui valent la peine d'être vécues par un écrivain, et les traducteurs français sont les plus alertes et les plus efficaces au monde. Il suffit de voir une librairie parisienne, et de se souvenir d'une librairie anglaise, pour se rendre compte du statut du français, encore inaccessible à la langue londonienne. Les rangs serrés de volumes de couleur citron dans le premier lieu ont toute la gamme de la pensée et de l'intérêt humains ; il n'y a pas de tabous et pas de limites, vous avez tout depuis le haut jusqu'en bas de l'échelle, de l'indécence franche à la sagesse austère. C'est une boutique [sérieuse][...]. Je me souviens de mon étonnement à découvrir trois exemplaires d'une traduction de ce merveilleux livre, le *Text-book of Psychology* (voir Erratum) du professeur William James, dans une boutique de L'Avenue de l'Opéra - trois exemplaires d'un livre que je n'ai jamais vu nulle part en Angleterre en dehors de ma propre maison - et j'étudie attentivement les vitrines des librairies ! Et les livres français sont tous si soigneusement fabriqués, et si bon marché - ils sont faits pour des gens qui les achètent pour les lire. On pense à la librairie anglaise, avec ses maigres couvertures dorées et gaufrées,

ses romans horriblement imprimés encore plus horriblement « illustrés », la variété exaspérante et inutile de la taille et de l'épaisseur de ses livres. L'impression générale que donne le livre anglais est que c'est quelque chose vendu par un marchand de bric-à-brac, honnêtement désolé que ce soit un livre, mais qui a fait de son mieux pour y remédier, de toute façon ! Et toute la gamme littéraire anglaise est soit une nouveauté exclusive en fiction ou en voyage illustré (de type «Lapinou et le Grand Lama»), soit des versions à dorures des classiques du passé faites pour tomber des mains. Alors que la librairie française sent la vie intellectuelle contemporaine à plein nez !

Ces choses jouent pour le français contre l'anglais aujourd'hui, et elles compteront infiniment plus dans les années à venir. Et contre l'allemand, le français présente également de nombreux avantages. Malgré la prépondérance numérique des livres publiés en Allemagne, il est douteux que le lecteur allemand vive la même épiphanie que le lecteur du français. Il y a une masse de fiction allemande probablement aussi inintéressante pour un étranger que la romance anglaise et américaine populaire. Et l'allemand comparé au français est une langue peu attrayante ; non mélodieuse, lourde et maudite par un lettrage hideux et aveuglant que l'allemand est trop patriotique pour abandonner. Il y a eu en Allemagne un parallèle plus puissant avec ce que l'on peut appeler le mouvement « honnête saxon » chez les Anglais, cette pirouette mentale étrange qui les pousse à appeler une préface un « avant-propos » et à éprouver une supériorité jouissive sur leurs semblables dans une familiarité avec le « jargon ». Cette tendance en allemand a beaucoup contribué à arrêter la simplification du langage et a freiné l'utilisation de nouveaux mots d'origine classique. En particulier, il a fait obstacle à l'utilisation internationale de termes scientifiques. L'Anglais, le Français et l'Italien ont une certaine communauté de phraséologie technique, scientifique et philosophique, et il est souvent plus facile pour un Anglais ayant une connaissance particulière de son sujet de lire et d'apprécier un travail subtil et technique en français, qu'il ne l'est pour lui de lire des écrits

populaires de cette même langue. De plus, la terminologie de ces gens, n'étant pas aussi immédiatement et constamment mises en contraste et en contact avec leurs racines latines ou grecques qu'elles le seraient si elles étaient dérivées (comme le sont tant de technicités allemandes « patriotiques ») de racines autochtones, est libre de développer un sens final distinct de l'intention originale. Dans le corps croissant et changeant de la science, cela compte beaucoup. La technicité indigène allemande reste maladroite et compromise par ses relations quotidiennes, elle traînera jusqu'à la fin des temps une chaîne d'associations inadaptées qui s'allonge. Et pour la nuance de sens, la distinction précise, qu'un Français ou un Anglais peut atteindre avec une simple torsion de la phrase, l'Allemand doit soit abandonner, soit élargir laborieusement en creusant avec des parenthèses... De plus, contre la langue allemande, il y a des frontières hostiles, il y a des gens hostiles qui craignent la prépondérance allemande et qui sont de tout cœur contre son utilisation. En Roumanie, et parmi les peuples slaves, bohèmes et hongrois, les Français attaquent les Allemands par le flanc et ont une ambition claire de prédominance.

Ces deux langues doivent inévitablement entrer en conflit vif ; elles se battront peut-être pour la conquête linguistique de l'Europe, et peut-être du monde, dans une grande région urbaine qui surgira autour du Rhin. Politiquement, cette région se trouve actuellement partagée en six États indépendants, mais économiquement, elle doit devenir unifiée dans les cinquante prochaines années. Ce sera presque certainement la plus grande région urbaine du monde, à l'exception de celle qui se produira dans les États de l'Est de l'Amérique du Nord et de celle qui pourrait se produire quelque part autour de Hankow [Wuhan]. Elle ira de Lille à Kiel, elle s'étendra le long de la vallée du Rhin jusqu'en Suisse, et jetant un bras le long de la Moldau à Prague, elle sera la capitale industrielle du vieux monde. Paris sera son West End, et il étendra une toile d'araignée de chemins de fer et de grandes routes d'une nouvelle sorte sur tout le continent. Même lorsque les industries charbonnières de la plaine céderont



la place à l'application industrielle de l'électricité venue de la montagne, cette grande région urbaine restera, je crois, dans sa position actuelle à l'extrémité portuaire de la grande plaine du Vieux Monde. Les considérations de transit la maintiendront là où elle s'est développée, et l'électricité lui sera apportée par de puissants câbles provenant des torrents de la masse montagneuse d'Europe centrale. Son port vers l'ouest sera peut être Bordeaux ou Milford Haven, ou même un port dans le sud-ouest de l'Irlande - à moins, ce qui est très improbable, que la vitesse du voyage maritime sécurisé puisse être augmentée au-delà de celle de la locomotion terrestre. Je ne vois pas comment cette grande région va s'unifier sans quelque compromis linguistique - la germanisation des peuples francophones par la force est une suggestion trop ridicule pour divertir. Presque inévitablement avec les voyages, avec les communications, le transport, avec tout le confort moderne qui en dépend, formellement ou informellement, un compromis bilingue entrera en vigueur, et à mon avis les chances que le français émerge sont fortes. À moins, en effet, que cette grande renaissance des peuples anglophones ne se produise, après tout, de manière si écrasante qu'elle force cette ville européenne à être trilingue et prépare la voie par laquelle le monde entier peut enfin parler ensemble dans une seule langue.

Ce sont les langues d'agrégation. Je ne pense pas que d'autres langues que celles-ci soient tout à fait susceptibles de tenir une place à leurs côtés dans les temps à venir. L'Italien peut s'épanouir dans la ville de la vallée du Pô, mais seulement avec le français à ses côtés. L'espagnol et le russe sont des langues puissantes, mais sans lecteurs, comment peuvent-elles l'emporter, et quelle est la perspective d'évolution de leur public de lecture ? Elles sont, je crois, déjà condamnées. D'ici l'an 2000, toutes ces langues auront de plus en plus tendance à être secondaires dans les communautés bilingues, le français, ou l'anglais, ou moins probablement l'allemand, prenant le dessus.

Mais si l'on se tourne vers la Chine, on voit d'autres perspectives. C'est en Asie de l'Est qu'il semble y avoir une

possibilité d'unification suffisamment grande pour se maintenir, émergeant en dehors et indépendamment du système imbriqué des sociétés mécaniquement soutenues qui se développe sur la chrétienté médiévale. Dans toute l'Asie de l'Est, il y a encore, sans aucun doute, un vaste désert de langues, mais au-dessus d'elles, toutes chevauchent l'écriture chinoise. Et très fort - assez fort pour être considéré très sérieusement - est la possibilité que cette écriture prenne une association orthodoxe de sons et devienne un discours mondial. La langue écrite japonaise, la langue de la littérature japonaise, a tendance à s'assimiler au chinois, et de nouveaux mots et expressions chinois s'enracinent continuellement au Japon. Les Japonais sont un peuple tout à fait unique et incalculable, avec une touche de romantisme, une forte conception de l'honneur, une qualité d'imagination, et une intelligence claire qui leur rend possible des choses inconcevables à toute autre nation existante. Je suis peut-être l'esclave de mes visions, mais lorsque je me détourne de la confusion pétrifiante de la Chambre des communes anglaise, par exemple, cette sacristie magnifiée qui est si fière d'elle-même en tant que club - lorsque je me tourne de cela vers ces gens courageux et souriants, le destin se dessine de façon implacable. Supposons que les Japonais se décident à accélérer un processus d'unification possible en Chine ! Supposons, après tout, que je ne sois pas victime de la réfraction atmosphérique, et qu'ils soient, en effet, aussi galants et audacieux et intelligents que le voudrait ma conception sans fondement d'eux ! Ils trouveraient presque certainement des éléments coopératifs parmi les Chinois instruits.... Mais c'est sans doute une faible probabilité. Devant et derrière la Chine, la langue anglaise se tient dressée. Elle a la même base que toutes les autres langues - l'avantage mécanique - la position. Et si seulement nous, qui pensons et écrivons et traduisons et imprimons et l'utilisons, pouvions faire en sorte qu'elle vaille la peine que le monde l'aie !

---

## 2. Le trépas de l'étendard

Je lie mon destin à celui du pacifiste de l'extrême. Je me dresserai toujours face à celui qui dégaine en premier et je porte mon message bien au-delà du petit groupe ambigu de Britanniques et autres sentimentaux aussi à l'étranger. Ceux-là mêmes qui prétendent, avec tant de légèreté, être des socialistes du Labour Leader mais dont la conception de la politique étrangère ne se résume qu'à souhaiter désormais offrir la paix à l'Allemagne. Et une paix d'un genre qui ne serait rien de plus qu'un léger bol d'air frais avant une nouvelle atteinte à l'encontre de la civilisation. Ces mêmes gens sont les mêmes qui encore seraient capables d'ériger en héros les jeunes fous qui ont commis les assassinats lors de l'Action de Dublin. C'est à n'y rien comprendre.

Pour moi il ne s'agit pas de vaguement vouloir arrêter cette guerre. Je veux la clouer au pilori ; en sceller son tombeau. La Guerre -celle de nos jours- est une chose intolérable. Il ne s'agit pas d'un sujet qui se débattrait trivialement comme s'il était inscrit à l'ordre du jour d'un conseil municipal. C'est un concept qui se doit d'à jamais disparaître. D'aussi loin que puisse remonter dans ma mémoire : je l'ai toujours détesté. Après avoir maintenant parfois passé plus d'un mois entier à la contempler de mes propres yeux ; et de très près : je lui voue une haine sans pareille. Je n'aurais jamais imaginé le cinquième de son gâchis, de son ennui, de sa futilité et de sa désolation. Son industrie qui se veut constructive et dans l'accumulation, est en réalité presque tout aussi destructive que dispersée dans ce gigantesque amas de boueuse folie, poussiéreuse, touffue et imprégnée de sang. C'est pourtant un devoir pur et simple pour chaque homme que de mettre tout en œuvre, à savoir tout ce que lui a offert la vie, et sa propre vie elle-même, s'il s'agit là d'un moyen de faire cesser la guerre. Comme ce serait le cas pour n'importe quel autre fléau explosif, j'ai désormais la haine de l'Allemagne ; elle, qui a provoqué cette expérience à l'encontre du genre humain. La

nouvelle guerre, la Guerre moderne, c'est elle qui l'a enfanté, c'est elle qui est coupable d'avoir permis d'en inventer les crimes. Je ne peux que constater que de notre point de vue et dans les grandes lignes cette guerre n'est rien de plus qu'un énorme effort d'ingénierie hygiénique teintée d'héroïsme. Un effort comme pour repousser le militarisme allemand au-delà de la vie quotidienne des régions où il a fait invasion et afin d'en tirer profit en s'assurant de le discréditer et de l'affaiblir afin que plus jamais il ne puisse perpétrer les horribles et grotesques démonstrations de force actuelles. Toute cause qui a trait à l'humain, tout comme n'importe quel autre sujet de débat d'ailleurs, implique son lot de réticences et de complications. C'est une évidence à laquelle mon esprit s'est tout à fait accommodé tout comme, j'imagine, celui d'un lecteur moyen rangé du côté des Alliés ou comme celui capable de produire un jugement honnête et sage chez les observateurs neutres.

C'est ma foi, inébranlable, dans le fait que selon moi la lutte essentielle des Alliés doit passer par une paix mondiale et permanente (en l'état qu'ils tendent avant tout à ne pas faire la guerre mais au contraire à lutter contre) qui m'a permis de tolérer cette expérience fort peu sympathique qu'est celle d'aller faire le tour des tranchées comme un spectateur avide de sensations fortes. En aucun cas ici il n'est question pour moi à un moment d'aller jouer les Balaam ou que j'en arrive à trouver des bons points à donner à l'ennemi. Ce conflit est une tragédie et un sacrifice pour l'essentiel des gens de notre monde. Pour les Allemands, il ne s'agit simplement que du résultat catastrophique de cinquante années d'une sottise intellectuelle élaborée. Entre son bellicisme et sa Welt Politik : ça y est, nous-y-sommes ! Avec Michael et son infernale machine de guerre au cœur de l'Europe quoi d'autre sinon ce monstrueux désastre aurait bien pu être produit ?

C'est un mal, mais peut-être un mal nécessaire. Un mal à même de nous donner une leçon qui ne pourrait être prodiguée autrement. Mais qui en raison de tout cela, et j'insiste, n'en

demeure donc pas moins un gâchis, un désordre et un désastre.

Il y a chez moi et chez d'autres, je le sais, une propension à se détourner de ce genre de vérité en ayant vocation à trouver du bon parmi le pire de ce que l'on a pu connaître en cette Europe effondrée au cours du dernier demi-siècle écoulé. Cette propension à vouloir faire de cet état de fait une chose qui serait quasiment bénéfique. Au pire, je ne saurais trouver là-dedans quoi que ce soit de profitable en une telle situation sinon ce qui serait l'équivalent d'un cauchemar sur un dormeur alors tiré de sa torpeur pour soudain réaliser se trouver dans un endroit des plus périlleux et qui se rendrait ainsi compte de combien son sommeil représente pour lui un extrême danger. N'aurait-il tout simplement pas mieux fait de ne pas s'endormir là où il se trouve alors ou carrément ne pas s'y être retrouvé d'emblée ? C'est en tous cas mon avis. Tandis que je me trouvais en Vénétie, le capitaine Pirelli dont la tâche au front consistait à me tenir hors de portée de toute péril éventuel, n'avait de cesse de souligner comment son territoire allait s'ouvrir au monde grâce à de nouvelles routes tracées par les militaires alors même que c'était comme si quasi à peine une seule voie n'y avait été construite depuis que Napoléon y avait fait passer de grands axes routiers bordés de peupliers au travers de ces paysages ruraux. M. Joseph Reinach, qui fut mon compagnon tout au long de mon expérience du front français, était tout aussi impressionné par le foisonnement et le bouillonnement d'idées dus aux soubresauts de la guerre et qui circulaient entre les villages. L'histoire de Charles Lamb et de sa découverte du rôti de porc s'imposait ainsi à l'esprit de chacun telle une cinglante répartie. Ainsi, c'étaient bien plus que des idées qui étaient échangées en zone de guerre et il était peu probable que les précautions hygiénistes des autorités militaires eurent été à même de dissiper la considérable propagation d'une maladie. Un argument quelque peu plus sérieux quant aux bienfaits de la guerre aurait pu être qu'elle permet de réveiller d'héroïques qualités portant d'incroyables quantités de courage, de dévotion et de bravoure individuelle. Celles-là même qui manquent tant lors des suffocants épisodes de paix qui précèdent

les guerres. On peut prendre en exemple le formidable maintien et le zèle inexorable des femmes françaises et britanniques dans les fabriques à munitions ou le courage et la force de vie dont ont fait montre de simples soldats partout où l'on puisse en trouver. Il s'agit là de choses remarquables qui ont pourtant toujours été là telles des bouteilles de champagne ensommeillées dans une cave. Était-il alors nécessaire de bombarder la cave ?

J'ai le souvenir d'une histoire ou plutôt d'une base d'histoire qu'il me semble avoir lu dans la curieuse collection de réflexions et de fantaisies des Carnets publiés par Hawthorne. Il y avait là-dedans le récit d'un homme qui trouvait sa vie absolument morne car il s'était finalement retrouvé à la passer dans des circonstances somme toute médiocres. Il avait aimé sa femme, mais désormais elle ne lui semblait être qu'une personne terriblement ordinaire. Il avait démarré dans la vie avec de très hautes ambitions mais ce qu'il avait fait de ces aspirations n'était finalement qu'une chose tout à fait banale. Il ne pouvait ainsi subir cette condition qu'avec une frustration fébrile et sans la moindre forme de sérénité. Ainsi son mécontentement l'avait mené à faire des choix. Des choix irréparables, mais dont la nature véritable n'avait pas été détaillés par Hawthorne, si ce n'est que les actions de cet homme l'avaient finalement mené à en avoir oublié jusqu'à sa femme. Et puis, lorsqu'il fut alors trop tard, il la revit du haut d'une lucarne, dévêtue et éclairée par la torpeur d'une flamme, une glorieuse petite chose d'amour et de lumière d'une intensité si tragique ...

Ces fables sur le monde, aussi élémentaires soient-elles, sont trop peu nombreuses. Finalement, les histoires d'Hawthorne comme celle de Lamb ne sont-elles pas rien d'autre que des variations autour du même thème et quant à nous, pauvres humains, ne pouvons-nous pas réaliser notre valeur sans passer par la destruction ?

[...] Alors que nous retournions vers Paris, roulant sur sa poussiéreuse route à une bonne allure de soixante-dix kilomètres

heure sinon plus, nous étions conduits par un chauffeur la tête enfoncée dans un casque et dont le profil était aquilin, mais dont les mérites étaient quelque peu ternis par une infantile et dangereuse ambition de vouloir écraser tout chat qu'il verrait en travers de notre chemin. Je parlais à de Tessin du modèle que représente Joffre, tout empanaché de son grand manteau bleu. Quant à parler de modèle remarquable, d'ailleurs, il s'agirait plutôt de noter la généralisation d'un certain nombre de qualités françaises jusqu'alors bien dissimulées. Et de là nous en sommes venus à parler du surhomme, car cette rencontre avait soudain cristallisé et imposé à mon esprit un certain nombre de conclusions qui jusqu'à présent y étaient demeurées en sommeil.

Quant à savoir quelle est la quantité de ce qui suit qui correspond à ce que j'ai exactement pu dire à de Tessin, je ne peux en avoir la certitude, mais voilà ce que j'avais en tête.

L'idée d'un homme supérieur est un concept qui a été développé par une foule de gens ignorants et inaccoutumés aux principes de base de la biologie. C'est une idée qui apparaît comme évidente au cours de la première ou de seconde demi-heure que passe un individu qui vient de prendre conscience de l'impact global du darwinisme. Ainsi donc, si l'Homme a pu évoluer à partir de quelque chose de différent de ce qu'il est aujourd'hui, il ne pourra alors qu'évoluer vers quelque chose de surhumain par la suite. Les espèces de demain ne pourraient donc qu'être différentes des espèces du passé. Jusque-là au moins les Nietzsche et autres Shawn avaient raison.

Mais en étant ignorant du principe élémentaire en biologie selon lequel une modification au sein d'une espèce n'intervient de manière significative qu'après un changement séculier auprès de son individu médian, ils se sont jetés sur une conclusion. La même avec laquelle feu Lord Salisbury s'était vautré il y a des années lors d'une réunion de la British Association depuis restée dans les annales et selon laquelle une espèce ne se trouverait modifiée que par l'émergence soudaine

ici et là d'individus excentriques au sein d'une masse qui s'accouple de manière préférentielle. Comme soutenus par leurs propres bouffées d'égoïsme suranné, les partisans de cette théorie ne conçoivent alors cet homme supérieur que comme un personnage à la posture fantastique et merveilleuse, mal-aimé du vulgaire badaud. Mais ce héros immémorial, celui-là même que je dénomme par le terme "d'étendard", celui-là n'a rien de nouveau car il est bel et bien ancien. C'est même le plus ancien élément de toute l'Histoire : son point de départ. Il repose non pas sur l'avancement général de son espèce mais sur le culte inébranlable de la foule pour les héros. On peut voir des monstres sur les murs des plus anciens monuments d'Égypte ou d'Assyrie dessinés vingt fois plus grands que les simples mortels. Mais l'avènement de l'homme de demain ne survient non pas tel quel, comme dans le grondement de la naissance d'une étoile, mais bel et bien sous la forme moins spectaculaire que représente l'amélioration générale de la bonne volonté, du bon sens et des capacités de chacun. Une espèce évolue non pas en s'agrippant au sommet des montagnes, mais à mesure qu'elle est capable de naviguer à travers le déluge. Cet avènement du surhomme signifie ainsi non pas une contagion de figures héroïques mais au contraire la disparition de tels personnages pour une vocation universaliste. Et c'est ce point qui a été négligé par les paradigmes mégalomaniaques tels que ceux des Nietzsche et autres Shawn.

Et c'est le particularisme de cette guerre-ci, son évidence encore la plus rassurante demeure que le dernier siècle écoulé s'est caractérisé par une amélioration générale de nos capacités -critiques ou non- et qu'aucune grande figure de modèle n'a su se démarquer. Jamais n'a-t-on compté autant d'adresse, d'inspiration, d'inventivité ou de talents de meneurs. Pourtant c'est cette abondance de grandes qualités qui nous a prémuni de chercher à nous concentrer sur qui que ce soit en tant qu'individu. Chacun, nous jouons ainsi tous notre partition au sein de l'œuvre de Dieu qui tend au bon équilibre de notre monde. Mais aussi étrange et dramatique soit le raisonnement que Lord Kitchener nous a offert ; ce dernier nous rappelle



qu'au sein de l'alliance des Nations : nulle entité individuelle n'a su avoir de telle valeur que sa mort pourrait matériellement infléchir le tumulte du cours de cette guerre.

Ces dernières années, j'ai développé une forme de croyance religieuse qui désormais s'impose à moi comme n'importe quelle autre évidence. J'ai la conviction que l'humanité est encore tel un jeune enfant dont les rêves sont communs à l'ensemble de ses membres et même qu'elle est, dans les faits, encore plus en éveil et sensible à sa découverte de la nature de la réalité que ne le serait ce dernier. Par ses drapeaux nationalistes, ses étranges partisaneries et ses irrationnelles croyances et cérémonies, elle a bien sûr ses aspirations qu'elle exprime ainsi lorsque ces mêmes rêves ne se meuvent pas en cauchemars tels que cette guerre. Mais bientôt sera venu le temps où l'humanité se réveillera et ces songes s'estomperont et alors, de nationalités, il n'y aura plus en ce bas-monde, ni de genres, ni d'empereur, ni de leader mais rien d'autre que le dieu du genre humain. Voici ce que je crois. J'en suis tout aussi certain qu'en 1900 j'avais la conviction qu'aujourd'hui les hommes voleraient désormais. Pour moi il en est ainsi car il ne peut en être autrement.

Le fait que jusqu'à présent les nations s'allient en des circonstances qui sont toujours celles à même de produire des figures providentielles, mais que désormais elles se refusent à engendrer quoi que ce soit de la sorte, à savoir une effigie à ériger en étendard pour qu'elle soit suivie par la foule, est en fait un véritable signe d'encouragement et extrêmement porteur de sens. Il semble qu'enfin nous en soyons arrivés au temps du crépuscule des demi-dieux et que nous ayons atteint la fin de l'âge où nous avons besoin d'idoles providentielles auxquelles nous vouer. De cette longue série de têtes couronnées vêtues d'hermines et à moitié divine, des César à Alexandre en passant par les Napoléons, le Kaiser en est peut-être l'ultime membre. Aux premiers rayons de lumière que laisse poindre ce temps nouveau, nous percevons l'empereur qui se veut divin tel le banal type qu'il est. En août 1914, il a souhaité se revêtir des atours du

seigneur de guerre ultime. Et aux yeux de l'historien de demain -celui qui connaîtra parfaitement nos dates mais si mal nos efforts et nos tourments- il y sera tout de même parvenu. Mais à peine le temps d'un bref instant : celui entre ce moment de 1914 et maintenant, où désormais la grande figure qu'il représente se traîne comme en clopinant vers son propre bûcher.

---

### **3. Le pacifiste rebellé et l'opposant consciencieux**

Au sein de la structure complexe de notre société moderne se distinguent deux strates, deux couches, deux groupes sociétaux caractérisés par la faiblesse de leur engagement social et leur absence de sens grégaire les faisant se préoccuper du bien commun. L'une de ces classes est représentée par l'employé frustré. Cette couche de la population qui -sans la moindre justification, sans la moindre préparation adéquate ou tout simplement sans la moindre chance de pouvoir s'en sortir- se retrouve balancée dès son plus jeune âge au sein d'un terrible monde du travail aussi incongru que désagréable et qui ne lui offre pas la moindre perspective. De l'autre côté, on retrouve ceux qui disposent de petites rentes bien établies ou ceux encore qui ont su obtenir un semblant d'autonomie par la routine d'un travail bien rodé leur garantissant de petits revenus acquis grâce à un talent littéraire ou artistique quelconque et qui n'ont jamais eu à avoir à mener la vie de personnes véritablement responsables et qui ainsi n'ont jamais eu à se soucier d'un quelconque sens du devoir vis-à-vis de l'État. Les composants de cette seconde classe sont eux plus difficiles à cerner ; car bien plus divers que les membres du premier groupe. Mes amis de France aiment les décrire en usant le terme de «psychologie du rentier», alors que moi-même j'ai toujours eu le goût pour les décrire en des termes intraduisibles tels que « toupet obséquieux » et autres « libertaire du Nord ». Pourtant c'est un Italien que je suis parvenu à embraser lorsque

je lui ai dit que selon moi « ces Anglais florentins étaient prêts à coffrer l'Italie sous une cloche de verre ». C'était un artisan de Milan qui m'avait tout simplement répondu : « Je sais ». Avant de poursuivre quant à ce sujet des plus réjouissants, je vais commencer par celui de l'employé frustré ; à mon sens bien plus agréable car bien plus à considérer en raison de son impact sur les affaires européennes. Moi aussi, un jour, j'ai également été cet employé frustré, j'ai même démarré ainsi dans la vie. Et ce n'est que grâce à la plus grande des bonnes fortunes que j'ai pu avoir la force d'esprit et la volonté de réfléchir à comment ne pas en rester là, et j'ai pu me sortir de cette lamentable condition initiale. Pourtant, encore aujourd'hui, je conserve intact le souvenir de cette rage, qui à l'époque me consumait.

Cet exploité, c'est entre ses treize et ses quinze ans qu'il devient un travailleur. Il est alors façonné pour un labeur dont personne n'a le goût et sans autre perspective que celle de contribuer au profit personnel et à la gloire de celui qui a la chance de se faire appeler son employeur. Employeur qui, grâce à son statut, cristallise les sacro-saintes bénédictions de l'Église et de l'État ; et se satisfaisait ainsi de la pérennité de celles-ci. Pour l'employé quant à lui, il est interdit d'envisager de prendre part d'une quelconque façon aux affaires de son patron ; si ce n'est dans la seule et unique perspective que de servir son profit. Aussi ne peut-il envisager d'une quelconque manière en quoi ce patron aurait à se sentir redevable à l'égard de l'État pour le cadre qui lui est offert ; car ni lui, ni l'Église ne sont au clair quant à un rôle à tenir officiellement. En aucun cas, cet employé n'est officiellement tenu de respecter les conditions d'une obligation mutuelle vis-à-vis de l'État. Car dans cette vie de subordination et de pénibilité, il ne semble pas y avoir la moindre échappatoire pour le misérable exploité dans un quotidien de frustration et de spoliation de son propre développement. Il est privé de toute forme d'honneur. Si ce dernier s'avère être doté de l'esprit ou de la trempe de ceux qui sont des entêtés ; il pourra alors peut-être s'en tirer. S'il est d'un tempérament affable et généreux, il tiendra alors sa mauvaise « fortune » pour responsable de son

sort et s'évertuera à vivre sa vie d'adulte avec autant d'entrain que possible (à l'instar d'une grande partie des travailleurs européens). S'il s'agit d'une personne plus magnanime, elle se satisfera de participer au bien commun de son espèce. Si elle a de l'imagination, elle se dira « les choses ne demeureront pas éternellement ainsi » et se muera en un socialiste encarté ou non et dont l'ambition sera de faire comprendre à son patron la nécessité d'un semblant de réciprocité pour un partage des richesses qu'il produit pour lui. Mais si cet homme n'est somme toute que bien trop humain, alors il ne pourra vouer à ce patron et à ce système qui l'a tant privilégié rien d'autre que de la haine et du mépris. Il voudra leur faire du mal. Et cette haine est bien facile à exploiter.

Une certaine partie de ceux qui se réclament de la presse et de la société de lettres au sein du monde socialiste est sans le moindre doute fort éclairée ; cherchant à façonner un meilleur monde pour demain. Mais de socialiste elle ne porte que le nom. Son esprit, lui, est anarchiste. Sa véritable dynamique ne réside pas dans la construction, mais dans les griefs, n'ayant de cesse de rappeler la triste épopée du salarié, nourrie de son amertume et dont elle organise les desseins : ceux de nuire et de blesser ce maudit patron. Cet état de fait, ainsi que le reste de notre monde s'articulent autour du capitalisme. Avant la guerre, cette soi-disant presse socialiste se vautrait dans le carquois de la rébellion, le carquois de n'importe quelle rébellion. « Je suis un rebelle » était alors le cri débile lâché par leurs jeunes disciples. « Casse-nous ça, brûle-nous ça » semblait être la consigne qui seyait à n'importe quelle jeune fille ou jeune camarade embrassant leur état d'esprit. Et c'est cet aveugle mécontentement qui nous a conduit à la guerre. Tandis que d'un côté, une vaste masse de jeunes gens s'est précipitée vers l'armée en se disant : « Dieu merci ! Nous pouvons finalement servir notre patrie plutôt qu'un méchant profiteuse », d'autres bien amers et sourds aux causes qui mènent irrémédiablement à une guerre se sont accrochés à une idée vide de sens et répétant : « l'Etat, c'est le Capital et c'est le Capital qui a provoqué cette Guerre. Avant tout, nous

sommes et nous resterons des rebelles ».

On aura beau lire un titre tel que par exemple le Labour Leader en Grande-Bretagne, éditions après éditions, la quête d'une proposition construite, saine et sincère, n'en demeurera néanmoins vaine. Il s'agit du cri persistant de l'individualisme à l'extrême, une répétition monotone de mécontentement incohérent pour l'autorité, les perspectives, l'union et les efforts européens. Un tel papier ne veut rien faire. Il veut simplement que cessent les efforts, même au prix d'une victoire de l'Allemagne. Si demain la trame même de la société de l'Europe occidentale venait à tomber entre les mains de ces pseudo-socialistes, afin qu'ils l'administrent pour le bien commun, ils déguerpiraient de cette tâche en panique. Ils trouveraient des prétextes pour refuser de s'atteler à cette entreprise. Ils ne veulent pas que le monde aille bien. Cette idée même n'existe pas dans leur mentalité. Ils sont incarnés par le mécontentement et la haine, faisant du grabuge et ne se résumant qu'à cela. Ils veulent être des « rebelles » afin d'être admirés comme tels.

Ainsi en va-t-il de la véritable nature psychologique de l'employé frustré. C'est un individu désociabilisé... et son sens de l'État a depuis longtemps été anéanti.

Les employés frustrés sont le fruit des injustices sociales qu'ils ont subi. Ce sont les failles de nos systèmes sociaux et éducatifs. On peut se lamenter de leur pitoyable dégradation, on peut les absoudre de toute forme de blâme, mais il n'en demeure pas moins qu'ils constituent une bien piètre équipée. J'ai vu la dureté des tranchées, les blessures des naïfs et de ceux qui portaient la fleur au fusil. Ainsi j'ai une certaine compréhension de ce que nos hommes, nos soldats et autres officiers ont eu à endurer. Car bien que j'aie conscience après avoir déclaré tout cela de ce que je me dois ou non de dire, je ne peux que contempler ces opposants consciencieux avec mépris. Mon foyer déborde d'une belle bibliothèque qui rappelle les ardeurs de ces hommes qui se sont décidés à devenir des martyrs de la Liberté. Les histoires d'untel,

d'un brave héro ayant juré une fidélité absolue à un caporal et qui a fini dans une cellule... mais aussi d'untel qui refuse de se désaper et de se laver, untel encore qui se retrouve nu et passé à l'eau, plein de savon dans les yeux, peut-être bien de manière intentionnelle... Je me rappelle les récits d'une nourriture et d'un hébergement qui sont loin d'être ceux d'une première classe, des médecins de gardes qui semblent expéditifs, de l'histoire d'untel qui se retrouve dans un lit trempé et qui attrape la mort. Et puis sans avoir à consulter ces ouvrages chez moi, je me souviens tout simplement de ces joyeux fourgons de soldats blessés que j'ai pu voir là-bas...

Mais après tout, il faut bien être objectif. Une église et un État qui ont permis que ces gens dans la fleur de l'âge soient balancés dans les horreurs du monde du travail sans la moindre fierté ou sans le moindre espoir, méritent bien de tels citoyens. Ce qu'il y a d'extraordinaire est que l'on en dénombre finalement si peu. Il n'y a en Grande-Bretagne que quelques lamentables milliers de ces créatures désespérées rongées par le ressentiment. Quelques maigres milliers face à cinq millions de volontaires. Ainsi, les pays alliés, me semble-t-il, méritent bien l'ensemble de ces objecteurs consciencieux qu'ils rescellent.

[...] Si l'employé frustré produit l'impulsion d'émotion chez le pacifiste rebellé qui s'attache à un désir passionné de vouloir abolir ce système social les ayant particulièrement malmenés et que leurs décideurs et meneurs soient humiliés et détruits ; la direction intellectuelle du pacifisme mal intentionné trouve sa source auprès d'une classe tout à fait différente.

Le "toupet obséquieux", bien qu'il diffère largement et quasiment en tous points de l'employé frustré, a de cela en commun avec lui que ni l'un, ni l'autre n'a jamais été transposé d'une quelconque manière que ce soit dans le tourbillon de la réalité de la vie en communauté. C'est bien le souci avec l'un comme l'autre. Ce "toupet obséquieux" n'est rien d'autre qu'une petite personne timide et ramollie par son indépendance. A

part manger et boire -avec modération- il n'a jamais rien fait de concret depuis le jour qui l'a vu naître. Assez souvent, il ne s'est pas même frotté au banal défi qu'est la vie matrimoniale. Encore plus régulièrement, il se trouve sans progéniture à moins d'avoir eu l'audace de s'assumer comme parent d'enfant unique. Il n'a jamais fait de négoce ni fabriqué quoi que ce soit. Il s'est attiré salaires et dividendes sans jamais prendre conscience de devoir être ponctuellement amené à verser de l'argent aux policiers ou à la marine. Probablement n'a-t-il jamais cherché à considérer de quelle manière pouvoir pérenniser son petit héritage. Il a beau être tout à fait conscient de la finesse de son exceptionnelle intelligence, il n'en demeure pas moins tout à fait inconscient de la réalité de certains fondements. Rien ne l'a jamais mené à s'interroger quant au fait que des foules de gens sont, soit privées de la sécurité financière dont il jouit, soit en aversion pour celle-ci. Les motivations qui ont mené ses camarades de classe à toutes sortes de situations incongrues et d'aventures lui sont apparues comme vaines à mesure qu'il grandissait et qu'il nourrissait une hostilité partagée pour ce qui a trait à la passion et l'ambition. Ses amis se sont tous mis en quête d'amour, d'aventures, de pouvoir et de savoir et à la poursuite de tel ou tel désir, ils sont devenus des hommes. Mais lui n'a que vaguement remarqué qu'ils se sont mis bien en chair, que l'effort les a essoré ou que parfois il leur est arrivé de devenir échaudés, violents ou énervés. Il ne pouvait donc avoir qu'une impression de vulgarité quant à leurs expériences et se faire un devoir de trouver des exercices plus raffinés à destination de son exceptionnelle personne. Il a poursuivi l'étude des arts, de la philosophie ou de la littérature jusqu'à leurs niveaux les plus ésotériques et a pris conscience de plus en plus de l'appât et de la vulgarité générale du monde l'environnant et de son propre détachement de celui-ci. C'est cette même vulgarité et la cruauté des choses qui l'entourent qui l'impressionne le plus ; le manque de sincérité sans ménagement de la Presse, l'absence de méritocratie dans le succès, la clameur des riches, la simplicité du bas-peuple en son pays. Le monde au-delà des mers lui semble en comparaison être d'un certain

glamour. Sauf lorsqu'on lui dit « États-Unis », et qu'en avalant brusquement l'air entre ses dents, il vous supplie de cesser...

Personne ne l'a jamais attrapé par le col pour le réprimander.

Si notre monde avait pris en considération l'enseignement que William James nous a prodigué et la nécessité de mettre en place un service national pour tout le monde, que ce soit en travaillant dans les égouts, les mines ou au large dans les pêcheries nationales, si ce n'est pas au sein de l'armée ou de la marine, nous n'aurions pas de tels individus. Si l'on avait insisté pour que les richesses et les propriétés ne soient pas plus qu'un fonds au bénéfice de tous, nous n'aurions jamais eu de précieux indispensables. Ces discordes au sein de notre collégialité nationale sont les conséquences directes de notre mauvaise organisation. Nous avons laissé faire les profiteurs et les usuriers, ce sont eux qui provoquent la réaction de l'employé frustré et ce sont les bénéficiaires de l'héritage de leurs richesses qui deviennent les "toupets obséquieux".

Mais il en va ainsi. Il semblait bien sûr logique et inévitable que l'agression de l'Allemagne à l'encontre de la Belgique et de manière générale à l'encontre de l'ensemble de la civilisation aurait dû frapper ces esprits étriqués en raison de l'affreuse et perverse monstruosité qu'elle représente et qu'il aurait fallu la surmonter à n'importe quel coût, pourtant ils semblent ne l'avoir vécue que telle une expérience névrotique. Les tirs fusaient de toute part. Le "toupet obséquieux" avait fondamentalement conscience de la vaste excitation repoussante à son propos en raison de laquelle bien des gens firent d'irrationnelles et inélégantes choses. Ils agitèrent des drapeaux... de vilains petits drapeaux. Cet enfant des âges, ce tout dernier fruit du gigantesque arbre de vie dont le destin est tragique, ne pouvait faire guère plus que de se boucher les oreilles et lancer sa supplique : « Oh, par pitié, cessez TOUS ! ». Et tandis que l'infection se répandait avec toujours plus d'intensité, il ne pouvait que pitoyablement se raccrocher du concept de rester « au-dessus de la mêlée » (à l'instar de ce



qu'a déclaré celui à qui l'on demandait où il se trouvait tandis que le taureau empalait sa sœur). Ainsi grandissait urgemment l'idée de la nécessité de cesser à n'importe quel prix, même celui de totalement devoir se soumettre aux desiderata allemands, à mesure que grandissait de manière manifeste l'urgence de ce que chacun aurait à faire pour aider face à la chose allemande.

Parmi l'ensemble des bêtes de foire à la réflexion désastreuse que cette guerre a produites, celles au sein des "toupets obséquieux" ont été parmi les plus remarquables. Avec leurs airs profondément inspirés, ils en reviennent en permanence au fait que les torts sont partagés. Voici pour ainsi dire, leur conception de l'impartialité. J'imagine que si un taureau venait à empaler la sœur de l'un d'eux, ils diraient qu'il y aurait des torts à relever des deux côtés ; que la sœur d'untel n'aurait pas dû s'aventurer dans le pré, qu'elle n'aurait pas dû porter de chapeau d'un rouge si criard et que s'il se trouvait qu'elle fut une vache plutôt que la sœur de quelqu'un ; les choses auraient pris une tournure bien différente. Au regard de l'Histoire des quarante dernières années écoulées, le "toupet obséquieux" tente bien en permanence de minimiser l'offense de l'Allemagne à l'encontre de la civilisation et tente de lui trouver des excuses. Lui, ce "toupet obséquieux", agit ainsi non pas par véritable passion pour ce qui est faux, mais par habitude, et au regard des circonstances et de par sa disposition, il est passionnément en aversion contre l'action des foules vulgaires et contre l'idée d'ajouter un sacrifice personnel à une cause commune. Il trouve ainsi des justifications à accorder à l'Allemagne et malgré l'échec de ces dernières, il cherche une défense face à la vague qui s'élève contre sa petite personne, quitte à noircir le positionnement des Alliés à un point égal à celui de l'Allemagne. Et lorsque finalement cette ligne est franchie, il en revient à se positionner face aux autres de manière également extraordinaire. Vous pouvez ainsi découvrir au sein d'un titre de presse pacifiste et parfois au sein de l'énoncé même d'un seul auteur, deux propos tout à fait contradictoires. Le premier est que l'Allemagne serait si invincible qu'il serait inutile de prolonger la guerre, en l'absence de la possibilité pour les

Alliés de pouvoir faire le moindre effort à même de produire la moindre amélioration matérielle pour leur position. La seconde est que l'Allemagne est si profondément meurtrie qu'elle est désormais prête à abandonner sa belligérance, y mettre un terme et accepter d'indemniser en totalité les pays qu'elle a forcé à entrer en guerre. Et lorsque finalement les faits sont à-même de mener à la vérité selon laquelle l'Allemagne est profondément vicieuse et impénitente, qu'elle est progressivement et définitivement battue par la raison, le courage et la persévérance des anonymes que comptent les Alliés, alors le "toupet obséquieux" se résout à son ultime absurdité défensive. Il invente de toute pièce une psyché nationale en Allemagne. Celle-ci, à en croire le fruit de son imagination, nous aime profondément et souhaiterait être notre meilleure amie. L'Allemagne nous a toujours aimé. Les Allemands sont des personnes aimantes et désintéressées. Ils se sont quelque peu fourvoyés, mais ils sont bien gentils, alors cessons donc de vouloir remettre cela en question. Cependant, méfions-nous de l'idée de vouloir battre l'Allemagne, prenons garde à ne pas l'humilier, car effectivement viendraient les problèmes. L'Allemagne pourrait commencer à ne plus nous apprécier. Elle imaginerait un plan de vengeance, se détournant de son innocente ambition d'antan, pour envisager la haine. Quelles sont nos obligations à l'égard de la France, de l'Italie, de la Serbie ou de la Russie ? Quel est le prix de la tranquillité de quelques milliers d'Herero, de ces petits millions de Belges dont le nombre n'a de cesse de diminuer face au risque terrible du danger que représente l'Allemagne ; le plus terrible d'entre eux : celui de provoquer son hostilité permanente.

À un Français avec lequel je conversais et face auquel je présentais cette problématique, je demandais : « Que va-t-il advenir de l'Allemagne, si nous sommes capables de lui faire ceci et cela, ne risque-t-elle pas de se mettre à avoir des rêves de Revanche ? ».

Et il me répondait : « Ils vont devenir anglophobes » et après une brève réflexion il poursuivait, tel pris d'une illumination : «

à la longue le pire sera pour vous ».

---

## **4. La renaissance religieuse**

L'une des choses indiscutables à propos de la guerre, et cela me semble vrai aussi bien en France qu'en Grande-Bretagne et à une échelle moindre en Italie, est qu'elle provoque un très large volume de pensées et de sentiments religieux. La Russie à ce propos se fait peu entendre présentement, mais on peut imaginer qu'un parallèle existe. Les gens habituellement religieux ont été menés vers de nouvelles dimensions de réflexions profondes quant à la nature de la réalité et de la sincérité des choses tandis que des personnes n'ayant jamais pensé à la religion avant y pensent désormais. Mais, ainsi que je l'ai déjà souligné, avoir des réflexions ou des sentiments à propos d'un quelconque sujet ne peut avoir de valeur permanente car c'est une chose bien différente que celle que de l'avoir véritablement digéré. Une chose est bien différente s'il y a eu un changement dans sa relation à elle ou dans sa distance vis-à-vis d'elle et c'est une réflexion bien différente que celle que de se demander s'il y a désormais un changement définitif au sein du ferment universel que représente la religion. Sans quoi, le dormeur peut bien faire un songe récurrent, il sera amené à oublier une fois encore...

Maintenant, en aucun cas, il n'y a d'activité de réflexion mentale du peuple plus inutile et superficielle que ces excitations autour de la religion. Cela a été le cas de tous temps lors de ces regains de popularité pour la religion. La quantité de ceux qui se trouvent impressionnés, pour quelques jours ou quelques semaines et qui se retrouvent à lire la Bible ou se déplacer vers un nouveau lieu d'adoration ou se mettre à prier ou à jeûner ou encore se découvrir une gentillesse ou un altruisme est énorme en comparaison de la quantité dérisoire de gens dont les vies se retrouvent définitivement changées. L'effort nécessaire pour un contemporain de dissiper cette futilité est toujours considérable.

Et au sein même de cette futilité que je souhaite dissiper, résident les efforts considérables faits en Angleterre par l'Église anglicane pour attirer à son égard une attention favorable vis-à-vis des questions relatives à la guerre. Je suis ainsi revenu des champs de bataille de la Somme pour trouver la paisible verdoyance de l'Essex et de ses bourgs envahis par une quantité de dames vêtues de robes bleues ornées d'une grande croix blanche, qui, bien malgré la présence des infirmières, visitaient toutes les maisons en s'étant investies d'une mission sans que l'on puisse être certain qu'elles y aient été invitées. Selon les conclusions de mon analyse, il aurait été question de quelques incantations magiciennes comme si elles auraient été à même d'apporter une réponse satisfaisante à cette problématique qu'est la guerre, et ce, grâce à la convergence des prières et à l'assiduité religieuse. Ces missionnaires semblaient timides à l'idée de se confronter à ma personne alors qu'en tant que pauvre communicant, je m'imaginais être un projet porteur d'espoir pour ces anglicans. C'est finalement par le biais de notre personnel de maison qu'ils sont venus s'enquérir de la disposition et de la contenance de mon épouse et de moi-même. Ma femme a consulté nos domestiques qui semblaient très concernés à l'idée de se détourner de cet appel et, tandis que je respecte la chrétienté suffisamment pour détester son identification à des procédés magiques, la mission s'est retirée, civilement repoussée. Mais cet incident a éveillé en mon esprit une curiosité dérangeante quant à la nature actuelle des thématiques et activités de l'Église anglicane. Le fruit de mes réflexions aura été de conclure que l'Église devient toujours plus incohérente et de moins en moins religieuse que ce que je l'aurais supposé être.

L'organisation donne vie aux procédés matériels et achève ceux qui sont mentaux et spirituels. Il ne pourrait y avoir d'exemple plus criant de mélancolie que le spectacle donné actuellement par les églises anglicanes et catholiques. L'une usant du tragique vacarme de la guerre pour vanter un discours à coups de feu. L'autre trop paralysée par ses connexions politiques avec l'Autriche et l'Allemagne méridionale pour oser

clairement dresser des oppositions morales quant à la nature de cette guerre. Au détour des premières phases de cette dernière, l'Église établie d'Angleterre passait inaperçue ; cela n'est plus le cas. Mais on peut douter que cette situation ait évolué à son avantage. Selon moi, c'est une véritable déception. J'ai toujours tenu en très haute estime les valeurs intellectuelles qui se sont cristallisées chez les chefs religieux des communautés anglicanes et catholiques. L'Intelligentsia britannique si imbue d'elle-même est toujours encline à se moquer de ses membres, mais je ne vois pas comment une personne impartiale pourrait remettre en cause l'énergie intellectuelle du père Bernard Vaughn, la vigueur de sa verve, la richesse de sa pensée et la diversité de l'information qu'il prodigue et qui n'aurait d'égale que celle de l'influent publiciste établi qu'est M. Horatio Bottomley. On peut longtemps chercher parmi les personnes établies l'équivalent de l'évêque de Londres. Néanmoins, il est impossible de réfuter l'impression de vulgarité que m'a inspirée le travail récent de ce monsieur depuis qu'il a pris la direction de la Mission nationale. S'étant découvert un goût pour le kaki, il a récemment été vu en train de prêcher en extérieur à l'adresse des foules de Londres du côté de Tower Hill, de Piccadilly et d'autres endroits bruyants. Avec mon obsession pour les humanités et ayant toujours été impressionné par l'infériorité des arguments matériels face à la morale ; j'aurais bien volontiers troqué le spectacle de deux Zeppelins dévorés par les flammes contre celui de cette ferveur ecclésiastique. Mais ainsi va la vie et je fus obligé de bien vouloir croire les témoignages de la Presse et les descriptions de ses auditeurs et autres témoins oculaires. Il n'en demeure pas moins qu'ils ne m'ont laissé que peu de doutes quant à la regrettable superficialité du propos de l'évêque.

Nous avons une multitude de gens contrits à l'idée de ce qu'ils ont perdu, se sentant investis d'une noble cause, une noble cause qui nécessite du soutien, restés perplexes face à la réalité du mal et de la cruauté, s'interrogeant dans leur quête de Dieu. Qu'est-ce que la Mission Nationale a à offrir ? Sur Tower Hill, l'évêque semblait se débattre avec le concept selon lequel dix mille

l'année n'était pas trop d'un salaire à destination d'un homme sujet à tant de dépenses. Constatant qu'il n'irait pas bien loin ainsi, il déclarait qu'au pire deux mille feraient l'affaire. Un jour, lorsque l'église s'intéressera à la nature de son fonctionnement, j'imagine que ces évêques auront peut-être le loisir d'apprendre au sein de leurs diocèses l'état général de l'opinion à leur égard. L'évêque de Londres était bien évidemment tout à fait inconscient de l'automatisme de la réaction qu'il provoquait au sein de l'opinion des acerbes socialistes présents parmi ses ouailles. Leur première interrogation aurait été de comprendre par quel mystère ce dernier en serait arrivé à estimer qu'il avait besoin d'une rallonge d'encore deux milles livres pour ses dépenses annuelles. En quoi les mériterait-il ? Et les mérite-t-il véritablement ? ! En second lieu, ils auraient probablement souligné que quant aux standards en termes de logement, de robe, de nourriture et de loisir auquel il avait droit, ce dernier devait probablement s'en tirer un tout petit peu mieux qu'eux. Ce n'est pas comme s'il existait la moindre preuve que la pureté vertueuse de quiconque soit à même de surpasser le montant des revenus exigés par ce dernier. Enfin pour conclure, certains parmi ses ouailles d'alors restaient très insatisfaits du silence pesant quant à la question de la proposition actuelle de mutualiser l'ensemble des allocations du clergé afin que les vocations de l'église puissent profiter à tous. Il s'agit là d'une proposition raisonnable, et si les évêques sont prêts à débattre des montants leur étant alloués plutôt que de prêcher afin que chacun intègre le royaume de Dieu dans l'au-delà, autant que ces derniers Lui fassent face et Lui soient confrontés. Plus vite ils accepteront cette idée, plus vite son acceptation sera perçue comme ayant été faite dans la grâce. C'est à partir d'apologies personnelles de ces évêques que ces mêmes évêques ont soulevé la question d'une exemption pour le clergé militaire. Une situation qui en contraste de celle des Français est tout à fait au désavantage des églises britanniques.

A l'occasion de sa participation à l'émulation de Piccadilly pour le compte de la Mission Nationale pour l'espoir et la repentance, l'évêque n'a pas abordé le sujet de la politique mais

bien celui du sexe. Il a distillé à son audience un propos de la teneur de ce que l'on trouve distribués sur des prospectus à la sortie des salles de Cinéma, des rassemblements du White Slave Traffic et autres dénonciations à l'encontre des Night Hawks, si tant est que l'on puisse définir de quoi il s'agit. A cette occasion comme pour d'autres, l'évêque n'a pas manqué de rappeler qu'il était lui-même un solide célibataire, prodiguant avec éloquence la nécessité de faire face à la chute du taux de natalité et la nécessité pour l'ensemble des personnes mariées, des plus paupérisées jusqu'aux sommets de la société, d'avoir des enfants en nombre. Après tout, le sexe est, à l'instar d'une diète, qu'une question de conduite et quelle conduite... mais il ne s'agit en rien d'une question de religion ! Le monde se trouve tendu par le désordre international, par la monstrueuse tragédie de la guerre et ces petits sujets enflammés de l'ordre des indulgences et de la procréation apparaissent comme étant autant en rapport avec les vastes problématiques nous concernant tous que l'absurdité de discuter de la nature digeste de tel pain fraîchement sorti du fournil. C'est tourner autour du pot. C'est embuer la vision de ce pot qui est pourtant l'essentiel du sujet, à savoir la vénération négligée du règne de Dieu. Le péché qui pervertit l'âme de l'Homme n'est nul autre que celui de la guerre ; de cette guerre. Il s'agit de son égotisme nationaliste et de la dévotion des hommes pour les loyalismes, les ambitions, le sectarisme, les églises, leurs dissidences, leurs divisions et leurs agressivités qui sont un outrage à l'encontre du royaume universel de Dieu.

---

## **5. L'énigme des Britanniques**

L'ensemble des citoyens français que j'ai rencontré en France ne semblaient n'avoir en tête et sur la langue que le sujet de l'Angleterre. Les Anglais amènent avec eux une atmosphère qui leur est propre. A commencer par leur laconisme et le fait que je n'ai su déceler chez eux la même vigueur d'analyse que celle des Français, qui ont fait montre d'une détermination certaine

à comprendre ce qui a mené à la réaction Franco-Anglaise. Au détour de mes réflexions qui se veulent intellectuelles, je ne peux qu'admettre l'unilatéralité de ma sympathie pour les Français. Les Anglais eux, ne pourront jamais énoncer ou concevoir clairement quoi que ce soit tant qu'ils ne se seront pas délestés de l'impérieux besoin de faire apprendre le Grec des premiers chrétiens et de dégager des sciences humaines éhontées de leurs écoles publiques et qu'ils n'auront pas au contraire su sincèrement embrasser la nécessité d'étudier véritablement ces sujets. Notre compromis anglican n'est rien d'autre qu'un rhume fallacieux au sein du cerveau britannique dont l'éducation n'est rien d'autre qu'un entraînement à la fuite en avant. Cela toujours été un lamentable état de fait, mais désormais d'autant plus lamentable en raison de l'occasion manquée qu'aurait été celle de réunir la concorde entre Français, Italiens et Anglais, dans la seule perspective de l'élévation du bien commun de l'humanité. Des années durant, il y a eu nombre d'études systématiques entre France et Angleterre par le biais des Anglais. Pourtant parmi les meilleures réflexions quant à la nature de l'opinion britannique et de la réalité des questions sociales qu'elle se pose actuellement, les meilleures ont été publiées en France. Or, il n'y a eu que peu ou pas de réciprocité à cet égard. Les Anglais lorsqu'ils sont en France ne semblent restreindre leur analyse qu'au petit cercle de la Vie Parisienne, comme s'il s'agissait de l'unique chose à laquelle ils auraient été en droit d'attendre d'après leurs lectures de la littérature française.

Il ne peut y avoir le moindre doute au sein de n'importe quel esprit raisonnable quant au fait que cette guerre va étroitement resserrer les liens franco-britanniques. Aucun n'irait se risquer à quereller l'autre pays d'ici les cinquante prochaines années. Ils ne peuvent que se résoudre à jouer un rôle central dans la ligue mondiale des Nations pour la préservation de la Paix. Il ne s'agit pas là de discuter de la matérialité d'une potentielle union car il ne peut tout simplement qu'en être ainsi et pas autrement. Pourtant tout aussi remarquable soit l'émoi des Français dans la volonté de vouloir tout savoir et tout comprendre de l'actuel esprit anglais



afin de tirer le meilleur parti de l'inévitable nécessité de cette union, l'étrange incurie des Anglais (pour utiliser le terme à la mode) à ce propos atteint des sommets monumentaux.

Ainsi, il n'y a que peu de choses à dire quant à ce que les Anglais pensent des Français, car de pensée il n'en est guère. Ils ressentent des émotions à leur égard. Au moment de l'explosion de la guerre, tandis que la capacité des Français à faire face pouvaient être remises en doute, il semblait émaner en Grande-Bretagne un vaste sentiment de fraternité à l'égard de la France, comme si la Grande-Bretagne venait de se découvrir un nouveau réflexe familial. Si la France s'était effondrée comme un château de cartes, les Anglais se seraient évertués avec passion à rétablir son autorité. C'est désormais de l'histoire ancienne. Les Anglais ressentent toujours une fierté fraternelle, mais ils semblent aveuglés par leur mutisme. Depuis que la bataille de Verdun a été initiée par les Allemands, la France a fait une formidable remontée, telle que personne ne l'a vu venir. Il semblait tout à fait impossible pour l'ensemble d'entre nous de s'imaginer que France comme Allemagne au sortir de 1915 seraient capables de poursuivre encore une année de plus. A l'époque c'était comme s'il y avait véritablement une crainte en secret à l'égard de l'avenir de la République française. Celle-ci s'est désormais muée en une confiance et une admiration sans réserve. Et dans leur stupéfaction, c'est comme si les Anglais avaient réussi à oublier l'exceptionnel effort produit par leurs millions de soldats et les innombrables fusils et flots de biens et de munitions injectés en France afin d'assurer la vengeance de la petite armée de Mons. Il nous apparaissait alors comme naturel que nous devrions apporter notre participation. J'imagine que cela semblait tout à fait merveilleux, mais en tant que citoyen anglais lambda tel que celui que je suis, je ne trouve rien du tout de merveilleux en cela. Je n'ai pas su déceler la dimension merveilleuse lors du survol de Martinpuich par les avions britanniques sans que le moindre Allemand soit alors en vue. Puisque Michael les y voulait, finalement ils y furent allés.

Il y avait en France avant la bataille de la Somme une belle dimension de doute quant à la réalité de cet effort britannique. Tout cela avait déjà été dissipé à l'époque de mon arrivée en août à Paris et il n'y avait plus la moindre ombre de doute quant à la loyauté et à la puissance des voisins anglais. Ces assurances préliminaires se devaient d'être, car c'est dans la nature même de l'esprit français que de se plaindre et de critiquer et il ne fallait surtout pas s'imaginer que la critique des méthodes et des détails puisse entacher cette belle fraternité ou mettre en péril la confiance mutuelle qui est l'essence même de cette relation Anglo-Française.

---

## **6. Les changements sociaux en marche**

L'impression qui m'est faite de la réflexion au sein des communautés d'Europe est que ni la classe des officiels, ni celle des rentiers est à même de correctement concevoir sa pensée clairement, elle semble être le fruit d'inadéquations et presque d'un esprit retors. Idem quant aux Églises à peine capables de gaspiller leur peu d'énergie en une futile et égocentrée promotion. Il en va de même pour la classe travailleuse si méfiante et tournée vers ses propres intérêts plutôt que de chercher à comprendre en quoi une vision plus large de l'idée générale de la reconstruction serait à même d'enfin abolir le profit en tant que visée primordiale du système économique. Pourtant il existe bel et bien un considérable mouvement en faveur d'une telle reconstruction. Mais rien ne saurait être plus trompeur qu'une analogie sans rigueur. Au cours des mornes années qui ont suivi les guerres napoléoniennes, souvent décrites comme étant un précédent à nos aspirations contemporaines, le sens du service pour la collectivité semblait proche de zéro. Or, il ne semble jamais avoir été plus fort ou plus diffus qu'il ne l'est aujourd'hui.

Oui, mais un service à quel égard ?

J'ai à ce propos mes propres opinions très arrêtées et la chaleur de mon sang ne peut qu'inévitablement les influencer. Ainsi je considère que cet élan pour servir la collectivité ne peut être satisfait uniquement que par l'acceptation du fait que l'humanité est le fruit de Dieu, notre éternel Seigneur ; par conséquent, servir les besoins de l'ensemble de la communauté ne saurait être une chose accomplie que par le biais de l'authentique vénération de ce dernier. Mais aussi avide que je souhaiterai l'être d'être en mesure de me saisir d'une quelconque preuve de la réalité de cette idée, je ne peux malheureusement que constater qu'il n'en est rien. Je perçois bel et bien dans la société une sorte de quête à destinée d'entités qui nous dépassent, et la dévotion est le fruit le plus évident d'une telle tendance. Néanmoins, les corps religieux si bien articulés autour de leurs insignes, de leurs crédos et de leur volonté de survivre à tous qu'importe le moyen, me semblent entraver les hommes et l'épanouissement de leur foi de la même manière que le vendeur de légumes se tient entre l'affamé et les victuailles sur son étal. Leurs activités actuelles sont une nuisance quasiment insupportable. Qui peut oser prononcer le nom de « Dieu » et somme toute chercher à immédiatement l'assimiler aux thèses nichées dans l'orthodoxie fumeuse que l'on fait sienne ? Ce qu'un homme doué de raison devrait entendre par « Dieu » ne devrait être rien d'autre que « Dieu ». Plus l'on débat et l'on cherche à définir la nature de Dieu, plus Il demeure d'une ultime simplicité. Le Judaïsme, la Chrétienté, l'Islam et l'Hindouisme moderne s'accordent tous à dire qu'il n'y a qu'un seul Dieu, maître et seigneur de l'Humanité tout entière et en permanente obstruction face à la cruauté, au désordre, à la folie et au gâchis de cette dernière. Selon moi, ce qui s'ensuit en termes de réflexion ne peut être qu'une unique chose. Le fait, ainsi, que n'importe quel roi ou n'importe quel gouvernement d'aucune sorte ne puisse être considéré autrement que comme vassal, rebelle ou comme une usurpation régionale au sein du royaume de Dieu. Mais aucun corps religieux établi n'a jamais eu le courage et l'honnêteté de bien vouloir insister à ce propos. Tous cherchent à flatter le nationalisme du pouvoir et de ses

princes. Ils n'existent que pour la flatterie. Nulle religion établie n'existe en notre monde dans un autre but que celui de pervertir, exploiter et gâcher le penchant naturel de l'homme pour le divin.

Cette conviction que la seule manière pour l'Homme de servir son propre salut ne peut se faire que selon les règles du royaume de Dieu m'apparaît comme si évidente et si ultime que selon moi tout esprit correctement conçu ne peut qu'inévitablement en arriver à la même conclusion. Au point que face aux débats de ces concepts politiques artificiels, je me conçoive quasi tel un joueur de carte épiant le jeu d'un aveugle en train de bluffer. Cet aveugle aura beau tâtonner du bout des doigts dans les recoins les plus obscurs ou s'agripper au mobilier comme pour tenter de se raccrocher aux branches, il lui faudra à la fin inévitablement se rendre compte, accepter et ressentir l'évidence de la seule voie vers laquelle tendre pour disposer des pierres angulaires dont il a besoin pour la reconstruction.

Certains des Italiens et Français avec lesquels j'ai discuté disaient se battre pour la « Civilisation ». Voilà un des synonymes du royaume du divin, terme que j'ai d'ailleurs entendu des Anglais utiliser. Mais la plupart de ce qui compose la pensée actuelle en Angleterre continue à s'égarer, tournant le dos à la lumière. La plupart piaillant à propos d'idées secondaires faites de carton-pâte. J'avais auparavant un petit ouvrage, fruit du travail conjoint du Dr Grey et de M. Turner, un ancien directeur d'établissement public et un manufacturier et qu'ils avaient intitulé *Eclipse ou Empire ?* – le titre original *World Might or Downfall* étant déjà pris. C'est un livre dont la publicité avait largement été diffusée, pour lequel il semblait quasiment impossible d'éviter les encarts à la lecture des colonnes de la Presse et qui avait largement été placardé sur les panneaux des bords des routes. Somme toute c'est là une œuvre tout à fait bien conçue et à même d'éclairer son lecteur, appelant à plus d'éducation et d'une meilleure qualité, pour plus de méthode scientifique, moins de méfiance entre les classes, plus de compréhension et de didactique au sein de la société et pour un traitement plus juste et plus franc du salariat.

Mais pourquoi avoir besoin de faire appel à de tels idéaux ? Fallait-il les énoncer car ils semblent justes, car les accomplir servirait Dieu ?

Absolument pas. Mais autrement, cet étrange empire tentaculaire qui est le nôtre ne pourra qu'être relégué à une place de second rang de l'ordre mondial. Ces deux auteurs semblent véritablement avoir la conviction que le salarié ramolli, le bourgeois encore plus mou, le responsable négligeant, le chef d'établissement conservateur, l'avare usurier et l'obstruteur aisé soient soudain confrontés à une telle éventualité et alors terrifiés que cette chose appelée Empire soit soudain éclipsée. Comme si alors leur soif de pérennité pour cette gloire impalpable qu'ils appellent « L'Empire » et qui écrase leurs semblables serait à même de leur faire réaliser leurs errements et les rendrait plus énergiques, plus dévoués, plus aptes. Ils s'imaginent qu'un tel idéal va changer le quotidien des hommes... Je sympathise avec leurs propos mais déplore la conception de ce qui les motive. Si les hommes ne s'appliquent pas à leur propre vertu, ils ne risquent pas de s'évertuer à quoi que ce soit. Si déjà ils n'ont pas la haine du travail bâclé, pourquoi auraient-ils la haine des Allemands ? Ce concept d'Empire du côté de l'impérialisme britannique, depuis le temps de Disraeli, se fait en tentant de quémander enthousiasme et dévotion. Il s'agit, je le dis, d'un concept bien trop large pour les esprits étriqués et bien trop étroit et limité pour ceux plus larges ou raffinés. Il laisse de côté, Français, Italiens et Belges et toute la fraternité de sang des Alliés. Il n'y a là aucune véritable force de conviction. Nous, Britanniques, ne sommes pas naturellement impérialistes : nous sommes bien au-delà, ou bien moins que cela. Depuis maintenant deux ans et demi nous combattons l'impérialisme dans sa forme la plus extrême. Il s'agit d'une bien piètre motivation que de vouloir faire le bien en tentant de costumer le mal auquel nous faisons face.

L'homme aveuglé doit à nouveau se jeter là-dedans.

Une fois la bonne réponse captée, elle répond non seulement à la question de pourquoi les hommes se doivent d'aider leur prochain mais aussi de pourquoi les nations doivent cesser de s'armer et de comploter face aux autres nations. La problématique sociale n'est rien d'autre que la problématique internationale en détail, tandis que la dimension internationale n'est que le gros de la problématique sociale.

Mes biais s'imposent ici à moi dans leur ensemble. Je vois les individus impliqués au sein des enjeux économiques, sociaux ou du commerce international comme avides de mettre un terme à ce conflit, usés du gaspillage, de la douleur et de la mort qu'il comporte. Mais afin d'y mettre un terme il faut bien que chacun accepte de lâcher ses prétentions agressives et inélégantes. Le salariat est malade rien qu'à l'idée de toujours plus de grèves et de revendications au sortir de la guerre. L'industriel est lui malade à l'idée de se reconfronter à la concurrence et impatient de retrouver une main-d'œuvre servile. Tout le monde en a marre de la guerre. Mais comment mettre un terme à ces conflits sociaux sans accepter de définir et de reconnaître que le bien commun ne peut exister que par l'accomplissement du royaume de Dieu ? En quoi détourner la dévotion des uns en un amour pour une entreprise, une solidarité de classe, la République française, la Pologne, l'Albanie, en une loyauté à l'égard de George d'Angleterre, d'Albert de Belgique ou du duc D'Orléans, en quoi cela -cela me dépasse- serait-il un intermédiaire vers un véritable abandon profond ? Il nous faut un standard si universel que lorsque le plaquiste s'adresse aussi bien au bâtonnier qu'à la duchesse, lorsque le mohican se tourne vers le mousse de Limehouse, que le vétéran d'Anzac regarde le partisan du Sinn Féin ou le cantonnais et qu'on leur demande : « Vous deux, en quoi œuvrez-vous ? ». Alors, par « ouvrage », on ne peut qu'uniquement comprendre qu'il est question du royaume de Dieu.

Peu importe pendant combien de temps il lui faut chercher le bien et mettre un terme aux querelles, l'aveugle arrivera

nécessairement à cette même conclusion ; car bien malgré les milliers d'autres concepts auxquels il tente de se raccrocher, rien d'autre n'est en mesure de satisfaire ce dessein.

---

## **7. La Fin de la Guerre**

Laissez-moi donc ici brosser le portrait de ce qui me semble être l'essence de ce qui serait à même de porter une organisation des nations. Certains éléments que l'on retrouve dans mon exposé sont tout à fait banals et communs à l'ensemble de ceux qui réfléchissent à la question, d'autres sont de ceux sur lesquels on s'attarde bien moins. J'ai brodé ça et là une chose avec une autre, les propositions d'untel ou untel et il me semble qu'il est ainsi possible d'énoncer une solution qui serait acceptable pour la plupart des hommes de notre monde se voulant être raisonnables. Pour commencer, il faut directement considérer des bains de sang tels que ceux de Dinant, de Louvain et du Lusitania non pas comme des nécessités mais comme les symptômes d'un mal ; que les explosions de colère qui appellent à la vengeance et aux châtiments sans apporter de réel progrès pour une résolution soient écartés. Alors peut-on commencer à concevoir l'éventualité d'une union des nations pour notre monde. Laissez-moi donc encore dresser les grandes lignes de cette pacification. Ses principes reposent les uns sur les autres, chacun étant interdépendant de l'autre.

En premier lieu, il est entendu qu'il faudrait un traité commun entre toutes les grandes puissances de notre monde, les engageant à un certain nombre de nécessités.

Ainsi il faudrait que le peu de grandes puissances industrielles à même de produire des armes de guerre modernes s'emparent et contrôlent totalement cette industrie à l'échelle de la planète et sans jamais laisser aucune autre partie se joindre à leur club. C'est une tâche bien plus aisée qu'il n'y paraît. La

guerre s'étant tant développée mécaniquement qu'aujourd'hui ses tenants et aboutissants ne semblent reposer que sur le bon vouloir de quatre ou cinq géants industriels.

Ensuite vient le concept de Ligue pour la Paix. Il faudrait avoir un tribunal international qui règle les questions et les enjeux des différents internationaux. Les pouvoirs dominants se devraient de ne maintenir troupes et marines que dans la seule optique de garantir l'application des décisions d'une telle cour et il leur faudrait s'engager à attaquer et supprimer toute force parmi eux qui chercherait à augmenter son attirail de guerre au-delà des limites établies.

Tout cela a déjà été bien abordé sous bien différents aspects. Mais jusque-là cela ne suffit pas. C'est ignorer la primauté des méthodes de la guerre économique qui promeuvent et encouragent les conflits modernes internationaux de manière inextricable. Si nous sommes prêts à aller loin en termes de contrôle à l'international, il faut persister afin que le Tribunal international puisse être en mesure d'apprécier, de contrôler et de décider d'abolir n'importe quel tarif ou privilège localisé qui seraient si injuste ou sérieusement énervant qu'il puisse provoquer le courroux des autres états ou affecter les relations internationales quant aux questions de taxations, de quarantaine ou d'embargo. De plus, il lui faudrait pouvoir étendre et contrôler les prérogatives données au Bureau international de l'Agriculture à Rome en ayant un droit de regard sur le contrôle des matières premières. Il lui faudrait aussi pouvoir régir les lois de nos océans, en s'assurant d'établir des règles de transport de marchandises équitables et dans l'intérêt de tous. En l'absence de ces garanties, il ne serait quasiment pas capable de gérer le trafic de certains types d'armes, ni de prévenir le fait que certains pays en étouffent d'autres par le biais de guerres commerciales. En rien cela ne permettrait d'abolir la guerre.

Maintenant, il ne me semble guère que les gens aient une pensée claire à ce propos. C'est quasiment une exception parmi



ceux en pourparlers pour la paix que de considérer l'absolue nécessité d'un accès libre aux ressources naturelles ; du charbon en passant par les produits exotiques. Pour ce faire, qu'un libre export sans règles tarifaires contraignantes soit possible et que la reconnaissance de tels principes par une cour internationale soit intrinsèque à celle de l'idée de paix mondiale permanente. Une paix qui ne prodiguerait que vaguement le fruit de ces principes ne saurait alors écarter l'épée de Damoclès qu'elle tenterait d'ignorer. Et une « paix » incapable de restaurer les industries de la Belgique, de la Pologne ou du Nord de la France ne saurait qu'imposer une nouvelle « guerre après la guerre » en obligeant les Alliés à surtaxer l'Allemagne au sein d'une économie amère. Cette reconstruction bien évidemment est une condition implicite à n'importe quel effort dans l'optique d'établir une paix économique mondiale.

Ces concepts une fois arrangés pour notre avenir, il faudrait poursuivre plus loin en instaurant une commission internationale des frontières, dont les statuts seraient définis par certaines conditions convenant aux belligérants afin de redessiner les cartes d'Europe, d'Asie et d'Afrique. Cette guerre est l'occasion peut être unique pour notre planète de retracer des limites naturelles sur une « carte de l'Humanité ». Un planisphère alors à même de garantir un maximum d'homogénéité et le minimum de liberté économique se faisant dans le respect des communautés. Tous les gens idéalistes rêvent de la restauration de la Pologne. Mais c'est une gaminerie que d'imaginer la satisfaction d'une nation polonaise en ayant la Posnanie encore sous le joug de la Prusse, amputée de Cracovie et sans un port en mer Baltique. Ces exigences de la Pologne pour atteindre une telle apogée territoriale auraient pourtant un plus grand prix à payer que n'importe laquelle des idées arrêtées des belligérants du Congrès.

Au-delà de ce Tribunal international, si nous voulons effectivement nous prémunir de la guerre, il faudrait que ce dernier puisse être en mesure d'intervenir au sein des affaires

de n'importe laquelle de ces contrées ou régions à même de provoquer un désordre manifeste et afin d'en protéger les ressortissants étrangers alors présents, qu'ils y soient de passage ou y ayant des intérêts pour des biens comme des personnes et bien que n'en ayant pas la citoyenneté.

De tels accords, ainsi que je l'ai déjà indiqué, seraient à même de tirer la politique internationale du désespoir du misérable bain de sang qu'incarne ce présent conflit. Il s'agit là, j'ose l'imaginer, d'apporter la quiétude à tout homme raisonnable quel qu'en soit son pays d'origine. Mais pour y arriver, il faut nécessairement l'implication d'individus aussi peu concernés que ceux qui composent le peuple américain et que ces derniers y œuvrent en pesant de leur poids. Il faut absolument confronter ce monde à une autorité d'une telle sorte qu'elle puisse surpasser ce conflit même au-delà de ce que l'on considère comme raisonnable. Sans quoi jamais l'esprit des hommes ordinaires ne saurait l'envisager sous l'angle d'une proposition à l'aspect pratique. Je ne vois pas la moindre graine à même de faire germer une telle idée dans ce qu'il reste des champs de batailles européens. C'est donc une occasion suprême pour l'Amérique. Et pourtant en une telle situation c'est tout simplement le fruit du bon sens et la solution qui ne peut que satisfaire un Allemand rationnel tout autant qu'un citoyen anglais ou français. Il n'y a rien à cet encontre sinon que le préjudice des choses tout à fait nouvelles.

# Note de l'éditeur

Herbert Georges Wells est bien connu pour avoir écrit au début du vingtième siècle des romans de science fiction tels que “L’homme invisible”, “La Machine à explorer le temps”, “La guerre des mondes” ou “L’île du docteur Moreau”, mais il l’est moins pour avoir inventé et écrit les règles d’un des premiers “wargame”, ce qui est devenu aujourd’hui une catégorie de jeux à part entière. C’est ce qu’il fait avec les règles de “Little Wars”, dont un chapitre entier est consacré au “Krieg Spiel”, développé cent ans plus tôt par Georg von Reisswitz, dont il étend les règles au sien. Cent ans plus tard, nous voulons redonner vie à ce jeu de guerre, en animant les gravures marginales originales de l’illustrateur J. R. Sinclair sur des planches en carton découpées, permettant de jouer à ma proposition de synthétique de jeu avec des canons à élastique, “Jeu de Guerre”.

Cette sélection de textes de Wells montre son intérêt pour la guerre dont vient sa profonde conviction pacifiste. D’abord dans ses “Anticipations”, où il cherche à optimiser au mieux l’appareil militaire qu’il imagine dans le futur, mais aussi où il entrevoit le combat d’influence que sera le “soft power” de l’empire Américain. Ensuite en 1913, dans “Little Wars”, dans l’air ambiant du conflit mondial qui n’a pas encore éclaté, et où il conçoit les règles d’un des premiers jeux de stratégie, à la fois pour montrer l’horreur et l’absurdité de la guerre, qui se fait encore sans fusil, avec de la chair à canon. Enfin en 1917, avec “War and the Future”, considéré comme un livre de propagande de guerre américaine, écrit lors de son passage en 1916 au front français de Soissons, où il se moque de ceux que le combat excite alors qu’il élabore un projet de paix perpétuelle.

On pourra apprécier son style aux circonvolutions impromptues et ses comparaisons insolites. Plusieurs fois, il exprime sa profonde humanité, mais on a l’impression que la bienséance l’empêche d’être trop sentimental, malgré le flot

d'insultes imaginées répandu par sa plume. Pour Wells la guerre n'est pas un jeu, c'est une absurdité. Le jeu est un remède à la guerre, comme l'est la science-fiction, car sa projection dans le futur aboutit à l'inexorable union des nations. Il donne néanmoins sa stratégie, froide, implacable, à la fois avec les armées de mitrailleurs à bicyclette et de dirigeables qu'il invente, mais aussi avec cette organisation des nations devant dépasser les conflits "même au-delà de ce que l'on considère comme raisonnable." C'est sa conclusion au retour du front. Voit-il déjà en anticipation l'utilisation de la bombe nucléaire par les américains en 1945, montrant la folie nécessaire à la paix mondiale, "Sans quoi jamais l'esprit des hommes ordinaires ne saurait l'envisager sous l'angle d'une proposition à l'aspect pratique."

C'est donc une série de textes dont la date est importante en regard de la Première Guerre mondiale (1914-1918). Il sont des témoins de cette époque, et l'œuvre de Wells que j'ai voulu animer, "Little Wars", nous regarde avec plus de cent ans d'histoire. Pour faire ce livre, j'ai voulu regrouper des textes autour de deux idées : la guerre et sa forme ultime pacifiste, les horreurs des guerres et de ceux qui les désirent. Peu traduits, peu publiés et lus en français, j'ai voulu qu'ils soient aussi le témoin de notre époque, résonant particulièrement avec la sienne, avec l'invasion de l'Ukraine en Russie en 2022, le retour des traditions autoritaires en Europe, et un combat pour les droits sociaux continu.

Voilà pourquoi nous avons fait certains choix de traduction afin de permettre au lectorat contemporain de pouvoir apprécier cette vision d'une autre époque. En 2020, le plus célèbre roman d'Agatha Christie a été renommé "Il étaient dix", et je pense qu'une des spécificités de notre époque que doit refléter la traduction, c'est le respect des sensibilités individuelles. Voilà pourquoi j'ai préféré effacer ou détourner les remarques sur le genre et la race du texte, avec l'accord des traducteurs. En effet, beaucoup de réflexions que partage Wells seraient révélatrices de

misogynie si elles étaient écrites par un de mes contemporains. Toutefois, j'ai la conviction que Wells était féministe, et que c'est pour cela qu'il a partagé sa vie avec des femmes comme Amber Reeves, Elizabeth von Armin, ou Rebecca West. Notre point de vue sur ces réflexions témoignent de notre époque et de son évolution par rapport à la sienne.

L'autre point commun de nos deux époques, c'est celle de l'explosion de la technologie, pour lui c'est le moteur à explosion, l'avion et le télégraphe, et pour nous c'est internet, le téléphone, et plus récemment, les Intelligences Artificielles. Cette traduction a été assistée par plusieurs outils informatiques, qui aident chacun dans la tâche, et relues par plusieurs traducteurs, rémunérés. Ce métier est en passe de disparaître. Malgré cela, la technologie ne permet toujours pas la perfection, et l'erreur reste humaine. La question des I.A. soulève de fortes convictions au sein des milieux créatifs, et elle me touche et m'intéresse aussi personnellement, voilà pourquoi j'ai voulu qu'elle soit présente sur ce projet, mais aussi entourée par des nombreux humains.

Je vis aujourd'hui en 2024 dans la mégapole urbaine que Wells imagine en 1901, je peux utiliser le transport ferré pour aller jusqu'à un squat de Berlin, nous avons tous un téléphone dans la main, qui relie toute l'humanité à sa noosphère, Internet. Tout le vivant est soumis à un processus de doublement régulier de la complexité informationnelle et biologique. Actuellement, la Synthographie, la génération de contenu assisté par ordinateur, est en train de révolutionner les industries créatives mais elle va peut-être bouleverser toutes nos individualités et notre façon de concevoir l'intelligence humaine, naturelle ou artificielle.

On a pu dire que l'eugénisme est le point noir de l'écriture de Wells. On sent en lui une profonde aversion pour ce qu'il surnomme le "peuple des Abysses", désignant le prolétariat, voire "lumpenprolétariat", mendiants et voleurs. Il est plus prêt à tendre la main à l'international qu'à son voisin d'une autre classe sociale, n'ayant pas accès au même niveau d'éducation que

lui.

Mais ce sentiment, presque haineux, vient de sa passion du savoir. Sa vie semble être portée par un enjeu intense. Il voulait expliquer et partager la connaissance, tout en amusant et en faisant peur. Il veut faire en sorte que les humains soient en pleine possession de leurs moyens pour se réaliser dans le monde. Pour cela, son œuvre sera l'écriture.

L'origine de cette passion se trouve presque dans le hasard. En 1874, âgé de sept ans et habitant Bromley au sud de Londres, il se casse le tibia; et, obligé de rester dans sa chambre, découvre la lecture. Plus tard, il rate ses examens parce qu'il a l'esprit trop occupé, entre autres parce qu'il veut épouser sa cousine. Il est tiraillé entre un besoin brûlant de faire de grandes choses, et celui de poursuivre ses désirs personnels.

Plus tard, il forme son esprit au contact de la Société des Fabiens, des universitaires biologistes, et des suffragettes. Il développe sa vision d'un rapport scientifique, darwinien au corps, et découvre l'eugénisme. Il semble vouloir effacer les anciens racismes profondément ancrés en Europe, ceux des régions, alors presque plus puissants que ceux des nations. Il reste porté par la tendance d'essentialiser les peuples dont il parle, mais avec l'espoir de dépasser les différences.

Wells s'installe à Woking avec Amy Catherine dite «Jane» Robbins et ils se marient en octobre 1895. Cette période est la plus créative et la plus productive de sa carrière d'écrivain. Wells adorait les enfants, qu'il eut avec plusieurs femmes, mais il s'en occupait peu. On le voit ainsi rêver d'une utopie politique socialiste, mais aussi de l'amour parfait, dans son œuvre et dans son parcours intime et personnel. C'est dans la science-fiction qu'il cherche le sens des événements du monde. Ayant consacré tout son temps à créer, il en vient à éprouver le vertige du démiurge à la fin de sa vie, voyant ses visions se réaliser. Ayant eu profondément foi en l'humanité, son fils dit de lui qu'il devenu

très pessimiste, après qu'il ait été témoin d'une deuxième guerre mondiale que nous n'avions pas su éviter. H.G. Wells quitte la Terre en 1946.

Je souhaiterais que ce livre serve à faire de nombreuses parties de Petites Guerres, de jeux entre amis pour effacer les rancœurs, des campagnes entre puissants pour exorciser leur vengeances. Que ce jeu aide à réaliser l'horreur et l'absurdité de la guerre, que ces textes servent à éviter les conflits, et à réaliser comme Wells, et de nombreux autres avant lui, que toute force que l'humanité ne dépense pas dans son union est perdue. Aujourd'hui comme à son époque, ce projet de paix perpétuelle, d'organisation des nation unies, de nouvel ordre mondial, n'est pas assuré. Les populistes attisent les fibres nationalistes, on ferme les yeux sur des massacres, la soif de pouvoir est visible chez ceux qui possèdent tout.

L'immense empire culturel Américain qui nous a submergé en Europe après 1950 a peut être évité de nombreuses guerres comme l'anticipait Wells, mais il est loin d'être l'utopie pacifiste qui l'anime. L'empire n'a jamais pris fin, il n'est pas français comme il le pensait mais Anglais. Et en français, le titre de son livre ludique se traduit par "Petites Guerres", ce qui en terminologie militaire désigne les action martiales sortant de la bataille rangée, la guerre non conventionnelle que l'on désignait à l'époque par "Petty Warfare" en anglais et qui aujourd'hui s'appelle "la Guerilla". C'est justement cette tactique qui s'est révélée la meilleure pour combattre le Léviathan, pour subvertir sa domination et résister à sa propagande qui, cela n'a pas changé, essaie encore de nous faire prendre part à des conflits ou, ni vous, ni moi, n'avons vraiment d'intérêt. Sa position déiste, cosmopolite, est quoi qu'en dise les communautaristes, universelle. Nous sommes des clochards célestes voyageant à bord du même vaisseau.

*Maxime J. Richard pour Le Cercle de l'Orbite Galactique, 2025.*

# Traductions

## 1913

“Little Wars”, chapitres 1, 3, 5, 6, appendix,

*Traduit par Emmanuelle Gabin*

## 1901

Anticipations :

VI War

VII The Conflict of Languages

*Traduit par Maxime J. Richard*

## 1917

“War and the Future”, : 7

“Passion of the effigy” - part 2, 4

“How people think about the war” - II - 2,3, III - 1, IV - 1, V - 3,  
VI – 2

*Traduit par Xavier Paul Le Pelletier*



**[www.lecog.fr/jeux-de-guerre](http://www.lecog.fr/jeux-de-guerre)**

**CC BY-NC - Le Cercle de l'Orbite Galactique - 2025 - Ed.1.1**

